



**le Verbe être**  
bibliothèque municipale

# VOYAGES

## Littérature de langue allemande

Allemagne  
Autriche  
Suisse

Ouvrages disponibles  
à la bibliothèque

2009



VILLE DE LA TRONCHE

Bibliothèque municipale

le Verbe être

8, chemin Pont Prouiller

La Tronche

tél. 04 76 03 27 74

[www.ville-latronche.fr](http://www.ville-latronche.fr)

# *Club de lecture adultes*

*Année 2008-2009*

*Littérature de langue allemande*

 *Allemagne*

 *Autriche*

 *Suisse*

- *Présentation de la littérature de langue allemande.*
- *Livres lus et commentés lors des séances du Club de lecture et bibliographie des livres disponibles à la bibliothèque.*

# Présentation de la littérature de langue allemande.

Brève histoire de la littérature allemande du Moyen-âge au XXe siècle.

Le roman allemand contemporain : une littérature au miroir de l'histoire.  
(Document du Conseil général de Maine-et-Loire)

La littérature autrichienne.

La littérature suisse.

## Littérature allemande du Moyen-âge au début du XXe siècle.

C'est au début du **Moyen-âge** qu'apparut la poésie épique, racontant la vertu et le courage des héros.

L'histoire évolua, transmise par la tradition populaire, mais ne fut écrite qu'au XIVe siècle, un peu plus tard, dans la poésie épique récitée par les *Spielleute* ou ménestrels de la cour. Les récits épiques étaient également un style important de l'époque, incluant des animaux comme *Reineke*, un renard dans un des poèmes **d'Heinrich der Glichezaere**. Aux XIIe et XIIIe siècles, les *Minnesang*, de courts poèmes lyriques, se développèrent. L'un des principaux auteurs de ce style est **Walter von der Vogelweide**.

**Du XVIe au début du XVIIIe siècle**, la Réforme a eu une influence très importante sur la littérature avec la traduction de la *Bible* par **Martin Luter**.

Les *Meistersinger* (Chansons de maîtres) remplacent les *Minnesang*. Ce sont des poésies écrites par une guilde de maîtres chanteurs qui se déplaçaient à travers les villes et proposaient des *Lieder* plus didactiques que poétiques. A cette époque apparurent aussi les *Volkslieder* ou chansons populaires, ainsi que le roman picaresque avec la farce, nouveau genre littéraire dont le personnage le plus célèbre reste *Till Eulenspiegel*.

**Au XVIIe siècle**, l'influence française se traduit par une expression individuelle croissante, dans les poèmes de **Johann Scheffler**, suivant le critique **Martin Opitz**. Le

premier grand roman allemand, « *Der abenteuerliche Simplicissimus* », qui décrit les horreurs de la Guerre de 30 ans, fut écrit par **Grimmelshausen**.

Au siècle suivant, c'est le critique **Johann Gottsched** qui suivit la voie d'**Opitz**, en essayant d'établir des règles dérivées de la logique et de la précision de la littérature française.

## Le siècle des Lumières et la Période Classique.

L'influence de **Gottsched** fut exploitée par de jeunes écrivains qui produisirent une œuvre des plus importantes de la littérature allemande, fin XVIIIe, début du XIXe siècle. Pendant la période préclassique, le dramaturge **Gotthold Ephraim Lessing** posa les bases du drame allemand moderne et introduisit l'esprit des Lumières en Allemagne.

Le philosophe **Johann Gottfried von Herder** fut la figure dominante du mouvement littéraire nommé *Sturm und Drang*, dont les membres abandonnèrent les traditions, formes et structures pour utiliser des éléments du folklore. On trouve de bons exemples de ce *Sturm und Drang* dans les premiers drames de **Johann Wolfgang von Goethe** « *Götz von Berlichingen* » et « *Les souffrances du Jeune Werther* » et **Friedrich von Schiller** avec « *Les voleurs* » et « *Intrigue et Amour* ».

Pendant la période classique, **Goethe** et **Schiller** évoluèrent vers la contrainte émotionnelle, la pensée discrète et la clarté de l'expression, influencés par le philosophe **Emmanuel Kant**. A cette époque, **Goethe** écrivit « *Faust* » et **Schiller** exprimait son idéal éthique dans ses drames comme « *Marie Stuart* » et « *William Tell* ».

C'est également l'époque où l'œuvre de **Friedrich Hölderlin** apparut. Il explora l'idéal absolu et les problèmes d'existence dans son roman épistolaire « *Hyperion* ».

Parmi les autres écrivains de la période classique, citons **Heinrich von Kleist** et **Jean-Paul Richter**.

## La période romantique en Allemagne et les drames du XIXe siècle.

**Après 1798**, la période romantique commença à apparaître, sous l'influence du philosophe et théologiste **Schleiermache**, qui insistait sur les vertus de l'indépendance nationale, et de **Friedrich Wilhelm von Schelling**, qui donna une base philosophique au mouvement, fondée sur l'unité finale des mondes naturel et spirituel.

Les **Frères Grimm** se démarquèrent avec leurs collectes d'anciens contes allemands, **Maria Brentano** et **Achim von Arnim** rassemblèrent de nombreux chants traditionnels, **Novalis** se fit connaître par ses « *Hymnes à la nuit* » et **Eta Hoffmann** par ses contes surnaturels.

**Dans la dramaturgie du XIXe siècle**, **Georg Büchner** s'affirma comme un pionnier du réalisme psychologique avec des pièces comme « *Woyzeck* » et « *La Mort de Danton* ». Le musicien **Richard Wagner**, qui a écrit les paroles de ses opéras, célébra la grande tradition de

la littérature allemande dans des travaux comme « *Parsifal* » ou « *Les Maîtres chanteurs de Nuremberg* ».

## Naturalisme, Expressionnisme et théâtre épique.

L'influence de **Nietzsche** sur les principaux courants littéraires est flagrante durant la période courant de la fin du XIXe au début du XXe siècle. Elle est liée à une vision pessimiste et critique de la société dans ses travaux philosophiques, en rapport avec les théories psychanalytiques de **Freud** et **Jung**. Le naturalisme dépeint un monde désolé où les hommes sont piégés et condamnés à l'échec par des forces incontrôlables. Ces éléments peuvent être trouvés dans les pièces du dramaturge autrichien **Arthur Schnitzler**, qui met l'accent sur l'évocation des changements d'état d'âme, en ayant recours à la technique du monologue intérieur.

**Le mouvement expressionniste** émergea en 1910, son principal sujet étant l'expression de sentiments et d'expériences intérieurs. **Frank Wedekind** fut l'un de ces expressionnistes et manifesta dans son œuvre un sens de l'humour grotesque, la revendication d'une nouvelle morale sexuelle. Après la Première Guerre mondiale, les thèmes pacifistes font leur apparition avec **Erich Maria Remarque** dans son célèbre roman « *A l'Ouest rien de nouveau* ».

Dans les premières années de l'entre-deux-guerres, le théâtre expressionniste politiquement engagé est un genre particulièrement prisé. C'est à cet aspect de l'expressionnisme que se rallie **Bertolt Brecht** avec entre autres son « *Opéra de quat'sous* ».

La vigueur du mouvement expressionniste en Allemagne a marqué profondément le monde de la création dans ce pays. L'audace formelle de cette littérature a pour effet de libérer les auteurs des contraintes formelles traditionnelles. Les romanciers allemands s'engagent donc résolument dans une remise en cause du récit réaliste et linéaire.

## Le roman allemand contemporain.

### L'Allemagne des années 20-30.

L'Allemagne sort humiliée du premier conflit mondial : le début des années 20 est une période de troubles et d'anarchie. Berlin devient cependant un foyer culturel important : les courants les plus modernes s'y rencontrent, l'expressionnisme et le dadaïsme notamment. L'art est ici un refuge devant l'angoisse du futur. Dans son roman « *Berlin Alexanderplatz* », **Alfred Döblin** décrit la vitalité et l'énergie de cette ville en centrant son œuvre sur la peinture de la réalité sociale à travers ses multiples facettes.

Deux tendances littéraires vont par ailleurs marquer l'Allemagne de l'entre deux guerres :

Le courant critique et satirique : après avoir dressé une satire de la société prussienne, **Heinrich Mann**, frère aîné de **Thomas Mann**, s'engage en faveur des idées démocratiques et de la paix. Son roman le plus connu, *Professeur Unrat* fut porté à l'écran sous le titre de "L'Ange bleu" avec Marlène Dietrich. La montée du nazisme est par ailleurs pressentie par plusieurs écrivains dont **Klaus Mann**, **Kurt Tucholsky** et surtout **O.von Horvath** dont les derniers romans expriment un désarroi profond face à la montée de la barbarie.

Le courant humaniste : **Thomas Mann** est l'un des grands écrivains de ce siècle (prix Nobel en 1929). Tout en renouvelant les grandes valeurs de l'humanisme allemand des 18ème et 19ème siècles, il acquiert une stature internationale en abordant des thèmes universels dans son œuvre romanesque (*Mort à Venise*, *La Montagne magique*, *Docteur Faustus*, etc.). Lorsque Hitler s'empare du pouvoir, il s'exile et devient le plus éminent opposant au nazisme.

**Hermann Hesse**, prolonge de son côté la grande tradition des écrivains voyageurs du romantisme du 19ème siècle. Pacifiste pendant la première guerre mondiale, il vit en retrait du monde et recherche une plénitude intérieure sous l'influence des philosophies orientales. Les personnages de ses romans sont, comme lui, à la recherche de leur propre idéal personnel (*L'ornière*, *Le loup des steppes*, *Narcisse et Goldmund*). Il obtient le prix Nobel en 1946.

Le courant nationaliste : Peu d'écrivains marquants célèbrent les vertus guerrières et conquérantes du peuple allemand, à l'exception d'**Ernest von Salomon**.

### La littérature sous le joug du nazisme.

Peu d'écrivains collaborent avec les nazis et la plupart doivent s'exiler (la famille **Mann**, **H. Hesse**, **B. Brecht**, **A. Döblin**, **S. Zweig**, **O. von Horvath**, etc.). C'est le temps où les livres sont brûlés et les écrivains pourchassés. T. Mann défend l'idée que l'écrivain allemand doit informer le monde sur la nature du Troisième Reich et rester en contact avec l'opposition clandestine et les mouvements de résistance en Allemagne.

### Berlin 1945 : une littérature des décombres.

L'Allemagne est en 1945 un immense champ de ruines. Peu à peu les écrivains rentrent d'exil mais tout est à reconstruire. Entre désarroi et espoir, quelques écrivains fondent **le groupe 47**, avec notamment **H.W Richter**, **H.Boll**, **A. Andersch**. Les thèmes à l'œuvre durant cette période sont souvent ceux de la guerre et de la résistance au nazisme.

Né dans un milieu familial d'extrême droite qu'il fuit rapidement, **Alfred Andersch** est interné à Dachau dès 1933 pour ses opinions antinazies. Homme de refus, il incarne par ses récits (*Les Cerises de la liberté*, *Zanzibar*, *La Guerre immobile*, *Le Père d'un assassin*) et ses prises de position un courant critique de la littérature allemande d'après guerre. **Ernst Wiechert**, de son côté, s'oppose au nazisme et est déporté à Buchenwald. D'origine rurale, élevé au milieu des forêts, il apporte avec ses romans (*La Vie simple*, *La Forêt des morts*, *Les Enfants Jérôme*, *Missa sine nomine*) une dimension poétique, une attention à la nature qui en font un continuateur du courant romantique.

### L'Allemagne du "miracle économique" (de 1950 à nos jours)

Les écrivains rentrés d'exil après 1945 se retrouvent dans une situation inédite due à la partition de l'Allemagne décidée à Yalta. Les uns, par attachement à l'idéal communiste s'installeront en RDA (**B. Brecht, A. Seghers**), les autres choisiront l'Allemagne de l'Ouest (**T. Mann**). Cette dernière connaît une croissance économique spectaculaire et une nouvelle génération d'écrivains est confrontée aux problèmes générés par une société de consommation. Les grands thèmes du roman allemand d'après-guerre sont alors les suivants :

- L'assimilation du passé : la mémoire est le matériau fondamental de l'écriture romanesque avec l'évocation de la guerre chez **A. Kluge, M.M.Kirst, H. Böll**, le rappel de l'oppression des consciences sous le nazisme chez **A. Andersch, S. Lenz, R. Hochhut, V. Johnson**, les questions liées à la responsabilité collective et à la notion d'oubli chez **G. Grass** et **H. Böll**.
- La critique sociale : la prospérité allemande a engendré, dans la société allemande, conformisme et bonne conscience ; pour les écrivains **G. Grass** et **H. Böll**, on oublie un peu trop facilement le passé pour se complaire dans le confort de valeurs purement matérielles. La fonction sociale de l'écrivain est alors de réveiller la conscience morale de ses concitoyens.
- Le thème de l'identité allemande : la division du pays est une blessure ouverte dont la littérature témoigne. Pour une nouvelle génération d'écrivains (**U. Johnson, Peter Schneider, Fritz Raddatz, Thorston Becker**), le **Mur de Berlin** est emblématique d'une dictature toujours présente dans la conscience allemande.
- Le retour à la subjectivité : Plusieurs écrivains (notamment **Martin Walser**) cherchent à restaurer la dimension psychologique du roman en montrant des personnages angoissés, habités par le doute devant le spectacle de la médiocrité sociale.

A travers ces thèmes principaux, la littérature allemande de RFA offre une grande diversité d'approches et d'écriture. Par exemple, le roman reste de facture classique chez **H. Böll** s'apparentant au réalisme tandis que l'œuvre de **G. Grass** prend l'allure de l'épopée. Le renouvellement des formes traditionnelles est également visible chez des auteurs comme **U. Johnson, W.Koeppen** ou encore **P. Hartling**.

### Les grands romanciers allemands d'après-guerre sont entre autres :

- **Heinrich Böll** : Prix Nobel en 1972, cet écrivain dénonce l'américanisation des modes de vie et le culte des valeurs matérielles qui contribuent à l'affaiblissement de la conscience morale. Son œuvre (*Le train était à l'heure, la Grimace, L'honneur perdu de Katarina Blum*), qui s'inscrit dans le courant réaliste, est celle d'un humaniste sensible à tout ce qui peut entraver la liberté et la dignité humaine.
- **Günter Grass** : ses livres (*Le Tambour, Le Chat et la souris, Les Années de chien, le Turbot*) posent le problème de la responsabilité des individus par rapport au nazisme. Cette dimension morale et cette interrogation constante sur l'affaiblissement des consciences s'appuient sur une conception volontiers épique du roman.
- **Uwe Johnson** : Ne pouvant se faire publier à l'Est, cet écrivain passe à l'Ouest en 1959 et travaille dans l'édition. Sa littérature (*La Frontière, L'Impossible biographie, Deux points de*

vue) est essentiellement centrée sur l'effondrement du pays en 1945. Il refuse le déroulement classique d'une histoire pour une approche impressionniste des faits qui laisse le lecteur en présence d'une vérité possible mais non établie.

- **Siegfried Lenz** : la responsabilité collective, la façon d'assumer un passé douloureux, la solitude des individus dans la société sont les grands thèmes qui parcourent ses livres (*Le Bateau phare, La leçon d'allemand*).
- **Martin Walser** : engagé à gauche, cet écrivain décrit des êtres souvent ternes qui ne parviennent pas à affirmer leur personnalité, prisonniers de la "comédie sociale".
- **Fritz Raddatz** : son roman *Œil de veau* décrit les horreurs de la guerre, vues par un enfant, dans un style incisif et non dénué d'humour.
- **Peter Schneider** : cet écrivain fut un des leaders du mouvement étudiant allemand de 1966, aux côtés de Rudi Dutschke. Défenseur des libertés dans ses premiers ouvrages (*Lenz, Cet homme là*), Schneider est passé de la question "qu'est ce que l'homme ?" à la question "qu'est-ce qu'un allemand ?" pour s'interroger finalement sur ce qu'est un nazi.

### La littérature à l'Est.

Les écrivains les plus anciens sont revenus en RDA par anti-nazisme, essentiellement. La jeune génération devra, de son côté, travailler dans les conditions d'un État qui s'arroge le droit de régenter l'activité littéraire.

- Antifascisme et construction du socialisme : dans la première période, les écrivains installés en RDA par adhésion à l'idéal communiste, s'attachent à promouvoir les valeurs du socialisme (héros "positifs", apologie de l'esprit collectif, etc.). Plusieurs écrivains font un retour sur le passé et valorisent la lutte anti-nazie :

**B. Apitz, F. Fühmann** et surtout **Anna Seghers**. D'expression concise mais d'une grande force dramatique, les romans d'**A. Seghers** (*La Septième croix, La Force des faibles, Transit*) évoquent très souvent les luttes des victimes, anti-nazies, prolétaires, opprimées, contre les forces de destruction et d'anéantissement.

- Le temps des désillusions : les jeunes auteurs supportant mal les atteintes à la liberté de création introduisent des thèmes nouveaux : la réhabilitation du moi (**U. Plenzdorf, C. Hein, C. Wolf**), l'ambiguïté de la mémoire et une critique plus ou moins voilée du régime. **Jurek Becker** doit quitter la RDA, après avoir irrité les autorités à cause de son œuvre (*Jacob le menteur, L'heure du réveil*) d'une grande verve satirique. **Christa Wolf** met en scène, de son côté, des personnages aux prises avec le nivellement social et qui luttent pour préserver leur individualité.

Précisons enfin que ce panorama rapide du roman allemand contemporain doit être complété par l'évocation des autres littératures d'expression allemande qui concernent l'Autriche et la Suisse alémanique.

Conseil Général de Maine-et-Loire.  
Bibliothèque Départementale de prêt  
Z.I. Croix Cadeau  
5 rue Paul Langevin  
49240 Avrillé



## La littérature autrichienne

La littérature autrichienne moderne, née à l'extrême fin du XIXe siècle, est contemporaine de la désintégration de l'Empire, qui se produisit à la fin de la Première Guerre mondiale.

### Théâtre

La littérature nouvelle émergea avec l'œuvre **d'Hermann Bahr** (1863-1934). Son contemporain **Arthur Schnitzler**, travailla à démasquer l'hypocrisie bourgeoise dans ses pièces. Influencé par l'impressionnisme, Schnitzler excellait surtout dans les ouvrages courts, comme « *Le Perroquet vert* ». Il pratiqua l'analyse littérale de la conscience dans ses nouvelles. Analyste rigoureux du comportement humain, Schnitzler eut droit aux éloges de son compatriote Sigmund Freud.

**Hugo von Hofmannsthal** faisait partie, à ses débuts, du groupe des « Jeunes Viennois » fondé par Hermann Bahr. Ses œuvres de jeunesse sont marquées par le symbolisme. Plus tard, il puisa son inspiration dans l'héritage culturel universel et s'illustra dans des genres variés : le drame grec, la comédie de salon, mais aussi le livret d'opéra.

Pour **Karl Kraus** (1874-1936), les œuvres de ses contemporains, traduisaient la dégénérescence esthétique, politique et morale de son pays. On lui doit surtout une pièce pacifiste, « *Les Derniers Jours de l'humanité* », écrite vers 1919, qui donne une vision apocalyptique de Vienne pendant la Première Guerre mondiale.

**Ödön von Horváth** contribua au renouvellement de la pièce populaire (Volksstück) viennoise, notamment avec « *Légendes de la forêt viennoise* »

### Roman

Le désir de produire un discours à valeur universelle, allié au souci de l'analyse psychologique, caractérise les écrits de **Stefan Zweig**. Ses biographies, comme ses romans et nouvelles « *La Confusion des sentiments* » sondent l'âme humaine, selon des procédés proches de l'analyse freudienne. **Zweig** a également écrit des pièces de théâtre « *la Maison au bord de la mer* », et des essais critiques.

Dans le domaine du roman, **Hermann Broch** est l'auteur autrichien le plus proche de James Joyce, comme Schnitzler l'était dans le domaine du théâtre. Son œuvre dépeint la

société sous un jour particulièrement sombre. Dans son roman « *La Mort de Virgile* » il a recours au monologue intérieur pour exprimer le désespoir du poète romain lorsqu'il considère le fossé qui sépare l'art de la vérité.

**Robert Musil** est surtout connu pour son roman, monumental et inachevé, « *L'Homme sans qualités* ». Dans ce chant funèbre de la monarchie autrichienne, l'auteur analyse le processus de désintégration qui est à l'œuvre sous le vernis de la complaisance viennoise ; il y envisage toutefois la possibilité de la liberté, rendue accessible seulement à une humanité qui serait affranchie de préjugés et d'habitudes.

Si **Joseph Roth** évoque la société autrichienne déclinante par le biais de la fiction romanesque « *La Marche de Radetzky* », le cosmopolite **Elias Canetti** excelle successivement dans le théâtre « *Comédie des vanités* », le roman allégorique « *Auto-da-fé* » et l'essai, avant de fournir une vaste fresque de sa vie dans une autobiographie en trois volumes.

**Heimito von Doderer**, auteur né en 1896, c'est-à-dire à une époque où la monarchie existait encore, vécut jusqu'en 1967. Dans ses romans, il procéda à une analyse critique de la société autrichienne depuis le début du XXe siècle. Il est considéré comme l'auteur phare de la littérature autrichienne d'après-guerre.

La littérature de la période récente est caractérisée à la fois par un fort individualisme et par une contestation souvent violente à l'égard du passé esthétique, politique et social de l'Autriche.

Dans ses textes en prose, très novateurs, **Thomas Bernhard** a fait et refait de façon incantatoire le tableau d'une Autriche qu'il jugeait détestable à tous points de vue.

**Peter Handke**, auteur initialement contestataire, est devenu le représentant par excellence de la littérature autrichienne contemporaine. Il s'est illustré dans des domaines variés : récits « *L'Angoisse du gardien de but au moment du penalty* », pièces radiophoniques et pièces de théâtre « *La Chevauchée sur le lac de Constance* » scénarios de films et il a lui-même adapté au cinéma son roman « *La Femme gauchère* »

Actuellement, des auteurs comme **Joseph Winkler**, auteur d'une trilogie autobiographique intitulée « *La Carinthie sauvage* », **Franz Innerhofer** « *De beaux jours* » ou **Robert Schneider** « *le Frère de sommeil* » font partie de courants qui ne sont pas sans rapport avec le régionalisme, courants qui s'élèvent contre Vienne et contre l'esthétique viennoise, jugée d'arrière-garde.

Parmi les femmes écrivains enfin, il faut mentionner **Ingeborg Bachmann** qui est poétesse, essayiste et romancière « *Malina* ».

Mais surtout **Elfriede Jelinek**, prix Nobel de littérature en 2004. Cette dernière a poussé à un degré rarement atteint la provocation tant linguistique qu'érotique, provocation qui, à travers le problème de la représentation de l'interdit, pose sérieusement la question de la représentativité d'une littérature cherchant à tout prix à briser les tabous.

## La littérature suisse germanophone.

Le personnage littéraire suisse le plus connu au monde est sans aucun doute Heidi, la petite héroïne des romans pour enfants de l'écrivaine zurichoise **Johanna Spyri** (1827-1901). Rédigées entre 1880 et 1881, les aventures de « *Heidi* » ont rapidement connu une notoriété mondiale.

L'un des auteurs classiques de la littérature suisse d'expression allemande est **Jeremias Gotthelf** (1797-1845), qui a dépeint dans ses romans la vie quotidienne des paysans de l'Emmental. Le milieu bourgeois du 19e siècle fut quant à lui décrit par **Gottfried Keller** (1819-1890). Il s'opposait d'ailleurs à l'idée d'une littérature nationale suisse: pour lui, seule la langue déterminait la communauté littéraire. Il considérait donc son oeuvre comme appartenant à la littérature allemande.

Au début du 20e siècle, **Robert Walser** (1878-1956) a été un écrivain pionnier du modernisme et fut beaucoup admiré en Allemagne. Il est pourtant longtemps resté dans l'ombre de ses contemporains **Hermann Hesse**, **Franz Kafka** et **Robert Musil**. D'origine allemande, **Hesse** (1877-1962) est devenu citoyen suisse en 1923.

En 1919, c'est l'écrivain suisse **Carl Spitteler** (1845-1924) qui fut récompensé par le Prix Nobel de littérature pour sa grande oeuvre épique « *Olympischer Frühling* » (*Printemps olympique*).

Les deux géants incontestables de la littérature suisse du 20e siècle sont **Max Frisch** (1911-1991) et **Friedrich Dürrenmatt** (1921-1990). Les deux se sont illustrés par de célèbres pièces de théâtre conçues comme des critiques acerbes de la société suisse bien-pensante de l'après-guerre. « *Monsieur Bonhomme* » et « *Les Incendiaires* » pour **Frisch**; « *La Visite de la Vieille Dame* » pour **Dürrenmatt**.

## *Livres lus et présentés lors des séances du Club de lecture.*

### **Andersch, Alfred.**

Alfred Andersch né en 1914 à Munich et mort en 1980 en Suisse est un écrivain allemand, connu comme l'un des pères fondateurs de la nouvelle littérature allemande après la Seconde Guerre mondiale à travers son rôle dans le Gruppe 47.

Alfred Andersch, qui a adhéré au parti communiste en 1930, est détenu pendant six mois en 1933 au camp de concentration de Dachau pour ses convictions politiques, puis sombre dans la dépression. Il est intégré à la Wehrmacht en 1940 et déserte le 6 juin 1944 du front italien. Il est envoyé aux États-Unis comme prisonnier de guerre et devient le rédacteur en chef du journal des prisonniers de guerre *Der Ruf* (L'appel).

Andersch revient en Allemagne fédérale, dans le secteur américain, en 1945. Il prend le poste d'assistant-rédacteur à la *Neue Zeitung* d'Erich Kästner. Avec Hans Werner Richter, il coédite de 1946 à 1947 l'hebdomadaire *Der Ruf* et ce uniquement dans la zone occupée par l'armée américaine. Il travaille ensuite avec de jeunes écrivains avec qui il formera ce qui sera appelé le Gruppe 47 : Ingeborg Bachmann, Wolfgang Hildesheimer, Arno Schmidt, Hans Magnus Enzensberger ou encore Helmut Heissenbüttel.

Andersch devient éditeur du journal *Texte und Zeichen* et entre 1948 et 1958, il est responsable de différents programmes radiophoniques. Son emprise sur le monde littéraire renaissant juste de ses cendres lui permet de populariser de nouveaux auteurs tels Arno Schmidt. En 1950, il se remarie avec Gisela Dichgans. Le récit présenté comme autobiographique « *Les Cerises de la liberté* » paraît en 1952. Il y décrit son expérience de la désertion comme le premier moment où il atteint la liberté. Le même thème est développé en 1957 dans son ouvrage *Zanzibar*, considéré comme son livre le plus important.

À partir de 1958, Andersch et sa femme Gisela vivent en Suisse, à Berzona, dont il devient citoyen en 1972. Il meurt en 1980.

**Andersch, Alfred.** *La femme aux cheveux roux.* Arles : Actes Sud, 1991.

Cote : R AND F

C'est l'histoire d'une fuite : Franziska, sur un coup de tête, quitte sa vie, sa maison, son mari, et prend le premier train, qui la conduira à Venise. La ville est somptueuse et devient presque un personnage à part entière. Franziska croit vivre une totale liberté en ayant quitté l'Allemagne ... Il lui faudra assumer son autonomie, trouver son chemin, elle fera des

rencontres, sa vie changera; mais pourquoi l'Allemagne et son passé la rattrapent-ils ? En filigrane, la fin des années 50, l'Allemagne de Konrad Adenauer, la guerre n'est pas très loin.

Votre lecture :

*Ce livre date de 1959, il est bien de son époque. C'est l'histoire d'une femme qui essaie de retrouver sa liberté aliénée. Elle est sous la coupe de deux hommes qui lui font la vie belle. Elle est traductrice. Un jour, écoeurée de la vie qu'elle mène, elle part à Venise. C'est aussi un livre sur Venise, quand on a la mémoire des lieux, c'est un plaisir supplémentaire.*

*Par contre c'est un livre un peu compliqué. A Venise, elle rencontre un ancien prisonnier de guerre et le roman prend alors l'allure d'un policier. On croise de nombreux personnages plus ou moins liés à l'intrigue. De longs passages écrits en italique traduisent ce qu'elle pense. Pourquoi est-elle mêlée à cette histoire de criminel de guerre protégé en Italie ?*

*On a du plaisir à lire ce roman très fouillé parce qu'il se passe à Venise, mais cette histoire est un peu dépassée, surtout en ce qui concerne le discours sur l'émancipation féminine.*



## Arjouni, Jacob.

Jacob Arjouni est né en 1964 à Francfort. Fils du dramaturge Hans Günther Michelsen, élevé dans une famille nombreuse imprégnée des idées libertaires des années soixante-huit, Jacob quitte l'Allemagne pour la France après son baccalauréat. Il est censé suivre des études, mais, installé à Montpellier, il suit un autre cours, celui de la rue, vivant un temps en marge de la société. Il se met à écrire pour, d'une part... « ne pas sombrer dans la stupidité » comme il se plaît à le dire lui-même, puis pour gagner "sa croûte". Aux romans policiers succèdent les pièces de théâtre dans une ronde incessante d'écriture.

En 1988, rentré en Allemagne, il s'inscrit dans une école de Théâtre à Berlin, puis reprend des études en auditeur libre, qu' il abandonne assez rapidement. Il faut dire que son premier livre "*Happy Birthday ,Türke*" paru en 1985 dans son pays lui vaut un énorme succès et il devient l'un des auteurs policiers le plus lu en Allemagne.

Pour son troisième livre "*Ein Mann, ein Mord*" sorti en 1991, il reçoit le prix du polar allemand 1992 et cette même année, "*Happy Birthday, Türke*" est adapté pour le cinéma. Nous faisons connaissance avec son détective en 1992 avec *Bonne fête, le Turc* ! Il partage sa vie maintenant entre Berlin et la région de Narbonne en France, où il continue d'écrire, pas seulement des romans policiers, car il excelle aussi dans d'autres genres.

**Arjouni, Jacob.** *Devoirs d'école.* Paris : Christian Bourgois, 2007.

Cote : R ARJ D

À travers des personnages pétris de bonne conscience, dont l'apparente banalité dissimule un brin de perversité, c'est un certain visage de l'Allemagne d'aujourd'hui qui est remis en question.

Toute la virtuosité de ce romancier est de faire, non sans drôlerie, le portrait d'un être abject passé maître dans l'art du refoulement en lui laissant pratiquement toujours la parole, en donnant de l'espace à ses arguments, et en lui permettant de s'en tirer à la fin par des trésors d'hypocrisie.

Vos lectures :

- *Joachim Linde, pur produit de l'après 68 est professeur d'allemand au lycée de Reichenheim. La veille de partir en week-end à Berlin, il demande à ses élèves d'essayer de décrire « l'influence que le 3e Reich exerce aujourd'hui encore, presque 60 ans après, sur votre vie ». Le cours se termine par une discussion plutôt animée entre les élèves (regrets que les grands-parents de l'un d'entre eux n'aient pas été gazés ...)*

*Et c'est parti pour trois jours qui ne se passent pas du tout, mais alors pas du tout comme prévu : son épouse est à nouveau hospitalisée pour une dépression sévère ; le petit ami de sa fille Martina arrive pour prendre toutes les affaires de Martina restées au domicile de ses parents et la rejoindre à Milan ; la mère d'une de ses élèves a une conversation téléphonique hystérique avec lui et le menace de révélations aux médias ; son fils Pablo engagé à Amnesty International le frappe après avoir appris que son père avait eu des gestes déplacés envers sa sœur, puis il s'enfuit ivre mort au volant de sa voiture ... Les catastrophes ne font que commencer, avec un week-end berlinois complètement raté.*

*Une galerie de portraits assez saisissants, qui révèle un certain visage de l'Allemagne d'aujourd'hui, avec les ravages occasionnés par les non-dits, la rumeur, le laisser-faire, le laisser dire. Tout revient à la surface un jour ou l'autre. (J'ai pensé à un ouvrage que j'ai lu il y a quelques années \_J'ai mal à mes ancêtres\_ sur les non-dits des ascendants.)*

*Cent cinquante pages très fortes, denses, dont on peut parler pendant des heures. J'ai bien aimé, mais suis restée sous le choc d'un quotidien qui sous des apparences banales, est d'une violence rare, que j'ai du mal à accepter.*

- *Il s'agit d'un beau travail littéraire. L'auteur nous dévoile, avec grand art, les turpitudes profondes de l'être humain en nous faisant la description d'un homme qui se justifie à ses propres yeux.*

## **Bernhard, Thomas.**

Thomas Bernhard (1931-1989) est un auteur autrichien incontournable de la dramaturgie contemporaine. Il n'a cessé de s'immiscer dans les replis politiques inconscients de son pays, comme si toute son œuvre n'était que le prolongement de l'avertissement brechtien : " Le ventre est encore fécond d'où est sorti la bête immonde " .

Le goût pour l'écriture, le petit Thomas, né en 1931, le contracte très tôt, auprès de son grand-père, l'écrivain Johannes Freumbichler. Cette figure familiale est centrale, d'autant que Thomas Bernhard ne connaîtra jamais son père. Placé à 11 ans dans un " foyer d'éducation " national-socialiste et, à 12 ans, dans un internat d'Etat géré par des nazis, il fera l'expérience de l'autoritarisme et de l'arbitraire. Après un séjour d'un an dans cette institution, la guerre finie, il y retournera ; certes les nazis ont disparu, les portraits d'Hitler ont disparu des murs, remplacés par des croix du Christ, mais pourtant rien n'a changé... L'Etat, selon Thomas Bernhard, s'apparente à un " magasin des accessoires " où " tout est interchangeable ". Derrière le masque de l'éducation, se cache une " machinerie de démolition de l'esprit " .

Chez cet auteur atypique, des valeurs telles que le respect de la vie, l'éducation, apparaissent comme des masques grimaçants.

A la mort de son grand-père (1949) Thomas Bernhard décide de devenir écrivain. En 1962, lors de la remise du Prix national de littérature pour son premier roman, *Gel*, Thomas Bernhard attaque, en vrac : l'Etat, la culture autrichienne, les Autrichiens... Le ministre de l'Education et tous les responsables politiques quittent la salle. Thomas Bernhard a alors 31 ans.

Cette rage dénonciatrice fonde son œuvre. Mais cela ne suffit pas à définir son écriture. Celle-ci, en effet, est en grande partie habitée d'une presque totale absence de concession à l'égard de ses contemporains, avec en contrepoint, notamment dans *Dramuscules*, un humour d'une cruauté rare, contenu dans un style extrêmement précis, quasi musical - un véritable " corset " pour acteurs - que le recours à la répétition amène au paroxysme. Le monde, sous la plume de Thomas Bernhard, devient grinçant, avec en filigrane, une blessure qui trouve son origine tant dans son histoire personnelle que dans l'histoire de l'Autriche contemporaine.

**Bernhard, Thomas.** *Les Mange-pas-cher*. Paris: Gallimard, 2007.

Cote: R BER M

Voici l'un des plus beaux textes de Thomas Bernhard. Il date apparemment de la fin des années soixante-dix, et l'on y retrouve bien sûr les thèmes habituels : l'existence "au degré de difficulté le plus haut" d'un "être de l'esprit" engagé dans une recherche totale et mortelle.

Ici, la voix d'un auditeur, qui a nourri depuis les années lycée un complexe d'infériorité, rapporte les propos d'un personnage odieux et fascinant, un certain Koller (colère). Celui-ci expose sa morale élitiste et cynique et les pans de sa philosophie. Mordu à la jambe par le chien d'un riche industriel, Koller a dû être amputé, ce qui lui a permis de gagner un procès lui assurant une confortable pension. Il peut donc travailler tranquillement à cultiver son esprit et à préparer en particulier un ouvrage décisif de « physiognomonie » (la connaissance du caractère d'une personne d'après sa physionomie) , dont le fin mot lui a été récemment révélé, prétend-il, par la rencontre d'un groupe de quatre habitués d'une cantine populaire.

C'est grâce à ces Mange-pas-cher, reconnaissables à leur attitude, au mouvement de leur corps, mais aussi à leur esprit que Koller approfondit sa science, en les observant et en mangeant avec eux. Ayant toujours fait passer l'esprit avant le confort bourgeois, il se sacrifie enfin à son œuvre qui est une synthèse mathématique et philosophique très personnelle.

On retrouve le grand style de Thomas Bernhard, ses reprises et ses répétitions qui s'allongent dans des phrases de plusieurs pages. Il faut savoir respirer pour le lire, sinon, c'est l'asphyxie.

Vos lectures :

*-Si cela se veut un brillant exercice d'écriture, pourquoi pas ? Mais quant à l'impact de l'intérêt que cela peut éveiller chez le lecteur, c'est nul. En tout cas pour moi, et donc je ne le recommanderai pas au lecteur qui, ayant mille autre chose à lire, y perdra un temps précieux.*

*-Texte un peu monotone, pas inintéressant. Je l'imaginerais bien lu par Fabrice Luchini ! Répétition des mots, avec un rythme particulier, un personnage à la limite de la maladie mentale. Ces redites traduisent ses obsessions. Il va manger chaque jour dans une cantine et y retrouve les mêmes hommes. Ce personnage est bien nulle part.*

*-C'est un tour de force au niveau de l'écriture, car l'auteur n'a pas grand-chose à dire. Le personnage principal est un homme qui s'est fait mordre par un chien et a perdu sa jambe. Il décide alors de ne plus développer que son esprit. Référence à la théorie de Lavater\*. Au début, cela n'avance pas. Le narrateur est obsédé par l'écriture de son texte de sa thèse qu'il n'achèvera pas, car il meurt accidentellement.*

\*A propos de Lavater :

Notre visage est-il un authentique miroir de notre personnalité ? Beaucoup en doutent. Mais nous utilisons fréquemment, consciemment ou non, l'analyse du visage d'autrui pour percevoir sa personnalité. Cependant cela nous maintient dans le seul plan de l'intuition individuelle et subjective. Elle ne nous fait pas accéder au plan de la connaissance objective. Un fossé sépare l'intuition subjective de la connaissance objective. Sentir les battements de son cœur est une chose, être cardiologue une autre !

Ce fossé, nombreux sont ceux qui ont tenté de le franchir. La tentative la plus connue est, au dix-huitième siècle, celle de la « physiognomonie » du pasteur suisse Lavater (1741-1801). Une tentative approximative qui fut détournée par le régime hitlérien pour développer ses insupportables thèses racistes.



## **Böll, Heinrich.**

Böll est né à Cologne dans une famille catholique, pacifiste et progressiste. Le jeune Böll est opposé au parti nazi. Apprenti chez un libraire à Bonn, il étudie l'allemand à l'Université de Cologne avant la mobilisation. Incorporé dans la Wehrmacht en 1939, il est stationné en France, en Roumanie, en Hongrie puis en URSS. En 1942, il se marie avec Anne-Marie Cech avant de repartir pour le front. Blessé à plusieurs reprises, il est capturé par les troupes étasuniennes en avril 1945, envoyé dans un camp de prisonniers et libéré en novembre.

Deux ans plus tard, il devient écrivain à plein temps, mais ne commencera à en vivre qu'à partir de 1951. Sa première nouvelle, *Le train était à l'heure* est publiée en 1949 en Allemagne. Böll fréquente le Groupe 47 tout comme Günter Grass ou Ingeborg Bachmann.

L'année 1959 est celle d'un changement radical dans la littérature allemande avec la publication de trois romans essentiels : *Die Blechtrommel (Le tambour)* de Günter Grass, *Mutmaßungen über Jacob (La frontière)* d'Uwe Johnson et *Billard um halb zehn* de Böll. En 1967, Böll reçoit le Prix Georg Büchner pour l'ensemble de son œuvre. **En 1972, il reçoit le prix Nobel de littérature** pour ses nombreux romans, nouvelles, pièces radiophoniques et essais.

Böll est toujours resté très attaché à sa ville natale, son catholicisme ardent et omniprésent, son sens de l'humour acide et son socialisme critique. Dans la période de



l'immédiat après-guerre, il se préoccupe des souvenirs de la guerre et de ses effets matériels et psychologiques sur la vie des Allemands ordinaires. Il a fait de ces épaves de l'après-guerre les héros de ses romans en les décrivant avec tendresse.

Böll décrivait son travail d'écrivain comme « la recherche d'une langue habitable dans un pays habitable, il ne dissocie donc pas son travail de ses convictions politiques et de son jugement critique sur l'Allemagne occidentale et le « miracle économique » de la période Adenauer. Ses positions politiques contre la guerre froide et la reprise de la course aux armements lui ont valu de la sympathie en URSS sans pour autant que Böll ne puisse être soupçonné de communisme.

Sur la scène intérieure, son intervention en faveur d'Ulrike Meinhof, sa critique de la politique de sécurité et de répression de l'État, des campagnes calomnieuses de la presse conservatrice l'ont définitivement placé à gauche. Il meurt en 1985. Son livre « *L'honneur perdu de Katharina Blum* » a fait l'objet d'une adaptation cinématographique réussie, tant du point de vue artistique que commercial, par Volker Schlöndorff en 1975.

**Böll, Heinrich.** *L'honneur perdu de Katharina Blum*, traduit par S et G de Lalène. Paris : Seuil, 1975. Cote : R BOL H

Devenue subitement l'héroïne d'un fait divers à sensation, une jeune femme paisible voit son intimité et sa réputation livrées en pâture à ses concitoyens et fait du même coup la découverte de l'injustice et l'apprentissage de la révolte. Un récit haletant.

Vos lectures :

- *Il s'agit de la description du pouvoir de nuisance des médias, ici, la presse des années 1970. L'auteur dénonce un certain journalisme, sous la forme d'un roman policier. Je n'ai pas tellement accroché, on connaît la fin du roman depuis le début.*

- *On a un peu de mal à ne pas mélanger les personnages. La police, les journalistes s'immiscent dans la vie privée de Katharina Blum. C'est par frustration qu'elle a tué. L'auteur fait allusion à la méticulosité bête de certains fonctionnaires, avec un certain cynisme. Heinrich Böll avait pris parti et la presse s'était déchaînée contre lui.*

**Böll, Heinrich.** *Le silence de l'ange*. Paris : Seuil, 1995. (non disponible à la bibliothèque)

Hans Schnitzler, le héros du *Silence de l'ange*, retrouve sa ville natale le 8 mai 1945. Au milieu des décombres encore fumants de " cette ville qui avait possédé de nombreuses églises " (Cologne, jamais nommée), il se lance à la recherche d'Elisabeth Gompertz, la femme d'un sous-officier qui lui a sauvé la vie en se laissant fusiller à sa place. Au cours de ses tribulations, il rencontre Regina Unger, une jeune femme qui vient de perdre son enfant. Avec elle, il réapprend à vivre et fait l'expérience de ce que Böll nommera plus tard la " théologie de la tendresse ".

Le premier visage que rencontre Hans dans la ville détruite est celui d'un ange au sourire mystérieux. Bien sûr, il ne s'agit que d'une statue de plâtre aux couleurs criardes, bien sûr, l'ange persiste dans son mutisme, mais comment méconnaître son message d'espoir, son

invitation à vivre ? Le Silence de l'ange, premier roman de Böll, inédit jusqu'en 1992, est un texte fort, sincère et pudique, qui porte en germe les grands thèmes et motifs de l'œuvre de l'auteur.

Votre lecture :

*Dans ce roman, Böll décrit une ville allemande détruite par les bombes, peut-être Cologne, du 8 au 12 mai 1947. Les personnages sont détruits par leur passé, à l'image de cette église en ruines où ils évoluent. Livre terrible, d'un réalisme noir, seul le titre laisse entendre un peu d'espoir.*

**Böll, Heinrich.** *Le Train était à l'heure, suivi de Quatorze nouvelles.* Paris : Denël, 1983.  
Cote : R BOL T

A la fin de La Seconde Guerre mondiale, plusieurs écrivains de langue allemande, profondément traumatisés par ce conflit, ont rendu compte de leur expérience pour comprendre la réalité de cette guerre et dénoncer l'horreur dont ils avaient été témoins. Cette littérature réaliste, la Trümmerliteratur ou littérature des ruines est illustrée par les oeuvres de Anna Seghers, *Die Toten Bleiben jung* (les mots restent jeunes), de Wolfgang Borchert, *Drauben von der Tür* (Devant la porte), 1949, ou encore de Heinrich Böll, *Der Zug war pünktlich* (le train était à l'heure), 1949. Rassemblés au sein du Groupe 47 créé par Hans Werner Richter, Martin Walser, Günter Grass, Heinrich Böll, Siegfried Lenz, entre autres, seront les représentants de cette littérature allemande d'après-guerre marquée par l'expérience, des ruines et de la douleur.

*Le train était à l'heure*, est le premier livre publié en Allemagne par Heinrich Böll, en 1949. Ce récit est très fortement marqué par l'impression immédiate des souvenirs de la guerre. L'histoire commence dans la gare d'une ville du pays de la Ruhr. Un soldat cherche une place dans un train de permissionnaires en partance pour le front.

Pour le soldat, c'est son dernier voyage. Il sait qu'il va mourir. Les hommes, que le hasard a rassemblés là, jouent aux cartes, partagent leur pain et semblent noyer leur angoisse dans le schnaps. Andreas, le soldat, se souvient de son village, du regard d'une jeune femme, de son enfance, et il se prend à haïr tous ceux pour qui la guerre n'est que le reflet d'une mauvaise fatalité. La certitude d'une mort prochaine va plonger Andreas dans un état proche de la folie.

Heinrich Böll a écrit dans ce livre une des plus belles histoires de la mort absurde. Ce court récit, rédigé dans un style réaliste, concis est un plaidoyer, un des plus bouleversants réquisitoires contre toute guerre.

Votre lecture :

*Andreas, jeune soldat allemand, rejoint son train pour retourner au front. Il a l'intuition qu'il va mourir. Il y retrouve deux camarades qui ont vécu des choses affreuses au combat. Andréas pense qu'il va mourir, cela revient continuellement « je vais mourir, je vais mourir... », comme le bruit du train qui accompagne ses sombres pensées. Il traverse ainsi toute l'Allemagne. A la toute fin, il mourra de façon absurde.*

## **Bonné, Mirko.**

Mirko Bonné, né en 1965, vit à Hambourg. *Un ciel de glace* est son premier roman traduit en français et couronné par le prix Relay du roman d'évasion 2008.

**Bonné, Mirko.** *Un ciel de glace.* Paris : Rivages, 2008.

Cote : R BON C

C'était l'époque, pas si lointaine, où la planète gardait encore des secrets, où les cartes demeuraient trouées de zones muettes, où le voyage, souvent, prenait la dimension de l'aventure. Comme celle que raconte, avec une singulière puissance, l'Allemand Mirko Bonné dans *Un ciel de glace*. Tout avait commencé par un avis dans le journal : « Recherche hommes pour traversée hasardeuse. Paie médiocre. Froid glacial. Longs mois dans l'obscurité totale. » Quelques semaines plus tard, en août 1914, Sir Ernest Shackleton et son équipage quittaient l'Angleterre à bord de L'Endurance, un trois-mâts barque équipé de moteurs, cap sur le sud du Sud. Shackleton voulait être le premier à traverser l'Antarctique à pied. 3 000 kilomètres en traîneaux, à travers la nuit et les glaces qui séparent la mer de Weddell de la mer de Ross !

Une aventure de légende que Mirko Bonné a voulu faire sienne. Et sans doute la clé de sa réussite est-elle là, dans cette note qu'il a placée à la fin de son roman : « Je n'ai pas cherché à reconstituer le plus fidèlement possible le voyage historique de L'Endurance, je voulais plutôt vivre moi-même une aventure par le biais du récit et entreprendre une expédition dans une époque et une région inconnues. » Mirko Bonné crée alors son alter ego, un jeune homme de 17 ans, décalqué d'un véritable passager clandestin embarqué sur L'Endurance, Perce Blackboro. Mirko Bonné change juste son prénom, Perce devient Merce, l'auteur et son personnage ont désormais les mêmes initiales. Bonné s'embarque alors aux côtés de Shackleton dans le feu d'un exploit d'un autre âge. Il le rêve, le crée, lui rend le souffle et la vie. Il est tous les membres de l'équipage à la fois, avec un sens remarquable de la personnalité de chacun, celle du Sir en particulier, optimiste inébranlable, déterminé jusqu'à la fêlure, puissamment charismatique, père, frère et dieu tout à la fois.

Mirko Bonné soigne les détails, distille les atmosphères, se gave de paysages grandioses, lames gigantesques, ouragans surnaturels, déserts infinis de neige et de glace, se nourrit, comme les hommes, de steaks de phoque et de pâtés de manchot, s'enivre d'odeurs et de couleurs. Le lecteur suit, emporté par la force du récit et la coupante sobriété du style.

Coincé dans la mer de Weddell précocement gelée, le bateau doit être abandonné avant d'être brisé par les plaques qui l'enserrent. Vingt-huit hommes, chercheurs et spécialistes de tous bords, et leurs soixante-neuf chiens de traîneaux vont se retrouver prisonniers de la glace six cent trente-cinq jours durant. Mirko Bonné ressuscite leur épopée. Il marche à leurs côtés.

Michel Abescat

Votre lecture :

*Il s'agit de l'expédition de Sir Shackleton en Arctique à bord de l'Endurance pendant la première guerre mondiale. L'aventure de Shackleton a été extraordinaire. Cet auteur*

*allemand la décrit très bien par la voix d'un vingt neuvième membre d'équipage clandestin, qui est le narrateur.*

## **Dürrenmatt, Friedrich.**

Friedrich Dürrenmatt est un écrivain et dramaturge de langue allemande et peintre suisse. Il est né le 5 janvier 1921 à Konolfingen dans le canton de Berne et mort le 14 décembre 1990 à Neuchâtel.

Petit-fils d'Ulrich Dürrenmatt, un célèbre satiriste, poète et politicien bernois, Friedrich Dürrenmatt en recevra un esprit d'interrogation qui caractérisera ses travaux ultérieurs. En fait, la mémoire de son grand-père a inspiré Dürrenmatt tout au long de sa carrière. Il écrira plus tard, « Mon grand-père a été envoyé en prison pendant dix jours à cause d'un poème qu'il avait écrit. Je n'ai pas encore été ainsi honoré. Peut-être est-ce ma faute, ou peut-être le monde a-t-il tellement périclité qu'il ne se sent plus même insulté lorsqu'il est sévèrement critiqué. »

Après une enfance mouvementée, il connaît des problèmes d'alcool. Il réussit finalement à passer l'examen de maturité en 1941 et continue ses études à l'Université de Berne. Il y étudie la littérature allemande et l'histoire de l'art, mais aussi la théologie et la science. C'est à cette époque qu'il s'intéresse pour la première fois à la dramaturgie après être devenu un client régulier des opérettes. Aristophane et Thornton Wilder comptent parmi ses dramaturges préférés.

Après un bref passage à l'Université de Zurich, où il étudie la littérature allemande et la philosophie, Dürrenmatt interrompt ses études en 1946 et s'essaie à la dramaturgie en s'inspirant de Brecht, Kafka et de Lessing. A 24 ans, il écrit sa première pièce de théâtre *Les Fous de Dieu (Es steht geschrieben)*, une comédie lyrique et apocalyptique qui provoque un scandale après sa première, le 19 avril 1947, ce qui le rend connu bien au-delà des frontières suisses. En 1946, il épouse l'actrice Lotti Geissler, avec qui il aura trois enfants.

Au cours des années suivantes, il lutte pour gagner sa vie comme écrivain et surmonter un diabète handicapant. Il écrit des nouvelles, des romans policiers, et des pièces radiophoniques pour subsister, mais il n'a jamais renoncé à écrire des pièces de théâtre. C'est pendant ces années que voient le jour *Le Juge et son bourreau (Der Richter und sein Henker)* et *Le Soupçon (Der Verdacht)*, qui paraissent sous forme de feuilleton dans des journaux.

Il perce en 1952 avec la comédie *Le Mariage de Monsieur Mississippi (Die Ehe des Herrn Mississippi)* dans laquelle il commence à formuler son propre style théâtral, une obscurité, un monde irréel peuplé par des caractères qui, bien qu'effroyablement vrais, sont souvent déformés par la caricature. Le dramaturge a trouvé que cette comédie sombre était le moyen le plus efficace d'exposer la nature grotesque de la condition humaine. *Le Mariage de Monsieur Mississippi* provoque de fortes réactions de la part du public de Dürrenmatt et l'établit comme l'un des plus grands auteurs dramatiques européens de son époque. Ces œuvres de jeunesse contiennent de nombreux éléments macabres et sombres, traitent de meurtre, de châtement et de la mort.

En 1956, il atteint pour la première fois, avec *La Visite de la vieille dame (Der Besuch der alten Dame)*, un public international. La pièce est montée entre autres à New York, Rome,

Londres et Paris et se voit décerner de nombreux prix dont le Drama Critics' Circle Award et le prix Schiller. Le 19 février 1962, en pleine guerre froide, Friedrich Dürrenmatt publie sa pièce qui deviendra un grand classique : « *Les Physiciens* » (Die Physiker). En 1966, il connaîtra également le succès avec une autre pièce de théâtre : *Le Météore* (Der Meteor).

Les œuvres de Dürrenmatt regorgent de critique sociale, satire et exagérations absurdes. Il était d'avis que seule la comédie peut encore venir à bout des rapports embrouillés et complexes du XXe siècle et qu' une histoire n'est aboutie que lorsqu'elle a pris la tournure la plus désastreuse possible, de façon totalement imprévisible. Dans les années 1970 et 1980, Dürrenmatt s'implique dans la politique et tient de nombreux discours devant un public international. Il visite les Etats-Unis, Israël, la Pologne et le camp de concentration d'Auschwitz. Dramaturge mondialement reconnu, Dürrenmatt est également un peintre inconnu : "l'écriture est sa profession, et la peinture sa passion".

En 1983, sa femme Lotti meurt. L'année suivante il épouse l'actrice, régisseuse et journaliste Charlotte Kerr. Le 14 décembre 1990 s'éteint Friedrich Dürrenmatt dans sa propriété de Neuchâtel à la suite d'une crise cardiaque. Bien qu'aujourd'hui, il soit surtout connu pour ses romans policiers, il se considérait essentiellement comme dramaturge. En 2000 et conformément à ses dernières volontés, le Centre Dürrenmatt Neuchâtelest créé, pour exposer non seulement son œuvre littéraire mais aussi son œuvre picturale, méconnue du public.

**Dürrenmatt, Friedrich.** *Le juge et son bourreau.* Paris : Librairie Générale Française, 1996.  
Cote : R DUR J

Dans un petit bourg helvétique, un policier modèle est retrouvé assassiné. Baerlach, un vieux commissaire malade, amateur de cigares, de vodka et de bonne chère, enquête sur cette mort, tout en luttant contre la sienne qui s'annonce prochaine. Son supérieur cherche à ménager la susceptibilité des notables locaux, tandis que son adjoint, petit flic un rien minable, mais dévoré d'ambition, tente de jouer ses propres cartes. Dans l'ombre, le meurtrier, genre Méphistophélès, disserte sur le bien et le mal, qu'il tient pour étant de possibilités égales.

Comme dans *La Panne*, *Le Juge et son bourreau* se déploie sur fond d'intrigue policière. Mort et maladie forment un diptyque tragique où se reflète la dérisoire pantomime de la comédie humaine.

Votre lecture :

*C'est typé suisse, sympathique à lire, avec une chute assez inattendue.*



## Fallada, Hans

Ecrivain allemand (1893-1947) dont les romans « sociaux » dressent un tableau à la fois sombre et fidèle de la société allemande de l'entre-deux-guerres. Né à Greifswald (Poméranie), Rudolf Ditzen, dit Hans Fallada, travaille successivement dans l'agriculture, l'édition, le journalisme avant de pouvoir vivre de sa plume.

L'auteur remporte son premier succès en 1931 avec *Paysans, gros bonnets et bombes* (*Bauern, Bonzen und Bomben*), évocation des révoltes paysannes de Neumunster qui avaient défrayé la chronique lors de la crise de 1928-1929. Dans la même veine naturaliste et sociale, il compose un deuxième roman, *Et puis après ?* (*Kleiner Mann, was nun ?*, 1932), dont la notoriété dépasse cette fois les frontières allemandes. Fallada y dépeint les déboires d'un jeune comptable, Johannes Pinneberg, représentant de la petite bourgeoisie besogneuse et honnête, qui, frappé de plein fouet par la grave crise économique qui touche l'Allemagne dans les années vingt, se voit inexorablement aspiré dans l'engrenage du chômage et de la misère. Au terme de cette déchéance sociale, il va devoir accepter l'idée « qu'il est dehors, qu'il ne fait plus partie de la maison : remercié, tout bonnement viré. L'ordre et la propreté : terminé. Le travail et le pain garanti : terminé ». En réponse au « Et puis après ? » du titre, le repli dans le cocon familial lui apparaît comme la seule issue.

Fallada écrit également à cette époque *Nous avions un enfant* (*Wir hatten mal ein Kind*, 1934), *Qui a mangé à la gamelle ?* (*Wer einmal aus dem Blechnapf frißt*, 1934), *Loup parmi les loups* (*Wolf unter den Wölfen*, 2 volumes, 1937) et *Gustave-de-Fer* (*Der eiserne Gustav*, 1938), qui ne reconduisent pas toutefois la réussite de son deuxième roman.

Après la prise du pouvoir par Hitler, Fallada se retire sur ses terres de Feldberg (Mecklembourg), où il se tient à l'écart de la vie publique. En 1944, il entame la rédaction de son roman *Le Buveur* (*Der Trinker*, œuvre posthume publiée en 1950), qui rappelle le propre parcours de l'auteur, alcoolique et morphinomane depuis sa jeunesse. En 1945, Johannes R. Becher l'invite à gagner Berlin-Est, où il collabore au journal Tägliche Runschau et continue sa carrière de romancier. Il a laissé deux volumes à caractère autobiographique : *Damals bei uns daheim* (1941) et *Heute bei uns zu Haus* (1943).

**Fallada, Hans.** *Seul dans Berlin*. Paris: Gallimard, 2004.

Cote: R FAL S

« *Seul dans Berlin* » fut publié juste avant la mort de son auteur en février 1947. Le titre original est plutôt « Chacun meurt seul ». L'écrivain juif italien Primo Levi qui a survécu à sa détention à Auschwitz, considérait ce roman comme « l'un des plus beaux livres sur la résistance allemande antinazie ».

Mai 1940, on fête à Berlin la campagne de France. La ferveur nazie est au plus haut. Derrière la façade triomphale du Reich se cache un monde de misère et de terreur. Seul dans Berlin raconte le quotidien d'un immeuble modeste de la rue Jablonski, à Berlin. Persécuteurs et persécutés y cohabitent. C'est Mme Rosenthal, juive, dénoncée et pillée par ses voisins. C'est Baldur Persicke, jeune recrue des SS qui terrorise sa famille. Ce sont les Quangel, désespérés d'avoir perdu leur fils au front, qui inondent la ville de tracts contre Hitler et déjouent la Gestapo avant de connaître une terrifiante descente aux enfers.

Vos lectures :

- *Tableau très noir d'un immeuble où un couple de gens ordinaires, ayant perdu un enfant à la guerre, organise la résistance antinazie. Dans ce même immeuble, un père, avec ses trois fils nazis persécutent une locataire juive. Le couple ordinaire se retrouve en camp de concentration.*

- *Je n'ai pas vraiment adhéré à ce roman. Le thème développé est intéressant, l'antnazisme. On suit avec intérêt le trajet du personnage principal dans la ville, c'est la lutte du pot de terre contre le pot de fer. Je n'ai pas vraiment accroché avec la fin de l'histoire, lente descente aux enfers.*

*J'avais préféré « Une femme à Berlin ».*

## Geiger, Arno.

Arno Geiger, né en 1968 à Bregenz, vit à Vienne. *Tout va bien*, son quatrième roman, a reçu le Deutsche Buchpreis.

**Geiger Arno.** *Tout va bien.* Paris : Gallimard, 2008 Cote : R GEI T

« On n'est pas des causants dans la famille », marmonne Philipp à sa maîtresse, venue l'aider à vider une maison reçue en héritage. Au bout de quatre cents pages de paroles relayées, répétées, volées, étouffées, coupées, de génération en génération, sa famille se montre pourtant fort prolixe sur un sujet qui lui tient à cœur : la douleur d'être désincarné dans l'Autriche du XXe siècle. Avec ce quatrième roman aussi cinglant que délicat, Arno Geiger enfonce des coups d'aiguille dans l'épais brouillard qui paralyse son pays « où, sitôt entré, on doit déposer le passé, où l'oubli est tantôt un châtement, tantôt une grâce ».

Pour lui, l'heure n'est plus à la hargne, mais à la froideur perfide. Chaque chapitre est une feuille de calendrier ramassée au fil d'années sur lesquelles les personnages préfèrent fermer les yeux. Aveugles volontaires, ils ont développé une extrême acuité auditive et vivent les sons du quotidien (trots d'enfants, crissement du coton, grincements de chaînes de balançoires) comme d'indispensables repères acoustiques. Le livre n'est jamais aussi beau que lorsqu'il retranscrit le chant sourd et chaotique de la réalité, qui les berce sans les calmer. Entre 1938 et 2001, tous se sont essayés à chasser les pensées honteuses de leur mémoire, pour mieux les voir revenir par la petite porte de l'inconscient. Au plus noir de la guerre, un gendre de la famille est hanté par les images d'un vieux film montrant un Maure qui dévisse sa tête pour la passer à son voisin.

Le roman suit l'insoutenable voyage de cette tête trop pleine, qu'une tribu autrichienne se repasse comme une patate chaude. S'adapter, subir, se faire une raison, voilà les seuls projets qui vaillent pour ces êtres détruits, sous emprise perpétuelle. Arno Geiger adoucit ce constat désespéré en leur accordant une qualité primordiale : « L'art de s'accommoder de l'incertitude. »

Marine Landrot (Télérama)

Votre lecture :

*Pas mal, sans plus. Un jeune homme hérite de la maison de sa grand-mère, et relate l'histoire de sa famille. Un personnage de l'histoire a imaginé un jeu sur l'histoire de l'Autriche sous forme de Monopoly, qui ne connaîtra pas le succès et le fera vivre aux crochets de sa femme.*



## Geissler, Heike.

Elle est née en 1977 à Riesa, Saxe. Elle a obtenu le prix Alfred Döblin pour son roman *Rosa*.

**Geissler, Heike.** *Rosa*. Paris : Albin Michel, 2006.

Cote : R GEI R

Dans son premier roman, Heike Geissler, qui est à peine plus âgée que son héroïne, décrit d'une manière impitoyable les pensées et les sentiments d'une jeune femme de vingt-deux ans, et elle est convaincante, grâce à sa sincérité et à une écriture sans fard.

A vingt-deux ans, Rosa vient d'accoucher de son premier enfant, Moritz. Là où d'autres s'extasieraient devant ce don du ciel, la jeune narratrice prend peur, et ne voit d'autre solution que la fuite. Elle entraîne son lecteur à Berlin, Francfort, puis New York, dans sa quête de l'oubli, de l'ivresse du renouveau, de l'identité qu'elle n'a pas eu le temps de se forger.

La première partie de l'ouvrage prend aux tripes : les réflexes du corps ne tardent pas à rappeler la narratrice à la dure réalité, et les descriptions qui nous sont données ne sont pas sans provoquer quelque malaise. Mais une fois la première gêne surmontée, le monologue de la jeune femme prend le dessus. Le lecteur ne peut que s'identifier à la narratrice, et la suivre dans une angoisse bien réelle mais dont on ne parle que trop peu.

Votre lecture :

*L'héroïne du roman va d'échec en échec, dotée d'une faculté de rebondir assez étonnante. Littérature très dure révélant un monde en perdition, une génération en recherche d'identité.*



## Grass, Günter.

Grass est né en 1927 à Dantzig, Son père était allemand et sa mère kachoube. L'invasion par la Wehrmacht de la Pologne et de Gdańsk est approuvée par sa famille. Enrôlé dans les jeunesses hitlériennes, le garçon demande, à quinze ans, à s'engager dans les sous-marins, mais a rejoint à l'âge de 17 ans la 10e Panzerdivision SS Frundsberg des Waffen-SS en octobre 1944. À la fin de la guerre, il est fait prisonnier par les Américains et libéré en 1946. Il dit n'avoir eu connaissance des horreurs perpétrées par le nazisme qu'après sa libération en entendant les aveux de Baldur von Schirach au Procès de Nuremberg. Effondré, horrifié par ces découvertes, Grass reste en Allemagne de l'Ouest où il mène une vie de bohème et tente tant bien que mal de se reconstruire après des drames familiaux (sa mère et certainement sa sœur auraient été violées par des soldats de l'Armée rouge).



Après une traversée de l'Europe et des études d'arts plastiques à Düsseldorf, et à Berlin-Ouest auprès de Karl Hartung, il gagne sa vie grâce à ses sculptures et ses gravures. Également graphiste, illustrateur et peintre, il s'essaie à l'écriture, compose des poèmes et commence la rédaction d'un roman qui s'inspire lointainement de sa jeunesse. En 1957, il obtient le prix du Groupe 47 après la lecture des deux premiers chapitres de son œuvre romanesque encore en chantier: *Le Tambour*. L'argent de la récompense lui permet de séjourner, entre 1956 et 1960, à Paris. Il prend position pour Albert Camus dans la querelle l'opposant à Jean-Paul Sartre. C'est en 1959 qu'il devient célèbre avec la publication du *Tambour (Die Blechtrommel)* qui obtient un succès planétaire. Le livre sera adapté au cinéma vingt ans plus tard par Volker Schlöndorff.

Dans les années 1960, il s'engage en politique et participe aux campagnes électorales des sociaux-démocrates allemands. Il organise d'ailleurs plusieurs meetings en faveur du futur chancelier Willy Brandt qu'il renseigne sur les affaires est-européennes et à qui il prodigue des conseils, notamment sur le rapprochement des deux républiques allemandes. Il adhère au SPD en 1982 mais donne sa démission en 1993 pour protester contre les restrictions du droit d'asile.

De 1983 à 1986, il préside l'Académie des Arts de Berlin. A la fin des années 1980, il part en Inde à Calcutta où il constate la misère du peuple indien. Il relatera cette expérience dans *Tirer la langue (Zunge zeugen, 1989)*.

En 1995, la publication de *Toute une histoire (Ein weites Feld)* provoque un tollé Outre-Rhin après que l'auteur y a affirmé que l'Allemagne de l'Ouest avait pris en otage et victimisé, par le biais d'un libéralisme effréné, les anciens habitants de la RDA après la Réunification. Le critique Marcel Reich-Ranicki accepte que le Spiegel publie en une un photomontage où on le voit en train de déchirer le livre de Grass avec le titre: « L'échec d'un grand écrivain. ». La presse populaire s'insurgea aussi contre l'auteur: le Bild Zeitung titra: « Grass n'aime pas son pays », dénonçant un roman au « style creux » et étant une véritable « insulte à la patrie »

L'auteur reçoit en **1999, le prix Nobel de littérature** « pour avoir dépeint le visage oublié de l'histoire dans des fables d'une gaieté noire ». En 2005, Grass fonde un cercle d'auteurs et les rencontres littéraires de Lübeck.

En août 2006, il a révélé son enrôlement en octobre 1944 dans les Waffen-SS après avoir prétendu auparavant avoir servi dans la Flak. Cette divulgation tardive, faite quelques jours avant le lancement de son dernier livre autobiographique: *Pelures d'oignon (Beim Häuten der Zwiebel)*, a suscité malaise et incompréhension en Europe . Elle a été à l'origine d'une controverse entre intellectuels européens, certains d'entre eux considérant que cet aveu lui ôtait son statut de caution morale, d'autres au contraire pensant que cette sincérité, même tardive, ne faisait que renforcer sa légitimité.

Parmi ses œuvres les plus célèbres, on compte entre autres: *Le Chat et la souris (Katz und Maus, 1961)* et *les Années de chien (Hundejahre, 1963)* qui clorent une trilogie sur Dantzig ("*Die Danziger Trilogie*"), ouverte avec *Le Tambour*. Ses autres ouvrages célèbres sont: *Le Journal d'un escargot (Aus dem Tagebuch einer Schnecke, 1972)*, *Le Turbot (Der Butt, 1977)*, *Une Rencontre en Westphalie (Das Treffen in Telgte, 1979)* et *La Ratte (Die Rättin, 1985)*.

**Grass, Günter.** *Mon siècle*, traduit par C Porcell et B Lortholary. Paris : Seuil, 1999.  
Cote : R GRA M

Avec « *Mon siècle* », Günter Grass revisite notre siècle finissant, en cent textes brefs évoquant chacun une année.

Grass choisit un événement petit ou grand, mais bien daté, et un narrateur différent qui, sur le moment ou longtemps après, l'évoque avec sa voix propre, dans sa perspective et son langage. Cette centaine de personnages des deux sexes, de tous âges et de toutes conditions sociales, constitue comme une petite " comédie humaine " où le romancier peut faire briller les innombrables facettes de son talent.

Quelquefois, le narrateur n'est autre qu'un certain Günter Grass évoquant un souvenir personnel, mais il est seulement l'un des innombrables acteurs et spectateurs plus ou moins obscurs que ce siècle a brassés, secoués, écrasés. Tous ont droit, de la part de l'auteur, au même chatoyant mélange de pitié et de hargne, d'humour et de satire, de truculence et de poésie, qui a fait de Grass l'un des écrivains du siècle.

Votre lecture :

*G. Grass nous fait découvrir la période de l'après-guerre, la vie en Allemagne a été terrible. Il présente des gens de toutes sortes. C'est écrit avec un humour extraordinaire, parfois sous la forme de souvenirs, il nous donne deux pages par année.*

**Grass, Günter.** *Pelures d'oignon*. Paris : Seuil, 2007.  
Cote : R GRA P

Votre lecture :

*Le titre est bien choisi, du fait de la métaphore filée de l'oignon, qui se pèle jusqu'à arriver au cœur, ce qui provoque des larmes par la même occasion. C'est remarquablement écrit, le traducteur a d'ailleurs reçu un prix. La lecture est un peu difficile, car à plusieurs niveaux. Tout d'abord, il y a l'homme âgé qui parle avec ce qu'il a vécu et essaie de retrouver ce qu'il a été 50 ans auparavant. Ensuite, il parle de ce qu'il a écrit et de son rapport à la littérature. Finalement, il y a le récit lui-même, celui d'un jeune homme pendant la guerre, jugé sévèrement par l'adulte. Le livre se situe entre 1939 et 1959, et a fait scandale à sa parution, du fait de la révélation de l'aveu par Karl ... de son enrôlement dans les SS. L'auteur a échappé à la mort deux fois.*

*Le jeune homme quitte l'école et ses parents, voulant devenir artiste, mais rentre dans les Jeunesses Hitlériennes à 16 ans, et participe à la dernière année de la Seconde Guerre Mondiale, pendant laquelle il sera blessé et fait prisonnier de guerre. À sa libération, il perd trace de ses parents, et devient, après une formation, tailleur de pierre, puis sculpteur, puis dessinateur, puis finalement écrivain.*

*L'auteur exprime une certaine honte. Le livre n'est pas très facile à lire, sans pour autant vraiment être difficile ; il nécessite juste un temps d'adaptation, du fait de sa fragmentation. On a affaire à une imagination débordante.*

## **Grimmelshausen, Hans Jacob Christoffel von.**

Hans Jakob Christoffel von Grimmelshausen est né vers 1620 à Gelnhausen, qu'il dut quitter en 1634 après le pillage de la ville. Il fut secrétaire aux armées, soldat, intendant, maire, aubergiste. Né protestant, il dut se convertir pour se marier, mena une vie condamnée au changement perpétuel. La seule activité qu'il poursuivit avec acharnement fut la littérature, laissant une oeuvre immense regroupée sous le titre de *Simplicianische Schriften*. On ne sait rien de précis de sa mort, qui dut se produire en 1676.

**Grimmelshausen, Hans Jacob Christoffel von.** *Les Aventures de Simplicissimus : roman*, traduit par Jean Amsler. Paris : Fayard, 1990. Cote : R GRI A

*Simplicissimus*, dont la première édition date de 1669, occupe dans la littérature et l'image de l'identité allemande la même place que le don Quichotte en Espagne, le théâtre de Shakespeare en Angleterre, la Divine Comédie en Italie : celle du premier texte majeur où une " nation " naissante se reconnaît. Le livre conte les aventures d'un jeune Allemand qui, ayant échappé au massacre de sa famille par la soldatesque, grandit dans la forêt sous la surveillance d'un ermite avant d'être lâché dans le monde, où il connaîtra des fortunes diverses : torturé un jour, obligé de se déguiser en bouffon, en femme, en palefrenier, encensé le lendemain comme valeureux chef de guerre, tour à tour charlatan, bandit de grands chemins, fermier, bon époux, séducteur, chanteur de charme, il visite Paris, Moscou, La Corée, Macao, la Turquie, avant de se faire ermite dans une île de l'Atlantique. Témoignage bouleversant sur la guerre de Trente ans qui décime la moitié de la population, ruine pour longtemps l'économie et engendre une littérature du désespoir et de refus du monde, et sur un pays dont le destin est depuis deux mille ans le déchirement et la division, *Simplicissimus*, roman de l'utopie et du mysticisme, baroque et picaresque, est l'une des grandes œuvres de la littérature universelle : hybride, obscure et pourtant savamment calculée, foisonnante de richesses excessives, de " tableaux de guerre " réalistes à la Jacques Callot comme d'illuminations intérieures - une œuvre aux antipodes du classicisme versaillais contemporain que la France se devait de connaître enfin intégralement.

Votre lecture :

*La vie de l'auteur fut très aventureuse, pendant la Guerre de Trente ans, il voyagea en Espagne, aux pays-Bas, en Allemagne et en France. Il se servira de son expérience personnelle pour bâtir la vie de « Simplet », recueilli au départ par un ermite, à la mort de celui-ci, notre héros voyagera en France, Italie, Turquie et Corée. Il sera tour à tour, riche, pauvre, chef militaire, honnête ou brigand. On est aussi dans le pur onirisme avec la rencontre de sorcières.*

*Il s'agit d'une somme difficile à lire, des notes nombreuses en fin de volume qu'il est fastidieux de consulter. Les chapitres sont courts, soulignés d'une petite morale et nourris de réflexions philosophiques.*

## **Gruenter, Undine.**

Undine Gruenter est née à Cologne en 1952, Elle a grandi dans des conditions familiales difficiles. Après des études à Heidelberg, Bonn et Wuppertal, et quelques allers et retours entre la France et l'Allemagne, elle s'installe définitivement à Paris avec son compagnon, Karl-Heinz Bohrer, spécialiste du surréalisme et à l'origine de la revue théorique Merkur. Undine Gruenter se rattache plutôt à des auteurs comme Semprun ou Gombrowicz pour qui la fiction, et non la prose autobiographique, offre l'espace le plus propice à parler de soi.

Elle est sans doute l'une des femmes écrivains les plus importantes de sa génération. Elle s'est toujours tenue à l'écart des médias. Malgré les dernières années de sa vie passées dans un fauteuil roulant, très gravement malade, elle est restée d'une grande gaieté et d'une grande sérénité intellectuelle jusqu'à la fin. Elle est décédée le 5 octobre 2002 à Paris. Outre le *Jardin clos*, Undine Gruenter est l'auteur de la *Cache du Minotaure*.

**Gruenter, Undine.** *Le jardin clos*. Paris : Quidam, 2007. (non disponible à la bibliothèque)

Le *Jardin clos* est un roman intemporel sur le bonheur qui perdure dans le souvenir comme dans le récit qui en est fait, par-delà la solitude, les déchirements et la séparation. Undine Gruenter livre là, en une langue mélancolique sans pareille, ce qui a fait l'essence de sa vie : l'imaginaire comme lieu du désir. " Que serait celui qui aime sans son imagination ? ".

Votre lecture :

*Le sujet du roman est banal, c'est l'histoire d'un quinquagénaire qui aménage un jardin selon ses goûts. Arrive un jeune homme qui va détruire ce bel équilibre. Grand lyrisme dans l'écriture.*

## **Hacker, Katharina.**

Katharina Hacker est née à Francfort en 1967, a vécu en Israël et vit maintenant à Berlin. Après des études de philosophie, d'histoire et de civilisation juive à Fribourg puis à Tel-Aviv, Katharina Hacker se consacre à l'écriture depuis 1996. Son oeuvre est récompensée par plusieurs prix littéraires dont le Deutscher Buchpreis pour '*Démunis*', en 2006.

Ce roman, dont le style est parfois comparé à celui de Virginia Woolf, traite des événements du 11 septembre 2001, perçus de Berlin, où elle vit actuellement. Associant culture littéraire classique et approche moderne du monde contemporain, Katharina Hacker s'impose comme une figure montante de la littérature allemande.

**Hacker, Katharina.** *Démunis*. Paris : Christian Bourgois, 2008.

Cote : R HAC D

Le 11 septembre 2001, à Berlin, Isabelle et Jakob se retrouvent lors d'une soirée chez une amie commune. Très vite, ils se marient et s'installent à Londres où Jakob rejoint un cabinet d'avocats. Isabelle continue à travailler comme graphiste. Ils partent à la découverte de Londres au cours des semaines qui précèdent la guerre d'Irak. Une faille apparaît néanmoins dans leur relation, faite de nostalgie et de non-dits. Si, à première vue, la vie sourit à ces trentenaires ambitieux qui semblent tout maîtriser, peut-être ont-ils négligé de chercher à se connaître eux-mêmes...

Comment souhaitons-nous vivre ? Quelles sont nos valeurs ? Dans une langue intense et brillante, Katharina Hacker confronte ses héros aux problèmes de notre époque. Elle rend compte de l'inéluctable imbrication entre événements historiques et destins individuels, à l'image des grands romans européens engagés et conscients de l'Histoire.

Vos lectures :

- *C'est un roman déconcertant au début, un récit à tiroirs. On commence une histoire avec des personnages, puis au chapitre suivant, on découvre une autre histoire. Le roman débute à Berlin. Une jeune femme graphiste fait la connaissance d'un jeune avocat spécialisé dans la restitution des biens spoliés aux Juifs.*

*L'histoire commence juste après le 11 septembre 2001. Le jeune avocat part travailler à Londres à la place d'un avocat tué lors de l'attentat du 11 septembre. L'histoire d'amour est renouée. Ils se retrouvent à Londres en pleine manifestation contre la guerre en Irak.*

*Il s'agit d'un milieu privilégié. Les deux se connaissent peu et mènent deux vies parallèles. On découvre d'autres personnages, un dealer, une petite fille battue.*

*On met du temps à s'installer dans le roman. C'est un roman bien écrit, le propos est intéressant, l'histoire se construit petit à petit. On peut parler de récit choral.*

- *Écriture à la mode. Deux histoires s'entrelacent, chapitre par chapitre, ce n'est pas facile à lire. Un couple d'Allemands part travailler en Angleterre, qui apparaît comme le pays de toutes les turpitudes. Un des personnages du roman, une petite fille maltraitée, sera comme un révélateur pour ce couple, avant leur retour en Allemagne.*



**Haffner, Sébastien.**

Sébastien Haffner (1907-1999) était jeune magistrat stagiaire à Berlin quand Hitler arriva au pouvoir. Ce jeune homme vit la montée en puissance du nazisme et de ses horreurs, et de ses humiliations. En 1938, il s'exile en Angleterre alors que son pays est sous la dictature nazie depuis cinq longues années, et connaît depuis l'avènement progressif de Hitler les persécutions, les pogroms, le boycott des magasins juifs, les insultes, bref : le nazisme. Haffner vécut dans la précarité en Angleterre, et un éditeur lui commanda un ouvrage. Celui-ci fut rédigé, mais jamais publié. La guerre éclata. Et l'Europe vécut l'horreur.

En 1954 Sébastien Haffner retourna en Allemagne pour y devenir un grand journaliste et historien. Son décès en 1999 mit en lumière ses écrits : *Histoire d'un Allemand* fut découvert dans un bureau.

**Haffner, Sébastien.** *Histoire d'un Allemand*. Arles : Actes Sud, 2002.

Cote : 848 HAF

*Histoire d'un Allemand* est comme son titre l'indique une chronique saisissante, écrite avec talent, de l'installation du nazisme au pouvoir, par un Allemand témoin, mais surtout par une histoire personnelle. Cet ouvrage n'est pas seulement un recueil de souvenirs. Il s'agit d'une approche claire et personnelle de l'arrivée et de l'installation du nazisme.

Votre lecture :

*Il s'agit de l'autobiographie d'un jeune homme de 1918 à 1933. Manuscrit retrouvé par ses héritiers à la mort de l'auteur. Il décrit avec lucidité ce qu'était l'Allemagne à cette époque : société annihilée, révoltée contre ses dirigeants. Les politiciens ont échoué, on décrit de l'intérieur une société délitée, prête à tomber dans les bras de Hitler.*

*C'est aussi le témoignage d'un avocat qui démontre comment la montée du nazisme a conduit les gens à se mettre dans une situation d'abandon, toute une société à se refermer sur elle-même.*

## **Handke, Peter.**

Peter Handke est né en 1942 à Griffen dans une famille de petits paysans autrichiens. De 1944 à 1948, Peter Handke vit avec sa mère à Berlin-Est avant de retourner à Griffen. L'alcoolisme grandissant de son beau-père Bruno Handke, et l'étroitesse des conditions de vie sociale dans cette petite ville isolée le conduiront plus tard à se révolter continuellement contre les habitudes et les restrictions de la vie.

Il entame des études de droit à Graz. Après ses premiers succès littéraires, il rejoint le groupe Forum Stadtpark der Grazer Gruppe et abandonne ses études en 1965, pour se consacrer entièrement à l'écriture, après que l'éditeur Suhrkamp accepte son manuscrit *Die Hornissen (Les frelons)*. En 1966, il réussit une intervention spectaculaire lors de la rencontre du Groupe 47 à Princeton, où il présente sa pièce provocante *Publikumsbeschimpfung (Outrage au public)*. Il est co-fondateur de « L'édition de Francfort des auteurs » en 1969 et membre de l'assemblée des auteurs de Graz de 1973 à 1977.

Dans les années 1980, il voyage entre autres en Alaska, au Japon et en Yougoslavie. Ces récits de voyage *Eine winterliche Reise zu den Flüssen Donau, Save, Morawa und Drina oder Gerechtigkeit für Serbien (Voyage hivernal vers le Danube)*, parus en 1996, où il présente les Serbes comme victimes de la guerre civile, soulèvent de violentes controverses qui perdurent encore jusqu'à ce jour. En 2005, l'ex-président Slobodan Milošević, accusé de génocide et de crime contre l'humanité par le Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie de La Haye, cite Handke comme témoin pour sa défense.

Ses écrits ont déclenché la polémique lorsqu'il est intervenu en faveur de la Serbie. Le 18 mars 2006, à l'occasion des funérailles de Slobodan Milošević, il a déclaré : « Le monde, le soi-disant monde sait tout sur la Yougoslavie, la Serbie. Le monde, le soi-disant monde, sait tout sur Slobodan Milošević. Le soi-disant monde connaît la vérité. C'est pour ça que le soi-disant monde est absent aujourd'hui, et pas seulement aujourd'hui, et pas seulement ici. Le soi-disant monde n'est pas le monde. Moi, je ne connais pas la vérité. Mais je regarde. J'écoute. Je ressens. Je me souviens. Je questionne. C'est pour ça que je suis aujourd'hui présent, près de la Yougoslavie, près de la Serbie, près de Slobodan Milosevic ». Cette intervention a entraîné l'annulation par l'administrateur général de la Comédie française, Marcel Bozonnet, des représentations de sa pièce *Voyage au pays sonore* ou *l'art de la question* prévues pour 2007, et également une polémique à Düsseldorf, où un jury indépendant avait décerné le prix Heinrich Heine à Peter Handke, mais le conseil de la ville a refusé de lui attribuer ce prix.

**Handke, Peter.** *Histoire d'enfant*. Paris : Gallimard, 1983.

Cote : R HAN H

« Par sa simplicité digne d'un conte, le titre de ce court roman de Handke en annonce le caractère a priori abstrait : un homme, que l'on ne connaît jamais sous d'autre nom que "l'adulte" devient père de "l'enfant", dont on ne connaît pas le prénom. Sa vie personnelle, sentimentale et psychique s'en trouve métamorphosée et le récit veut rendre compte de ce bouleversement. Thème banal si l'on veut, réinvesti pourtant par la dimension quasi mystique que lui imprime Handke. » Les rapports d'un père et de sa fille, entre sa naissance et l'âge de dix ans, un récit avec des éléments autobiographiques.

Vos lectures :

*-Un père élève seul son enfant. Les personnages ne sont pas nommés. Il y a des passages difficiles, conflit entre la mère et le père. Ce livre m'a touché, l'auteur y parle de son père.*

*-Peter Handke décrit les personnages de l'extérieur, comme un entomologiste. C'est assez envoûtant. Il m'a fallu une seconde lecture pour apprécier ce récit qui est très intéressant sur le plan littéraire.*

*-Histoire de l'éducation d'une enfant par son père. Il trouve que sa femme ne s'en occupe pas comme il le souhaiterait. Jusqu'à l'âge de trois ans, il lui impose son éducation. Quand la petite va à l'école à l'étranger, elle est déphasée. Lors d'une sortie de classe où le père les accompagne, il s'aperçoit que l'enfant n'a plus besoin de lui. Il s'interroge. Est-elle enfant ou allemande ? Quand elle retrouve sa langue en retournant en Allemagne, elle se sent à nouveau allemande.*

**Handke, Peter.** *La femme gauchère*. Paris: Gallimard, 1976.

Cote: R HAN F

Sans raison, sous le coup d'une illumination, une femme demande à son mari de s'en aller, de la laisser seule avec son fils de huit ans. La voici désormais « libre » bien que le mot trop précis ne soit pas prononcé, ni pensé peut-être. Avec une simplicité déroutante, Peter Handke impose une dimension universelle et tragique à l'enchaînement des faits et gestes insignifiants de la vie quotidienne.

L'apprentissage de la solitude est difficile, sans règle, sans forme, sans but, une sorte de régression absolue. Les gestes les plus simples de la vie quotidienne deviennent insolites. Peter Handke sait analyser finement la psychologie de ses personnages, tout en écrivant très simplement. Un roman triste, mais beau.

Vos lectures :

*-Plus qu'un roman, cela relève de la nouvelle. On suit une femme, qui en quelques jours de récit, affirme son indépendance et sa liberté vis à vis de son entourage et de son compagnon. Bon. Rien de nouveau sous le soleil. ; on a déjà lu ça, et beaucoup mieux traité.*

*-Livre déconcertant. L'important est ce que l'auteur fait de cette histoire. On est dans un pays, l'Allemagne, où tout va bien. Un monde étouffant, les années 70. Une femme renvoie son mari du jour au lendemain. Après se passe un certain nombre d'évènements minuscules.*

*Livre de l'insignifiance, dans un style neutre, aux phrases courtes, qui ne s'enchaînent pas les unes aux autres. Les personnages ne sont pas nommés, l'homme, la femme, l'enfant. C'est minimaliste, les personnages n'ont pas d'épaisseur et pourtant, il se passe quelque chose : combat, dans cette société desséchée, sans idéal, de la femme pour redevenir quelqu'un au lieu de quelque chose. Pas de sentiment, on a peur du bonheur. Des personnages désignés par leur fonction se rencontrent, il n'y a pas de notion de bien ou de mal.*

*Cela se termine de façon théâtrale. Tous se retrouvent par le plus grand des hasards pour nouer des liens un peu différents et puis s'en vont comme si rien ne s'était passé.*

*Livre qui interpelle par le traitement original de la situation de cette femme. L'Allemagne ici s'ennuie. Parti pris loin de tout sentiment.*

## **Haushofer, Marlen.**

Romancière autrichienne (1920-1970), Marlen Haushofer entreprend des études de philologie à Vienne. En 1947, elle abandonne ses études et s'installe dans la petite ville de Steyr (Haute-Autriche) où elle vivra jusqu'à son décès. Elle mène une vie de mère de famille le jour et d'écrivain, la nuit. Marlen Haushofer a produit une œuvre romanesque, des nouvelles, des pièces de théâtre. Elle décède à l'âge de 50 ans d'un cancer.

« Toute l'œuvre de la romancière autrichienne, dont la plupart des héroïnes sont des femmes, est marquée par le surgissement de l'inquiétude et du fantasme dans l'innocence du quotidien. » (Actes Sud)

**Haushofer, Marlen.** Le mur invisible. Arles : Actes Sud, 1992.

Cote : R HAU M



Dans un chalet au coeur d'une forêt, une femme se retrouve isolée du reste du monde par un "mur invisible", au-delà duquel toute vie a disparu. Sa survie va peu à peu s'organiser autour de sa maison, son jardin, et quelques animaux, bloqués comme elle dans cet univers hors du monde. Hormis les premiers jours, le mur ne suscite que peu de curiosité, chez cette femme qui va se mettre à investir désespérément son espace, repérant les environs au cours de grandes marches qui prennent des allures d'explorations, toujours sous-tendues par le seul impératif de survie : trouver de la nourriture. La maison devient alors un espace de protection, au sein de l'autre espace, encore trop grand, délimité par le mur, et qui finit par faire figure de monde hostile dans lequel on ne s'aventure pas impunément.

Mais l'aventure impossible n'est-elle pas plutôt celle qui la mènerait hors de ces limites successives qui sont autant de forteresses autour de son esprit. Ces barrières qui l'isolent du reste du monde, comme une bulle impénétrable, au-delà de laquelle tout est menace, tout est agression. Les impératifs tyranniques de sa vie quotidienne vont avoir, dès lors, une fonction protectrice contre l'égarement de sa pensée, contre la conscience de son enfermement.

Le roman se construit lui-même comme un enchaînement de gestes, de travaux, d'obligations domestiques qui ne laissent plus aucune place à l'imaginaire, à la réflexion, à la rêverie, à tout ce qui, ouvrant une brèche sur le passé, pourrait devenir menaçant, angoissant. Elle sait que le mur peut être franchi ; mais que trouvera-t-elle derrière ? "Sécurité ne signifie rien pour moi si je ne peux pas voir ou toucher" dit-elle. Elle ne peut rien attendre du monde, trop vaste, inconnu. Et c'est ainsi, dans un rétrécissement de l'espace et de la relation que va s'orienter son existence, entre terreur et renoncement, dernière trace d'une espèce disparue, à l'image de cette corneille blanche, unique et absurde, qu'elle va investir comme un double.

Vos lectures :

*- Une fois ouvert, on ne lâche plus ce livre. Il s'agit de confrontation avec la solitude féconde. On est loin du terre à terre, on aborde les sphères de l'infini.*

*Une femme voyage en voiture et tombe en panne. Elle descend et ne peut plus rejoindre sa voiture. Elle se retrouve dans une sorte de campagne, seule. Avec courage et détermination, elle apprivoise la solitude.*

*Que fait-on de sa solitude ? C'est quelqu'un qui ne démissionne pas. C'est un livre magnifique, pas du tout intellectuel. Il est haletant, comment va-t-elle s'en sortir ? Il va lui falloir faire sans rien. Ce n'est pas un livre romantique, il a une dimension symbolique, c'est davantage un roman d'initiation. Ce livre m'a fascinée.*

*- Un seul personnage dans ce récit et seulement des descriptions, mais on ne s'ennuie pas une seconde. Il s'agit de la survie d'une femme dans la nature, seule au milieu des animaux et de sa réflexion sur sa vie antérieure fort ennuyeuse. La fin de l'histoire est ouverte, on imagine ce que l'on veut.*

*- J'ai beaucoup aimé ce roman. Cet exercice de survie dans un monde hostile est assez étonnant. La jeune femme se sent responsable des animaux que le destin lui a confiés. Livre initiatique où nous partageons son angoisse, sa solitude. Ce récit nous renvoie à nous-mêmes.*

*Elle évoque sa vie antérieure, ennuyeuse. Dans cette aventure hors du commun, la jeune femme s'est découverte. Est-ce de la science fiction ? Non, c'est plus proche du symbolisme.*

*Ce roman est fascinant, inclassable.*

**Haushofer, Marlen.** *La cinquième année : nouvelles.* Arles : Actes Sud, 1992.

Cote : R HAU C

Un recueil de quatorze nouvelles marquées par le « surgissement de l'inquiétude et du fantasme dans l'innocence du quotidien ». Au cours de la cinquième année de sa vie, une petite fille s'aperçoit que la solitude, la violence ou la mort sont juste en lisière de sa quiétude. Cette sensation, tous les personnages du livre l'éprouveront à leur tour, telle cette femme qui, dans un lit d'hôpital, voit revenir dans un rêve ses appréhensions d'enfants. Comme si l'auteur voulait signifier qu'un jour l'angoisse nous met un fil à la patte, et que par là, des années plus tard, elle viendra nous reprendre.

« Ces nouvelles, dont les personnages, tous des individus sans histoire, se retrouvent brusquement confrontés, chacun à sa manière, au mal fondamental inhérent au fait d'exister. Il arrive que l'angoisse, alors qu'on s'est efforcé des années durant de l'étouffer, resurgisse à la faveur d'un incident apparemment futile : en voyant s'écraser un moustique contre sa vitre, l'un des personnages s'aperçoit que la guerre ne l'a pas guéri de son hypersensibilité face à la cruauté. Assailli par "une vision du monde qui résonnait des cris de souffrance des fleurs, des herbes et des arbres", il se jettera par la fenêtre. » (extrait d'un article de Jean-Louis de Rambure, Le Monde, 8 Mai 1992).

Vos lectures :

- *Ce sont des nouvelles postérieures au « Mur invisible ». Toutes sont intéressantes. Marlen Haushofer y décrit la vie quotidienne dans toute sa cruauté. Les personnages vivent des choses terribles, même si elles peuvent paraître anodines.*

- *Thèmes de la nature, de la solitude, de la mort et de la violence. La première nouvelle est très touchante, exposant la mélancolie d'une petite fille de 5 ans découvrant la vie au fil des saisons, la cruauté des autres enfants ...*



## **Hermann, Judith.**

Judith Hermann est née en 1970 à Berlin-Ouest et vit au Prenzlauer Berg. Après une formation de journaliste, elle travaille comme reporter radio avant de se lancer dans l'écriture. Elle fait partie de la nouvelle génération d'auteurs berlinois qui occupent le devant de la scène littéraire allemande.

Le public français va la découvrir, en 1998, à l'occasion de la traduction d'un recueil de neuf nouvelles au titre énigmatique, *Maison d'été, plus tard*, qui a rencontré un très grand succès outre-Rhin.

En 2003 paraît son second livre *Rien que des fantômes* dont les histoires ont pour cadre les pays qu'elle a eu l'occasion de visiter.

**Hermann, Judith.** *Maison d'été plus tard*. Paris : Albin Michel, 2001.

Cote : R HER M

Ces nouvelles nous disent de manière subtile et un brin ironique le perpétuel écart qui existe entre l'idée de bonheur et sa réalisation effective. Le présent serait-il la source d'une profonde insatisfaction, en constante inadéquation avec le désir et la réalisation de soi ? Certainement. Ce qui nous vaut une voix complexe, à la tonalité mélancolique mais jamais triste et même souvent joviale, qui s'intéresse au quotidien et aux choses simples de la vie – une rencontre, une fuite, une peur, une envie – dans un cadre plutôt urbain, de Berlin à New York.

La grande question de Judith Hermann est peut-être ainsi celle du Temps, en rapport avec la perte, avec le sentiment de l'échec et la musique ténue de l'éphémère, bref, en rapport avec ces choses à côté desquelles on passe et qu'on ne comprend vraiment que dans l'après-coup de leur évanouissement.

Votre lecture :

*Les personnages de ces nouvelles sont hors du commun, un peu déclassés, drogués, marginaux... On n'est jamais dans le grand bonheur, cela se termine parfois de façon tragique. On a l'impression que les individus ne se comprennent pas.*

*La majorité des nouvelles se situent en Allemagne, une aux Etats-Unis et une autre dans un cadre exotique.*

*La sobriété caractérise l'écriture de Judith Hermann.*



## **Hesse, Hermann.**

Hermann Hesse (né le 2 juillet 1877 à Calw, Allemagne; mort le 9 août 1962 à Montagnola, Suisse) est un romancier, poète, peintre et essayiste allemand puis suisse. Il a obtenu le prix Goethe et le Prix Nobel de littérature en 1946.

Hermann Hesse est issu d'une famille de missionnaires chrétiens. Ses parents furent tous deux engagés pour la Mission protestante de Bâle en Inde, où sa mère, Marie Gundert, était née en 1842. Son père, Johannes Hesse, né en 1847 dans la famille d'un médecin, était d'origine germano-balte où la famille vécut à Weissenstein (aujourd'hui Paide en Estonie). Dans la petite ville de Calw, en Forêt-Noire, la famille tint à partir de 1873 une maison d'édition missionnaire sous la direction du grand-père maternel de Hesse, Hermann Gundert. Il eut cinq frères et sœurs, dont deux moururent prématurément.

Le monde dans lequel Hermann Hesse vécut ses premières années était totalement imprégné de l'esprit du piétisme souabe. En 1881, la famille s'installa à Bâle pour cinq années, mais revint ensuite à Calw. Hesse rejoignit en 1891 le séminaire évangélique de Maulbronn (dont il fera le cadre de son roman *L'Ornière*). Là se révéla en mars 1892 son caractère rebelle : Hesse s'échappa du séminaire et ne fut rattrapé que le lendemain, en pleine nature. Dès lors commença, sur fond de violents conflits avec ses parents, une odyssee à travers divers établissements et écoles. Il fit une tentative de suicide. À la suite de cela, Hermann fut placé dans la maison de santé et plus tard dans un établissement pour enfants à Bâle. Fin 1892 il entra au lycée à Stuttgart. En 1893, il y obtint son diplôme probatoire de première année, mais interrompit ses études.

Il commença un apprentissage de libraire à Esslingen., qu'il abandonna après trois jours, puis devint au début de l'été 1894 apprenti mécanicien, dans une fabrique d'horloges. En octobre 1895, il se sentit prêt à entamer un nouvel apprentissage de libraire, à Tübingen, et à s'y consacrer sérieusement. Après sa journée de travail de douze heures, il continuait à enrichir sa culture en solitaire, et les livres compensaient encore son absence de contacts sociaux pendant les longs dimanches fériés. Hesse lut des écrits théologiques, puis l'œuvre de Goethe, et plus tard Lessing, Schiller et des textes de la Mythologie grecque.

En 1898, Hesse devint assistant libraire. À cette époque, il lisait surtout les œuvres des romantiques allemands, et tout particulièrement de Clemens Brentano, Joseph von Eichendorff et Novalis. Dans une lettre à ses parents, il exprima sa conviction que «la morale est chez les artistes remplacée par l'esthétique». Alors qu'il était toujours libraire, Hesse publia à l'automne 1898 son premier petit recueil de poèmes, *Romantische Lieder (Chants romantiques)*.

À partir de l'automne 1899, Hesse travailla dans une librairie d'occasion à Bâle. En 1900, Hesse fut libéré du service militaire en raison de sa faible vue. En 1901, Hesse put réaliser l'un de ses grands rêves en voyageant pour la première fois en Italie. La même année, Hesse entra chez un nouvel employeur, le libraire Wattenwyl, à Bâle. Très vite, l'éditeur Samuel Fischer s'intéressa à Hesse, et le roman *Peter Camenzind* publié officiellement en 1904 chez Fischer, marqua la rupture : Hesse pouvait maintenant vivre de sa plume.

La consécration littéraire permit à Hesse d'épouser en 1904 Maria Bernoulli, de s'installer avec elle au bord du lac de Constance, et d'y fonder une famille. Il y écrivit son deuxième roman *L'Ornière*, paru en 1906. Son roman suivant, *Gertrude* (1910), évoque la crise de créativité de Hesse. Il acheva péniblement cette œuvre, et la considéra plus tard comme ratée. Les désaccords se multipliaient aussi dans son ménage, et pour prendre de la distance, Hesse fit en 1911, avec Hans Sturzenegger, un long voyage à Ceylan et en Indonésie. Il n'y trouva pas l'inspiration spirituelle et religieuse espérée, cependant ce voyage imprégna fortement ses œuvres ultérieures, à commencer par *Carnets indiens* (1913). Après le retour de Hesse, la famille déménagea en 1912 à Berne, mais ce déplacement ne résolut pas les problèmes du couple, comme le dépeignit Hesse en 1914 dans son roman *Roßhalde*.

À la déclaration de la Première Guerre mondiale en 1914, Hesse se présenta comme volontaire à l'ambassade d'Allemagne. Il fut néanmoins déclaré inapte au combat et affecté à Berne à l'assistance aux prisonniers de guerre, auprès de l'ambassade d'Allemagne. Dans sa nouvelle fonction, Hesse fut dès lors occupé à rassembler et expédier des livres pour les prisonniers de guerre allemands. Le 3 novembre 1914, il publia dans la *Neue Zürcher Zeitung* l'article «O Freunde, nicht diese Töne» («Mes frères, cessons nos plaintes !»), premier vers de

l'Ode à la joie), dans lequel il appelait les intellectuels allemands à ne pas tomber dans les polémiques nationalistes. Il en résulte ce que Hesse qualifia plus tard de grand tournant de sa vie : pour la première fois, il se retrouva au milieu d'une violente querelle politique, la presse allemande l'attaqua, il reçut des lettres de menace et de vieux amis se désolidarisèrent de lui. Il fut soutenu par son ami Theodor Heuss, mais aussi par l'écrivain français Romain Rolland, à qui Hesse rendit visite en août 1915.

Ces conflits avec le public allemand n'étaient pas encore apaisés, que Hesse subit une suite de coups du sort qui le plongèrent dans une crise existentielle plus profonde encore : la mort de son père le 8 mars 1916, la grave maladie de son fils Martin et la crise de schizophrénie de sa femme. Il dut interrompre son travail d'assistance aux prisonniers et commencer un traitement psychothérapeutique. L'intense travail de psychanalyse qui s'ensuivit, au cours duquel Hesse fit la connaissance de Carl Gustav Jung, déboucha finalement sur un nouveau point culminant de sa créativité : en septembre-octobre 1917, Hesse rédigea en trois semaines de travail frénétique son roman *Demian*. Le livre fut publié après la guerre, en 1919, sous le pseudonyme d'Emil Sinclair.

Après son divorce, Hesse emménagea dans le Tessin. Là, il ne reprit pas seulement son activité d'écriture, mais commença aussi à peindre, ce qui apparaît clairement en 1920 dans son grand récit suivant, *Le dernier été de Klingsor*. En 1922 parut le roman indien *Siddhartha*. Dans celui-ci s'exprime son amour de la culture indienne et des sagesse orientales. Il épousa en 1924 Ruth Wenger, fille de l'écrivaine suisse Lisa Wenger. Il obtint cette année-là la nationalité suisse. Les principales œuvres qui suivirent, *Le Curiste* en 1925 et *le Voyage à Nüremberg* en 1927, sont des récits autobiographiques teintés d'ironie, dans lesquels s'annonce déjà le plus célèbre roman de Hesse, *Le Loup des steppes* (1927). Pour son cinquantième anniversaire, qu'il fêta cette année-là, parut également sa première biographie, publiée par son ami Hugo Ball. Peu après le succès de son roman, la vie du solitaire loup des steppes Hesse prit un nouveau tour par sa relation avec Ninon Dolbin, qui devint plus tard sa troisième femme. Le résultat de cette conversion à la vie de couple fut le roman *Narcisse et Goldmund* (1930). Hesse quitta en 1931 l'appartement de la Casa Camuzzi et s'installa avec sa compagne Ninon dans une plus grande maison dans les hauteurs de Montagnola.

En 1931, il commença à composer sa dernière grande œuvre, intitulée *Le Jeu des perles de verre*. Il publia en 1932 un récit préparatoire, *Le Voyage en Orient*. Hesse observa avec beaucoup d'inquiétude la prise de pouvoir des nazis en Allemagne. En 1933, Bertolt Brecht et Thomas Mann s'arrêtèrent tout deux chez Hesse dans leurs voyages vers l'exil. Hesse essaya à sa manière de contrer l'évolution de l'Allemagne : il publiait déjà depuis des décennies des comptes rendus de lecture dans la presse allemande, désormais il s'y exprima plus fortement pour les auteurs (juifs ou non) pourchassés par les nazis. À partir du milieu des années 1930, aucun journal allemand ne publia des articles de Hesse. Le refuge spirituel de Hesse contre les querelles politiques et plus tard contre les nouvelles terribles de la Seconde Guerre mondiale était le travail sur son roman *Le Jeu des perles de verre*, imprimé en 1943 en Suisse. C'est en grande partie pour cette œuvre tardive que lui fut décerné **en 1946 le Prix Nobel de littérature**. Après la Seconde Guerre mondiale, la créativité de Hesse déclina : il écrivit encore des nouvelles et des poèmes, mais plus aucun roman. Hermann Hesse mourut le 9 août 1962.

Les premières œuvres de Hesse restent dans la tradition du XIXe siècle : son lyrisme doit tout au Romantisme, et il en est de même de la langue et du style de *Peter Camenzind*, un livre que son auteur présentait comme un roman initiatique. Hesse s'opposa à

l'industrialisation croissante et à l'urbanisation, ce par quoi il rejoignit une tendance des mouvements de jeunesse allemands. Hesse abandonna plus tard cette tradition néo-romantique de la forme et du fond.

En revanche, la structure antithétique de *Peter Camenzind*, avec le contraste entre ville et campagne et l'opposition masculin-féminin, est encore présente plus tard dans les chefs-d'œuvre de Hesse (par ex. *Demian* et *Le Loup des steppes*).

La connaissance des archétypes décrits par le psychologue Carl Gustav Jung eut une influence déterminante sur l'œuvre de Hesse, visible à partir du roman *Demian* : le chemin d'une jeune personne vers soi-même devint l'un des ses thèmes de prédilection. La tradition des romans initiatiques se poursuit également *Le Loup des steppes*, l'histoire ne se déroule plus sur un plan réel, mais dans un « paysage spirituel » intérieur.

Un autre aspect essentiel de l'œuvre de Hesse est la spiritualité, particulièrement présente dans le roman *Siddhartha*. La thèse principale de Siddhartha avance que la plénitude spirituelle ne peut être trouvée ni dans le renoncement aux réalités du monde ni dans la doctrine de Bouddha, mais dans l'expérience des sens. Les syncrétismes religieux (christianisme, bouddhisme) et intellectuels (Nietzsche, Jung) qui s'y expriment sont la profession de foi de Hesse, fondée sur l'ouverture au monde, sur la découverte d'une transcendance où s'unissent la vie et l'esprit. L'auteur reprendra ces éléments dans une ébauche de théologie (*Ein Stückchen Theologie*) et dans le texte *Mein Glaube* (Ce que je crois).

Tous les ouvrages de Hesse comportent une part autobiographique, particulièrement visible dans *Le Loup des steppes*, qui est précisément un modèle de « roman de crise existentielle ». Cette caractéristique ne disparaît que dans ses œuvres tardives. Dans les romans apparentés, *Le Voyage en Orient* et *Le Jeu des perles de verre*, Hesse traite un thème qu'il avait déjà abordé dans *Peter Camenzind* : l'opposition entre vie active et vie contemplative. En partant du contexte de son époque, Hesse conçoit dans *Le Jeu des perles de verre* une utopie pour l'humanité et pour l'âme, les deux éléments s'équilibrant dans un jeu d'échanges dialectiques. Bien qu'écrivant encore un roman initiatique « classique », il le fait de façon moderne, inversant les termes de la problématique maître/esclave hégélienne et nietzschéenne (dont il était un lecteur fervent) et répondant à distance au roman de Goethe, *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, qu'il considérait comme le chef d'œuvre de la littérature allemande. En effet, le héros de Goethe s'appelle "Meister" (le "maître"), tandis que celui de Hesse se nomme "Joseph Valet", ceci de façon délibérée, Hesse considérant que seuls l'humilité et le "lâcher prise" étaient des « solutions » pour l'âme humaine, et l'esprit allemand en particulier (ce en quoi il s'oppose à Thomas Mann).

**Hermann, Hesse.** *Le loup des steppes*. Paris : Calmann-Lévy, 1985.

Cote : R HES L

Venu d'ailleurs, Harry Haller, surnommé Le Loup des steppes, s'installe dans une ville européenne des années vingt pour se consacrer à de vagues travaux littéraires. Très vite, son existence tranquille se lézarde. Profondément déprimé, hostile au monde moderne, en révolte contre la société bourgeoise mais attiré par le confort et l'ordre, il flirte avec l'idée du suicide. Sa rencontre avec une prostituée lui redonne goût à la vie. Avec quelques personnages de son monde interlope, elle semble lui offrir la possibilité de réconcilier les deux extrêmes de son être : son côté loup solitaire, ascète et antisocial, et sa faim de sensualité. Si le conflit de personnalité de Harry (alter ego de Hermann Hesse) n'est sans doute pas résolu à la fin du roman, son monde se transforme, le temps d'une hallucination, en un extraordinaire " théâtre

magique ". Expérience spirituelle, récit initiatique, délire de psychopathe, *Le Loup des steppes* multiplie les registres. Salué à sa parution (entre autres par Thomas Mann, qui déclare : " Ce livre m'a réappris à lire "), interdit sous le régime nazi, roman culte des années soixante et soixante-dix, c'est une des oeuvres phares de la littérature universelle du XXe siècle.

Votre lecture :

*Le personnage principal, Harry Haller, écrit à la première personne. Il se donne comme sobriquet « Le loup des steppes ». En effet, il se sent double, comme deux personnes toujours en conflit : l'homme raffiné, cultivé qui aime la littérature, la musique et la peinture, d'un côté, de l'autre, le cynique, le solitaire, le timide, le farouche, le marginal, le lucide qui se moque à tout instant de son alter ego poli et bien élevé. Puis il ne se découvre pas seulement « deux âmes hélas dans ma poitrine », comme Goethe, mais une complexité plus grande encore.*

*Harry est névrosé, souffrant. Il erre dans les cafés, vit à contretemps, est tenté par le suicide. Il fait toutes sortes d'expériences qui l'obligent à dépasser ses inhibitions.*

*Je n'ai pas pu finir le livre, faute de temps. Je l'ai trouvé un peu accablant, mais le style est admirable et la description des sentiments et des personnages est riche et impressionnante. Le livre semble être largement autobiographique.*

## **Horvath, Ödön von.**

Ödön von Horváth, né Ödön Edmund Horváth, est un romancier et dramaturge hongrois du début du XXème siècle. Il est né le 9 décembre 1901 à Fiume, une ville qui appartenait à cette époque à la Hongrie et qui se trouve aujourd'hui en territoire croate sous le nom de Rijeka.

Fils d'un diplomate austro-hongrois, Horváth n'a cessé de sillonner l'Europe centrale tout au long de son enfance, suivant le parcours de son père. Il vit jusqu'à l'âge de sept ans à Belgrade, avant de regagner Budapest entre 1908 et 1913, suivi de Munich pendant trois ans, Presbourg (l'ancien nom de Bratislava) de 1916 à 1918, un deuxième séjour à Budapest, puis Vienne avant de revenir en Allemagne. À Munich, il connaît un semblant de stabilité et décide même d'y entamer des études littéraires en langue allemande. Cependant, Horváth ne va pas au bout de sa formation universitaire et préfère élire domicile à Murnau, où il commence à assouvir sa passion pour l'écriture.

Il imagine et publie alors ses premières pièces de théâtre : *Meurtre dans la rue des Maures* en 1923, *Le Belvédère* en 1926, et *Révolte sur la côte 3018* l'année suivante.

Alors que l'idéologie nazie commençait à prendre du terrain, Horváth, en avant-gardiste visionnaire, tirait la sonnette d'alarme à travers ses écrits à l'instar de *Le Funiculaire* (1928) et *Sladek, Soldat de l'Armée noire* en 1929, qui, malgré les pressions croissantes, parviennent à être représentés en Allemagne. Après avoir publié la pièce *Le Congrès* en 1929, il signe son premier roman sous le titre *L'Eternel Petit-Bourgeois* en 1930, avant de renouer avec la

création dramatique en présentant les très appréciées *La Nuit italienne* et surtout *Légendes de la forêt viennoise*, grâce à laquelle l'auteur se voit auréolé du prix Kleist en 1931.

Si la renommée d'Horvath croît sensiblement en ce début des années trente, le dramaturge doit par contre faire face aux pressions des dignitaires nazis qui voient d'un mauvais œil ses textes franchement antinazis. L'arrivée d' Adolf Hitler au pouvoir en 1933 confirme ses craintes. La sanction ne se fait pas attendre : les autodafés organisés par le nouveau régime détruisent la plupart des ouvrages jugés « dégénérés », et ceux d'Ödön von Horvath n'y échappent pas. Devant ce climat hostile, l'auteur dramatique se voit contraint de quitter Berlin pour Vienne, où il parvient à faire jouer ses pièces *Foi Amour Espérance* (écrite en 1932), *L'Inconnue de la Seine*, ou encore *Casimir et Caroline*. Quant à *Figaro divorce*, c'est sur la scène d'un théâtre de Prague qu'elle est donnée.

Horvath enchaîne les séjours à l'étranger, à l'image de ce qu'il a vécu dans sa jeunesse et connaît tour à tour l'Italie, l'ex-Tchécoslovaquie, la Suisse et les Pays-Bas, où il dévoile un nouveau roman qui ne s'encombre plus de métaphores pour dénoncer l'idéologie nazie. Dans *Jeunesse sans Dieu*, il déplore en effet la disparition des valeurs humaines au profit de principes obscurs véhiculés par la pensée nationale-socialiste dominante en Allemagne. Ce roman est rapidement suivi de son troisième du genre, *Un fils de notre temps*, qui est d'ailleurs sa dernière publication.

La série de voyages incessants s'arrête à Paris, où Ödön von Horvath part à la rencontre du cinéaste allemand Robert Sidmak en vue de concrétiser un projet d'adaptation à l'écran de *Jeunesse sans Dieu*. Arrivé en France fin mai 1938, il succombe le 1er juin 1938 à des blessures provoquées par la chute d'un arbre causée par une violente tempête qui s'abat sur la capitale. Le 7 juin, il est inhumé au cimetière de Saint-Ouen, avant que sa tombe ne soit déplacée à Vienne cinquante années après sa disparition.

**Horvath, Ödön von.** *Jeunesse sans dieu*. Paris : Christian Bourgois, 2006.

Cote : R HOR

Un professeur d'histoire géographique, âgé de 34 ans, constate la naissance d'une pensée nazie dans l'esprit de ses élèves, une classe d'adolescents dont seules les initiales des noms nous sont connues. Une phrase extraite d'une copie, sur un sujet portant sur la nécessité des colonies, entraîne la colère de cet homme pourtant calme: "Tous les nègres sont fourbes, lâches et fainéants." Sa réaction en classe, un rappel de l'humanité des nègres, lui vaudra l'intervention agressive d'un père d'élève, et un conseil prudent du directeur de l'école. Les temps ne sont plus à la clémence et à la solidarité. Désormais le ver est dans le fruit. Hésitant entre la prudence, qui le pousse à ne pas perdre son gagne-pain, et la curiosité presque expérimentale de voir jusqu'où ils pourront aller, ce professeur accepte de jouer le jeu de l'idéologie dominante. Loin de tout militantisme, de tout mot d'ordre, il n'est qu'un citoyen observant la progression de la gangrène brune.

Mais lorsque le camp pascal d'entraînement militaire, où il est chargé d'encadrer sa classe de garçons, avec l'aide d'un adjudant à la retraite, est le théâtre d'un brutal assassinat sur la personne du jeune N., il lui faut bien ouvrir les yeux et commencer à sonder sa propre responsabilité. L'habileté de Horvath est de n'avoir pas succombé à la tentation de l'abstraction: le professeur est effectivement coupable, une action de sa part a réellement mis le feu aux poudres. Plus précisément, c'est son silence autour de cette action, son incapacité à



l'avouer en temps et en heure à Z., un des élèves, qui sera a priori la source de ce crime affreux. Un procès s'ensuit, au cours duquel s'affrontent accusé, témoins et avocats. Prenant conscience qu'il ne saurait continuer à vivre avec ce mensonge, le professeur avoue sa faute, sans la minimiser. Bouleversant alors toute la procédure, une jeune voleuse, sur qui tous les soupçons portaient, puisqu'elle permettait de dédouaner Z., fils de bonne famille qui s'accusait par amour pour elle, contredit son propre témoignage et révèle la présence d'une tierce personne. Un seul détail physique lui revient en mémoire pour décrire cet inconnu, mais il a une grande valeur aux oreilles du professeur: le criminel avait des yeux de poisson, des yeux froids et sans vie, signes des temps nouveaux qui s'annoncent en Allemagne.

Au mépris de son confort matériel, de sa réputation, mais en conformité avec ses nouvelles valeurs, le professeur, que ses élèves appelaient le "nègre" pour railler son humanisme, va tout faire pour faire éclater la vérité. Horvath offre à son roman une fin vertueuse, amenant le criminel dans un cul-de-sac et lavant la jeune fille de tout soupçon, mais il ne peut empêcher le départ du professeur pour l'Afrique, seule destination possible en attendant que l'Europe se débarrasse de cette folie contagieuse.

Vos lectures :

- *Ce roman a été écrit en 1932, alors qu'il avait quitté l'Allemagne. Il se déroule sur quelques semaines. Il s'agit du conflit entre un professeur et ses élèves qui font partie des Jeunesses hitlériennes. Au cours d'un camp, les antagonismes se révèlent et aboutissent à un meurtre.*

*Très bien écrit, Horvath est auteur de théâtre, on sent les répliques théâtrales qui fusent.*

- *Avènement du nazisme dans une classe, réflexion profonde sur le conditionnement des foules.*

## **Jelinek, Elfriede.**

Née en 1946 en Styrie, Elfriede Jelinek a passé à Vienne une enfance et une adolescence où toutes les contradictions de la modernité autrichienne se sont trouvées réunies : héritière par son père de Vienne la Rouge et de la Mitteleuropa, par sa mère de la Vienne habsbourgeoise et catholique, elle a fait des études d'histoire de l'art et de dramaturgie, puis suivi les cours du conservatoire de musique. Elle est organiste diplômée. Mais dès 1966, c'est à la littérature qu'elle a voulu se consacrer. De nombreux prix littéraires lui ont été décernés, entre autre le prix de la Ville de Vienne pour la littérature en 1989, et à l'automne 1998, en Allemagne, le prix Büchner. Elle reçoit enfin le Prix Nobel de littérature en 2004.

Saluée dans de nombreux pays comme un écrivain de talent dès la publication de ses premiers romans chez son éditeur hambourgeois, elle reçut néanmoins un accueil fort réservé en Autriche. Un peu comme Thomas Bernhard, Elfriede Jelinek dérange. Non seulement parce qu'elle est à l'affût de tous les faux-semblants de la société autrichienne, mais aussi

parce qu'elle démasque derrière les visages lisses la perversité, derrière les discours lénifiants l'obscénité de la violence. Que ce soit dans *Les Exclus* (1980), roman où les personnages promènent leur dégoût et leur désœuvrement dans une Vienne frappée d'amnésie qui ne veut plus croire qu'au miracle économique et à l'argent, que ce soit dans *Les Amantes* (1975) ou *La Pianiste* (1983), ce ne sont pas les destins individuels que traque l'auteur, mais les mécanismes d'une société qui génère perversité, oppression, mensonge, amnésie, refoulement.

Elfriede Jelinek est un écrivain éminemment politique, non pas au sens du militantisme, mais par l'architecture thématique qu'elle imprime à son œuvre, qui se veut un observatoire des rapports de pouvoir dans la société, la sexualité et le langage. Son écriture transgresse les tabous. Elle provoque, agresse, produit à travers le jeu avec les mots une véritable critique du langage.

Avec la publication de *Lust* (1989), contre-projet à *L'Histoire de l'œil* de Georges Bataille, (« Mais ce projet, dit Elfriede Jelinek, s'est révélé irréalisable... Il ne peut y avoir de langue spécifiquement féminine du plaisir et de l'obscénité parce que l'objet de la pornographie ne peut avoir de langage qui lui soit propre »), l'écrivain s'est éloigné radicalement de la structure traditionnelle du roman. L'élément narratif est ici réduit à sa plus simple expression. Échappant à la tradition romanesque, les personnages ne sont plus des destins individuels, mais des porte-voix. Jelinek ne se contente plus de dénoncer le signifiant des mythes sociaux, mais décompose leur langage, par exemple celui de l'obscénité, qui est aussi celui du patriarcat, et qui cherche à masquer les rapports de domination et de violence. On a souvent voulu réduire cette démarche à un militantisme féministe qui rêverait d'un monde sans hommes. Cette critique, d'une affligeante banalité, trahit une profonde méconnaissance de l'univers intellectuel d'Elfriede Jelinek. Peu d'écrivains contemporains ont interrogé le langage avec autant de radicalité et de cohérence.

Son écriture obéit aux principes de la composition musicale. L'auteur taille, polit, peaufine le matériau de base qu'est le mot et trouve à chacun sa juste place dans la mosaïque du récit, selon sa sonorité, sa tonalité et son rythme. Cette écriture convient parfaitement au théâtre, mais aussi à la pièce radiophonique, qui occupe une place importante dans l'œuvre de Jelinek. Elle peut s'y abandonner à sa passion du jeu avec le langage. La publicité, le marketing, la presse de boulevard lui fournissent le matériau de base.

Presque toutes les pièces de théâtre de Jelinek, entre autres *Totenauberg* (1990), *Wolken Heim* (1992), *Burgtheater* (1991)] ont déchaîné les foudres de la critique autrichienne lors de leur création, bien que la plupart n'aient été ni créées, ni représentées en Autriche. Le théâtre de Jelinek est un miroir tendu au spectateur pour l'inciter à ouvrir les yeux, à sortir de son indifférence et à s'initier à un autre mode de perception du réel.

La critique de l'Autriche est intimement liée, dans l'œuvre de Jelinek, à celle du langage. Parodiant la littérature de la terre natale (Heimatliteratur), notamment dans *Les Amantes*, l'auteur débusque les clichés rustiques auxquels l'Autriche est le plus souvent associée : la montagne, la nature, le pays natal etc. Reprenant le propos de Hans Weigel selon lequel l'hymne national de l'Autriche aurait pu être Heureux celui qui oublie, elle traque les effets pervers du refoulement et du silence qui sévissent depuis 1945. On ne peut s'empêcher d'évoquer Ingeborg Bachmann qui affirmait que, vingt ans après, le fascisme continuait à faire des ravages « oui, j'affirme, écrivait-elle, que beaucoup de personnes ne meurent pas de leur belle mort, mais qu'elles sont assassinées et que le crime s'accomplit dans les limites du licite et du bienséant, dans une société aux nerfs fragiles qui frémit d'horreur devant les atrocités

commises ». En écho, Jelinek lui répond : « À l'heure actuelle les innocents coupables sont légion. Accoudés aux barres d'appui de leurs fenêtres fleuries, ils regardent les passants ; ils sont aimables, riches de leurs souvenirs de guerre, ils saluent de la main ; ils exercent des fonctions importantes. Derrière des géraniums. Il serait temps que tout soit pardonné, oublié, afin de pouvoir recommencer de zéro. »

Écrit par Nicole BARY

**Jelinek, Elfriede.** *Les exclus.* Nîmes : Jacqueline Chambon, 1994.

Cote : R JEL E

En 1959, un groupe de jeunes gens, trois lycéens et un ouvrier, moleste au hasard des passants à Vienne. Qui sont-ils, et pourquoi commettent-ils ces crimes? Il y a Rainer, le leader qui a mal digéré ses lectures de Sartre et de Camus, Anna, sa soeur, boule de haine, Sophie, la riche bourgeoise en colère et Hans, l'ouvrier insatisfait.

Elfrid Jelinek décrit la difficulté des jeunes de trouver leur place dans la société autrichienne de l'après-guerre. On y rencontre des anciens SS qui ressassent leurs souvenirs dans des boulots minables. Des petits employés fiers de tenir les communistes à distance par leur participation au capitalisme. Rainer pérore sans arrêt et étale sa culture à tout vent, Anna braque tout ceux qu'elle rencontre par son mutisme et sa personnalité, Hans ne comprend pas tout, mais sait qu'il veut s'élever de sa classe, et Sophie s'amuse à snober l'argent avec ses amis pauvres. Les actes violents ne sont qu'une tentative pour se sortir du marasme, presque un passe-temps.

Rainer est amoureux de Sophie et voit leur union comme une reconnaissance de son génie, Hans est attiré par Sophie et voit en elle son tremplin vers une autre classe, et Anna l'envie pour ce qu'elle ne sera ou ne fera jamais. Malgré leurs grands idéaux, ils ne veulent qu'embarquer dans le train capitaliste, en première classe, pour s'enrichir aussi. Sophie aussi compte bien tourner le dos à ces excès une fois le lycée terminé, et choisir une vie bourgeoise d'héritière.

Un livre coup de poing, un livre âpre et rude inspiré d'un fait divers, un avenir sombre pour ces jeunes toujours en quête d'une vie meilleure, de la violence, de la haine et de la méchanceté gratuite, des thèmes qui sont toujours d'actualité...

Votre lecture :

*Très dur, mais un fonds intéressant. Roman tiré d'un fait divers, un jeune garçon avait massacré toute sa famille en Autriche à la fin des années 1960, le père, ancien nazi, deux jumeaux et la mère soumise à son mari, dans une relation sadomasochiste, vécue devant leurs enfants.*

*Une jeune fille musicienne, un garçon pseudo écrivain, au lycée, ils côtoient des jeunes de la bourgeoisie et veulent asseoir leur pouvoir sur un jeune ouvrier militant. Ils vont alors commettre des actes de violence.*

*Les exclus voudraient faire partie de ce monde de privilégiés mais en sont exclus. Il n'y a pas de dialogue, une écriture heurtée. C'est violent, pas agréable à lire.*

**Jelinek, Elfriede.** *La pianiste.* Nîmes : Jacqueline Chambon, 1983.

Cote : R JEL P

L'argument de base est le suivant : une mère castratrice, que Jelinek ne désigne jamais autrement que sous le terme générique de « la mère, » vampirise sa fille depuis sa naissance. Elle lui a volé sa jeunesse, lui a imposé ses ambitions personnelles. Elle rêvait d'un rejeton virtuose et, après l'échec d'Erika dans une carrière de pianiste internationale, elle l'a orientée vers le professorat. Avec cette redoutable mère, pas de promiscuité déplacée avec les autres enfants et, l'âge venu, pas d'amourettes non plus - encore moins de rapports sexuels ! ... D'ailleurs, tous les soirs, c'est dans l'ancien lit conjugal qu'Erika Kohut monte docilement s'endormir auprès de sa maman ...

A trente-six ans, Erika est une refoulée, une frustrée, une malheureuse aussi qui, sous des dehors d'une pondération et d'une sécheresse remarquables, dissimule une folie croissante – son père est depuis longtemps dans une maison de retraite pour malades mentaux et une ou deux fois, Jelinek sous-entend que son mariage avec la mère n'a pas arrangé les choses. Tourmentée par le démon du sexe – car, pour elle, le sexe n'est qu'un démon – elle n'a pour exutoires que les peep-shows viennois ou encore les parcs bien sombres où s'ébattent les prostituées et leurs clients. Et elle attend l'Amour – un amour qui la rouera de coups et l'humiliera, qui l'abandonnera pendant des heures enchaînée et bâillonnée après l'avoir copieusement insultée et humiliée ...

Justement, l'un de ses jeunes élèves, Walter Klemmer, s'est mis en tête de la séduire. Un peu fat, il pense même, selon la formule consacrée, lui "révéler" l'amour. Mais les événements ne prendront pas, hélas ! le tour que souhaite Erika. Naïve et sans expérience, elle s'est trompée d'amant et comme c'était sa dernière chance ...

La prose est rageuse, heurtée, noircie et renoircie à plaisir. Les dialogues sont inexistants. Par ci, par là, surtout sur la fin, Erika et Walter laissent échapper des phrases mais c'est Jelinek, le lecteur l'entend presque, qui parle ainsi à la première personne et non ses personnages. A chaque ligne, la haine et la rancœur explosent. Contre la mère de l'auteur, contre la société autrichienne, contre les faux-semblants viennois. Seule, la musique s'en sort relativement bien – à l'exception de Mozart que ni Erika, ni Walter n'apprécie.

Votre lecture :

*Erika, jeune femme professeur de piano au Conservatoire de Vienne, vit avec sa mère qui l'étouffe complètement. Elle rêvait que sa fille devienne concertiste. Accès de violence et de tendresse alternent entre elle, elles dorment encore ensemble.*

*La mère n'autorise aucune autre relation à sa fille. Elle a donc des fantasmes sexuels, va dans un parc d'attractions, observe en voyeuriste les couples. Un de ses étudiants tombe amoureux d'elle. Elle lui propose des relations sado masochistes, alors qu'elle ne rêve que de tendresse.*

*C'est cru, dur. Malgré quelques tentatives d'ironie, on rit un peu jaune. Nombreuses métaphores autour de la nourriture, pas de dialogue.*

## **Jenny, Zoé.**

La nouvelle coqueluche de la littérature suisse s'appelle Zoé Jenny. Née à Bâle en 1974, elle est la fille de l'éditeur Matthias Jenny. un visage d'ange néo-punk, et déjà plusieurs

vies derrière elle. Cette Bâloise, qui a grandi en Grèce et vécu au Tessin, publie un premier livre chez Gallimard "*La Chambre des pollens*", superbement traduit par Nicole Roche.

**Jenny, Zoé.** *La chambre des pollens*. Paris : Albin Michel, 1998.

Cote : R JEN C

Jo est suisse mais son malaise adolescent est universel. Sa mère l'a quittée lorsqu'elle avait trois ans. Elle a passé son enfance avec un père à la fois affectueux et distrait, éditeur par passion, chauffeur de camions par raison et donc souvent absent. Les passages racontant ces longs moments de solitude sont les meilleurs moments du récit. A 18 ans, Jo décide de retrouver sa mère en Italie. Celle-ci l'accueille gentiment mais sans enthousiasme. Jo se trouve face à une femme en pleine dépression et la jeune fille tente de noyer son mal-être dans une dérive dont on ne sait où elle la conduira.

Ce petit roman de formation, intense et bien écrit, ne livre pas tout de suite ses secrets. Car il y a, dans l'histoire de Jo, bien des fantômes, des animaux fantastiques, des lieux hantés, des jardins interdits. « Le tronc du figuier sort de la terre dure en se dépliant comme un cartilage. Il porte des fruits petits et fripés. Les fleurs, brûlées par la chaleur, ont toutes pris une teinte brune. L'air sent la neige. Dans la chambre des pollens gît encore le drap sur lequel Lucy restait couchée... »

Il n'est guère épais, ce roman. Et pourtant il est gros de tous les tourments, de tous les désarrois d'une génération. Avec *La Chambre des pollens*, la Bâloise Zoë Jenny a fasciné les lecteurs d'outre-Rhin, s'imposant comme la petite soeur déjantée d'un auteur culte de Suisse allemande, le Zurichois Fritz Zorn. La romancière chasse sur les mêmes terres, celles des coeurs gelés et des âmes mortes, mais elle y ajoute les malaises de la jeunesse techno, la jeunesse ecstasy, à qui la Providence a fait quelques méchants cadeaux: solitude, drogue, sida.

Votre lecture :

*Premier roman qui a eu un grand retentissement en Suisse. La jeune héroïne, Jo, vit avec son père, éditeur, dont les livres ne se vendent pas et qui est obligé de travailler la nuit. Elle essaie de retrouver sa mère et part dans ce but en Italie. L'endroit n'est pas nommé. Elle y retrouve sa mère et vit auprès d'elle. La cohabitation est décevante, elles ne se parlent pas. La mère a un nouveau compagnon. Elle demande à Jo de ne pas lui révéler qu'elle est sa fille.*

*Moment où l'on sent que Jo peut partir à la dérive. Elle décide de rejoindre son père qui lui aussi vit désormais avec quelqu'un.*

*Écriture qui hésite entre la rêverie et l'évocation. J'ai été peu convaincue par le fonds de l'histoire, largement autobiographique. L'auteur n'a pas la puissance d'écriture suffisante pour transcender sa propre histoire.*



**Jünger, Ernst.**

Né à Heidelberg en 1895, Ernst Jünger grandit à Hanovre, en Basse-Saxe. L'attrait de l'aventure le pousse à s'engager dans la Légion étrangère en 1913. Une expérience qui avorte

rapidement: comme il le raconte dans *Jeux africains*, son père, un pharmacien anticonformiste, se débrouille pour le récupérer après un séjour à Sidi Bel Abbès. L'histoire, hélas! lui offre une revanche l'année suivante. Engagé de la première heure, il combat dans les tranchées pendant quatre ans.

Dès 1920, cet archétype de l'officier prussien révèle un formidable talent d'écrivain. *Orages d'acier* lui valent un énorme succès. Après des études de zoologie à Leipzig, Jünger participe au bouillonnement intellectuel et politique qu'on a résumé sous le terme de «révolution conservatrice»; il fréquente aussi bien des nazis que des communistes. Son ouvrage *Le travailleur* s'inscrit dans le mouvement d'idées qui cherche une solution autoritaire à la crise de la République de Weimar. Les élections de janvier 1933 mettent un terme à ces élucubrations... Refusant les ponts d'or que lui propose Goebbels, Jünger se tient à l'écart d'un régime dont il devine la vraie nature. Les voyages au long cours et l'étude des insectes lui semblent préférables aux délires de Nuremberg.

Au début du mois d'août 1939, il publie *Sur les falaises de marbre*, roman prémonitoire dans lequel il annonce les grands «équarrissages» à venir et dépeint sous les traits du «Grand Forestier» le maître sanguinaire du Troisième Reich. La Gestapo réclame sa tête; Hitler ordonne qu'on le laisse en paix.

Avec la croix «Pour le mérite» autour du cou et des galons de capitaine, Jünger entame sa seconde guerre mondiale. Durant l'invasion de la France, il préserve les richesses artistiques de la ville de Laon et tente d'épargner des souffrances aux civils et aux prisonniers. Hormis un voyage sur le front russe, il est attaché à l'état-major de Paris pendant toute l'Occupation. Il fréquente Léautaud, Jouhandeau, Cocteau, Drieu et beaucoup d'autres dans le salon de Florence Gould. Les appels au meurtre de Céline l'indignent; le collaborationniste Marcel Déat lui répugne; et il plie sous le poids des lettres de dénonciation: «Nombre de Français (...) sont avides de prendre du service comme bourreaux.»

Les premiers échos de la solution finale parviennent jusqu'à lui et lui apparaissent comme le comble de l'horreur. C'est chez lui, en civil, qu'il assiste à l'effondrement du Troisième Reich et qu'il apprend la mort de son fils aîné sur le front italien.

Suit un long purgatoire. Les hommes de lettres français qui avaient fêté le vainqueur s'empressent d'oublier le vaincu. La nouvelle Allemagne, elle aussi, préférerait enterrer un fantôme qui lui rappelle de mauvais souvenirs. Mais le spectre est coriace. Les romans succèdent aux romans (*Héliopolis*, *Les abeilles de verre*, *Eumeswil*), et les essais ont un retentissement mondial. Dans le *Traité du sablier*, Jünger aborde le problème du temps par le biais d'une histoire de ses instruments de mesure: cadran solaire, clepsydre, horloge et, bien sûr, sablier. Sa passion pour l'entomologie lui inspire *Chasses subtiles*; ses expériences interdites, *Approches*, *drogues et ivresse*; son métier d'écrivain, *L'auteur et l'écriture*. Quand il quitte sa maison de Wilflingen, en Bade-Wurtemberg, c'est pour rechercher un scarabée rarissime ou un peuple encore un peu préservé du tourisme, des appareils photo et de la fadeur qui accompagne l'américanisation de l'univers. Il meurt en 1998, à 103 ans.

**Jünger, Ernst.** *Sur les falaises de marbre*. Paris: Gallimard, 1976.

Cote: R JUN S

Publié en 1939, ce roman allégorique, qu'on peut aussi qualifier d'utopie, est le livre préféré de Jünger. Il se déroule dans un pays imaginaire, la Marina, où l'on cultive la vigne et où l'on jouit des bienfaits d'une vieille civilisation. Après de longues années de guerre, deux frères s'y sont retirés pour mener sur le terrain des études botaniques. Ils herborisent en paix et contemplent des paysages sublimes du haut des falaises de marbre, jusqu'à ce qu'une menace se précise: les hommes du Grand Forestier, qui vivent encore en pleine barbarie, commencent à sortir de leurs bois et à faire régner la terreur parmi leurs voisins plus policés. Faut-il leur résister? Ou bien doit-on se résigner à fuir devant les tueurs?

Les contemporains - et, parmi eux, les responsables du parti nazi - n'hésitèrent pas à mettre des noms bien réels sur ces créatures éthérées. Le Grand Forestier n'était nul autre que le Führer; la Marina correspondait aux démocraties occidentales, les forêts ténébreuses au Troisième Reich; et derrière le narrateur se cachait Jünger, qui allait jusqu'à prophétiser cinq ans à l'avance l'attentat de Stauffenberg contre Hitler.

Vos lectures :

- *C'est un livre étonnant, une œuvre prémonitoire qui nous plonge dans la barbarie de la guerre. On est transporté, par une écriture très belle, dans quelque chose d'intemporel. On est plongé dans la nature à des époques différentes, le Moyen âge, l'époque contemporaine. Au départ du roman, on se trouve dans une sorte de paradis, une nature magnifique où les personnages vivent dans l'harmonie, détruite par l'invasion d'un seigneur qui envahira ce monde. Les héros survivent, mais le mal est là.*

- *C'est un livre puissant, que j'ai beaucoup aimé. Récit prémonitoire sur le nazisme. Cette barbarie décrite est curieuse, elle se déroule dans un lieu ressemblant à une sorte de paradis terrestre, sous forme de fable.*

- *J'ai beaucoup aimé, cela m'a fait penser à Bernard du Boucheron, avec la même dureté, mais un côté plus poétique, une épopée hors du temps, déjantée.*



## **Kastner, Jörg.**

Jörg Kastner est né en 1962 à Munich. Erudit, amoureux de la France, Il est déjà l'auteur de plusieurs romans criminalo-historiques. Traduit dans de nombreux pays (Russie, Italie, Pays-Bas, Pologne, Corée), Jörg Kastner connaît avec *La couleur bleue* sa première publication en France.

**Kastner, Jörg.** *La couleur bleue.* Paris, Jean-Claude Lattès, 2006.

Cote : RP KAS C

Amsterdam, août 1669. Gysbert Melchers, l'un des teinturiers pasteliers les plus en vue de la cité, vient d'assassiner atrocement sa femme et ses enfants. A peine incarcéré à la prison du Rasphuis, il se donne la mort. Peu après, Ossel Jeuken, le gardien de la prison, est lui aussi pris d'un accès de folie et massacre sa compagne. Seul indice: un étrange tableau bleu, présent lors des deux crimes, et qui a mystérieusement disparu.

Le jeune Cornelis Suythof, ami d'Ossel, décide de percer le secret de cette «toile de la mort», comme il l'appelle. Et si elle provenait de l'atelier du maître Rembrandt Van Rijn, bien connu pour ses extravagances artistiques? Non content de convaincre ce dernier de le prendre pour élève, Cornelis tombe amoureux de sa fille Cornelia. Mais l'enquête s'avérera plus ardue que prévu, révélant une sombre histoire où les haines religieuses le disputent aux trafics de la Compagnie des Indes, où les commandes de portraits de femmes nues dissimulent de bien malsaines intentions.

Sous couvert de thriller historique, le romancier allemand Jörg Kastner offre une plongée passionnante dans la Hollande du XVIIe siècle, faisant revivre en arrière-plan un Rembrandt vieillissant, à la fois acariâtre et attachant, génie méconnu de son temps.

Votre lecture :

*Rien ne m'agace autant que ces petits auteurs qui, pour faire mode, s'appuient sur quelque ossature historique pour mener une intrigue pseudo policière qui va cahin-caha à travers les embûches d'une écriture médiocre et donc d'une traduction pénible. C'est décevant, on va jusqu'au bout du livre si on n'a rien d'autre à lire, c'est tout dire !*



## Keyserling, Eduard von.

Le comte Eduard von Keyserling (né en 1855, décédé en 1918) était un écrivain allemand. Il est né dans une famille allemande originaire de Westphalie installée aux confins de la Prusse orientale et de la Russie. Ses romans ont pour cadre la Courlande et ses forêts et pour milieu l'aristocratie de langue allemande aux mœurs prussiennes qui gouvernait ces régions au début du XXe siècle. Il se sert de la lumière et des subtiles variations de la nature pour peindre les derniers beaux jours de l'aristocratie balte, ses châteaux, ses chasses, ses rituels, tout un art de vivre raffiné qui illustre l'impossibilité de l'amour et l'impuissance à contenir les passions exacerbées d'une société encore somptueuse mais déjà consciente d'un déclin irréversible.

Considéré comme un maître par Thomas Mann il est incontestablement l'écrivain le plus représentatif de l'impressionnisme allemand. Oncle du philosophe Hermann von Keyserling, il meurt à Munich en 1918.

**Keyserling, Eduard von.** *Les enfants des beaux jours.* Arles : Actes Sud, 1993.

Cote : R KEY E

Vos lectures :

*- Le roman met en scène de grands propriétaires terriens, une famille d'aristocrates qui mène une vie monotone, dans une atmosphère d'une autre époque. Seul le grand-père qui a voyagé apporte une note malicieuse. Quand le beau-frère arrive dans le domaine, c'est le bonheur, la vie ; quand il part, tout retombe dans la mélancolie.*



*Seules, la nature et la lumière apportent de la douceur à ce récit. C'est une belle littérature allemande qui nous décrit un monde qui n'existe plus, évoquant pour nous l'aristocratie russe d'autrefois en opposition avec la misère et le manque d'éducation des paysans.*

*- Ce livre est étonnant du fait de son ancienneté. Une femme mariée à un nobliau de province s'ennuie et tombe en dépression. Elle demande le divorce, prétendant qu'elle va rejoindre celui qu'elle aime, mais, après qu'elle l'ait obtenu, on se rend compte qu'elle va se retrouver seule. Il s'agit de questions d'une autre époque, très bien rendues au demeurant, très finement.*

## **Lewinsky, Charles.**

Charles Lewinsky est né en 1946 à Zurich. Il a étudié la littérature allemande et le théâtre. Dramaturge, scénariste et romancier, il a obtenu, pour son précédent roman *Johannistag* (2000), le prix de la Fondation Schiller. *Melnitz*, salué par la critique comme une prouesse littéraire, a été qualifié de *Cent ans de solitude* suisse. Il a obtenu le prix du meilleur livre étranger, Hyatt Madeleine\* en 2008.

*\* Pour son 60ème anniversaire le Prix du Meilleur Livre Etranger s'associe avec l'hôtel Hyatt Regency Paris Madeleine, boutique hôtel parisien (d'où la nouvelle dénomination).*

### Au lecteur

« Chaque fois que je quitte la Suisse pour me rendre dans ma maison en Franche-Comté, j'aperçois par la fenêtre du train, entre Bâle et Mulhouse, le panneau indiquant que nous passons en gare du petit village de Sierentz. Et chaque fois, je me promets de descendre du train un de ces jours et d'explorer l'endroit. Je ne l'ai encore jamais fait. Peut-être de peur d'être déçu. Car c'est à Sierentz que tout a commencé. Y compris, en fait, l'histoire que je raconte dans mon roman.

C'est mon arrière-arrière-grand-père - dont le fils m'a légué mon prénom français - qui, au dix-neuvième siècle, a quitté Sierentz pour s'installer en Suisse. A cette époque, la chose était devenue possible, car la Suisse venait de signer avec la France un traité de commerce où était stipulé que tous les citoyens français devaient pouvoir s'établir en Suisse librement. Même s'ils étaient juifs. Et c'est ainsi que mon ancêtre put ouvrir son commerce de tissus dans la petite ville de Baden, tandis que, comme auparavant, ses coreligionnaires helvétiques n'étaient autorisés à résider que dans les deux " villages juifs " : Endingen et Lengnau. C'est-à-dire là où commence l'histoire de Melnitz.

Même si mon aïeul s'y connaissait au moins aussi bien en soieries et crêpe de Chine que mon personnage Janki Meijer, ce roman ne décrit pas pour autant l'histoire de ma propre famille. Dans les séances de questions suivant des manifestations culturelles, je dois toujours préciser que " Non, mes personnages ne sont pas des oncles déguisés ou des tantes sous un faux nom, ce sont des personnages inventés, bien que placés dans un environnement réel. "

Pour être honnête, ma vraie famille n'a jamais été assez intéressante pour peupler un roman. A l'exception d'un oncle que l'alcool pouvait mener à des comportements très étranges et d'une tante qui, à mes yeux d'enfant, paraissait avoir des dimensions gigantesques, tous ses membres étaient en fait fort insignifiants. A eux tous, ils fourniraient sans doute juste assez de matière pour une nouvelle.

Parfois (et cela me donne toujours mauvaise conscience) j'ai l'impression que les personnages de mon roman sont bien plus proches de moi que ma famille réelle. Je ne serais pas vraiment surpris de découvrir soudain, dans un vieil album photo, un portrait de Hannele. Elle fixerait l'objectif d'un air sévère et on lirait sur son visage qu'elle considère cette nouvelle mode de photographier à tout bout de champ comme une perte de temps. A ses côtés, Janki, le dos raide, à la militaire, et les deux mains appuyées sur sa canne. Et peut-être qu'à la page suivante surgirait Mimi, la bouche entrouverte pour reprendre sa respiration car, désireuse de faire bonne impression à la postérité, elle a fait serrer bien trop fort son corset, et coiffée d'un chapeau à plumes de cygne noires. Puis à la page d'après...

Un jour, il m'est vraiment arrivé quelque chose de ce genre. Un petit épisode où se sont confondus l'imaginaire et la réalité. J'avais décrit l'inauguration du drapeau d'une association juive de gymnastique et avais imaginé un porte-drapeau en costume Vieille Allemagne, avec une toque et des gants à longs revers, terriblement digne et un brin ridicule. Et puis, alors que le livre avait déjà paru, je suis tombé sur une photo de la véritable inauguration du drapeau. On y voyait ce porte-drapeau, vêtu exactement comme je l'avais imaginé, et lui aussi légèrement ridicule. Or ce porte-drapeau était mon grand-père ! On raconte que Balzac se perdait régulièrement dans Paris quand il venait de terminer un roman. Parce que les rues nées de son imagination étaient devenues, pour lui, plus réelles que les vraies. Mon cas n'a jamais été aussi grave. Mais si un jour un parent inventé surgit devant moi au détour d'une rue, je le saluerai sans aucun étonnement. »

Charles Lewinsky

**Lewinsky, Charles.** *Melnitz*. Paris : Grasset, 2008.

Cote : R LEW M

*Melnitz* déroule la saga d'une famille juive qui, arrivée en Suisse en 1871, s'est partagée entre assimilation, révolution et sionisme.

C'est un inquiétant personnage, ce Melnitz, qui traîne derrière lui l'odeur et le froid du caveau. Mort depuis deux siècles au moins, il réapparaît dans la famille Meijer, à l'occasion d'un deuil, d'une bar-mitsva, d'une noce. Il entre sans s'annoncer, s'assied, écoute, et de temps à autre prend la parole pour un commentaire sarcastique. Ce qui le met en verve, c'est la confiance que les Meijer témoignent à leur pays - la si paisible Confédération helvétique -, à leurs voisins - tellement bien disposés à leur égard -, à leur propre réussite. Tu crois, dit-il à l'un de ces ingénus, qu'«il ne peut plus rien t'arriver. Mais tu te trompes. Parfois, ils gardent le silence et nous pensons qu'ils nous ont oubliés. Crois-moi, ils ne nous oublient pas». Et de dérouler la pelote des persécutions depuis le jour lointain où lui-même, Melnitz, est né en Ukraine, d'une jeune juive violée par un cosaque.

Entre 1871 et 1945, «l'oncle Melnitz» ne manquera pas d'occasions pour nourrir son pessimisme. Certes le monde change, la famille Meijer prospère, agrandit ses magasins de tissus. Et de même que le shantung moiré supplante les étoffes grossières, la piété se fait moins rigoureuse, la communauté s'ouvre à la modernité. Pourtant, comme l'a pronostiqué Melnitz, la robe de Paris et le dernier rouge à lèvres n'empêchent pas la jeune Rachel d'être immédiatement identifiée comme juive. Et puisque personne, en effet, n'a oublié, les Meijer doivent s'interroger: qu'est-ce donc qu'être juif? A cette question cruciale, ils donnent trois réponses, sous des bannières antagonistes: assimilation, révolution, sionisme.

La première est celle qu'ont choisie Janki, arrivé de France en 1871, puis son fils François, acharnés à se rendre invisibles dans la foule indistincte des Suisses: de là, les «soirées goys», organisées par Janki à l'intention des notables qu'il abreuve de vins coûteux (l'oncle Melnitz, dans son coin, ricane); de là, plus décisifs et vécus comme un drame par la famille, la conversion de François et le baptême de son fils Alfred. Melnitz rappelle alors à qui veut bien l'écouter l'histoire des marranes. Convertis, eux aussi. Et pourtant brûlés, disloqués, mis à mort. «Un juif reste un juif. Peu importe combien de fois il se fait baptiser.»

Ce François a un beau-frère qui a choisi un chemin tout différent. C'est sous le drapeau de la lutte des classes que s'avance ce Zalman Kamionker, venu de New York à Zurich pour le congrès international des travailleurs: il cherche à marier la particularité juive à l'universel socialiste. Pas vraiment assuré que le messianisme politique fasse bon ménage avec la tradition religieuse, Zalman, Américain de Galicie et parlant l'allemand comme un Souabe, consent à être «un méli-mélo, comme il sied à un juif». Son petit-fils, lui, a choisi: élève d'une école d'agriculture et rêvant du retour à Sion, il fait apparaître dans la famille Meijer un type improbable: un juif paysan, un juif vainqueur. Melnitz, perplexe, reballe ses sarcasmes mais reste circonspect. «N'oublie pas, souffle-t-il au jeune homme, de nettoyer ton fusil.»

Il arrive au voyageur d'outre-tombe de s'occuper du bonheur ordinaire. Quand Hannele refuse l'homme qu'elle aime en découvrant qu'il l'a choisie par simple commodité, il grogne: «Tu as donc décidé de devenir une martyre? Que c'est beau! On te couvrira d'éloges. Nous, les juifs, nous aimons les martyrs.» Hannele, fille courageuse et pragmatique, entend le conseil et murmure: «On doit pouvoir vivre avec ça.» Vivre avec, faire avec: c'est la réponse que donnent au malheur les sagaces et les romanesques, les timides et les audacieuses. Tandis que les hommes élaborent des stratégies compliquées, souvent chimériques, les femmes dont ce roman égrène les merveilleux portraits - vous ne les oublierez plus - s'en tiennent à des choses simples et éternelles, le sentiment filial, la transmission, la fidélité.

Quand s'achève ce livre bouleversant, on retrouve Melnitz. Moins blême, semble-t-il, et presque ragaillardé par la tragédie qui lui a donné raison. C'est qu'il a changé d'emploi. Dans son rôle de Cassandre, on l'écoutait peu. Désormais, on adresse des requêtes ferventes à l'homme-mémoire: mettre des prénoms d'enfants sur des photos sépia, ouvrir des valises abandonnées, retrouver des convois perdus, identifier des ombres, retracer des destins engloutis. «Six millions de nouvelles histoires, dit-il, des histoires incroyables, surtout ici, en Suisse, où l'on a vécu toutes ces années sur une île, à pied sec au milieu de l'inondation.»

Vos lectures :

- *Il s'agit d'une saga familiale bien écrite. On traverse l'histoire d'une famille juive suisse alémanique sur cinq générations, de 1873 à 1945. Les personnages sont tous attachants avec leurs qualités et leurs défauts. On voit la montée de l'antisémitisme, la montée du nazisme avec la proclamation des lois raciales d'interdiction d'abattage du bétail, par exemple. Les Suisses auraient très bien pu suivre le régime nazi.*

- *J'ai beaucoup aimé ce roman. Cinq générations de juifs suisses cherchent leur place dans la société suisse de la fin du XIX e au milieu du XXe siècle. Personne n'est vraiment bon ou méchant.*

### **Link, Charlotte.**

Charlotte Link est née en 1963. Elle a publié son premier roman quand elle n'avait que 19 ans, depuis, elle est devenue l'un des auteurs les plus connus en Allemagne. Ce sont surtout ses romans historiques et ses thrillers psychologiques qui se trouvent régulièrement sur les listes des best-sellers, mais elle écrit également des nouvelles, des livres pour enfants ou des articles. Deux de ses romans, entre autres, "*La maison des soeurs*" et "*Les roses de Guernesey*" ont enthousiasmé plusieurs dizaines de milliers de lecteurs. Charlotte Link vit en Allemagne, près de Francfort.

**Link, Charlotte.** *Illusions mortelles.* Paris : Presses de la Cité, 2006.

Cote : R LIN I

Un coup de fil depuis une station-service, et puis plus rien : Peter, le mari de Laura, parti dans le sud de la France, a disparu sans laisser de traces. Restée seule à Francfort, Laura s'inquiète, panique et enquête. Elle découvre alors que son mari n'était pas celui qu'elle croyait : des dettes, une double vie, une maîtresse. Tout laisse croire qu'il a pu choisir de disparaître, l'abandonnant avec sa petite fille. Bien décidée à le retrouver, Laura descend dans le village près de Cassis où Peter devait se rendre. Mais un tueur en série rôde dans les environs, un tueur dont les liens avec Peter sont des plus mystérieux. Le suspense mené de main de maître, le cadre à la fois idyllique et oppressant d'une Provence qui échappe aux clichés, la force des personnages, tout contribue à faire d'*Illusions mortelles* un grand Charlotte Link.

Votre lecture :

*Roman facile et intéressant. Il faut aimer le genre.*



### **Lustiger, Gila.**

Gila Lustiger est née en Allemagne en 1963. Après des études littéraires à l'Université hébraïque de Jérusalem, elle s'est installée à Paris où elle vit et travaille depuis 1988. Ses romans ont été très remarqués en Allemagne et salués par la critique française. Dans son dernier livre, *Nous sommes*, un roman intimiste, chronique historique et familiale, Gila Lustiger convoque ses souvenirs pour tenter d'approcher au plus près une insaisissable vérité : celle de son père survivant d'Auschwitz. Un récit sensible, d'une grande acuité qui saisit l'Histoire avec humanité. Une reconstruction remarquable par l'imaginaire de l'écriture. Un texte lucide, ironique et tendre, qui à partir du microcosme d'une famille, nous dresse le portrait de l'Europe du XXe siècle.

### **Brève rencontre avec Gila Lustiger : Au nom des miens**

Elle a les yeux sombres d'Arno Lustiger, son père. Cousin du cardinal, cet éminent historien et auteur d'ouvrages sur l'Holocauste décide à la fin de la guerre de rester en Allemagne afin d'oeuvrer pour la réconciliation. Gila Lustiger, 42 ans, grandit à Francfort, fait ses études en Israël et vit depuis 1987 en France, où elle écrit en allemand tout en dirigeant une collection de littérature étrangère. Après «*l'Inventaire*» et «*Quel bonheur!*», elle publie «*Nous sommes*» (Stock), un grand roman autobiographique. Au centre de cette évocation, le personnage du père. Juif polonais déporté à 15 ans, il réussira à s'évader d'Auschwitz en avril 1945.

**Le Nouvel Observateur.** «*Nous sommes*» ressemble à un titre auquel il manque quelque chose...

**Gila Lustiger.** Il découle de mon aversion pour le mot «survivant» que l'on accole au nom de mon père lors des nombreuses cérémonies commémoratives auxquelles il est tenu d'assister. Pour moi, mon père n'est pas un mémorial, mais un homme vivant qui n'a jamais cessé de respirer, de souffrir, d'espérer. Il est unique et grand, et moi je ne suis pas la fille d'un survivant.

**N. O.** Gila est un nom hébreu qui signifie la joie. Votre soeur cadette s'appelle Rina, ce qui veut dire bonheur. Ces prénoms reflètent-ils le projet de vie auquel aspirait votre père?

**G. Lustiger.** Notre naissance, nos prénoms ont un sens pour notre père, très attaché aux symboles. En cette Allemagne des années 1960, victimes et coupables aspiraient au commencement d'une autre histoire. En quête de normalité, ils ont refoulé un passé dont ils avaient honte, évidemment pas pour les mêmes raisons. Mon père aussi s'est muré dans le silence, il voulait nous protéger, ne pas «hypothéquer» sa famille. Et nous, la génération née après-guerre, nous voulions nous débarrasser de ce fardeau qui nous encombrait. Certes, ce n'était pas notre histoire, mais nous en ressentions les secousses. Plus tard, j'ai commencé à faire des recherches, comme tant d'autres jeunes avides de vérité. Je me suis approprié l'histoire de ma famille.

**N. O.** Vous admirez ce «je» neutre qu'emploie votre père dans ses écrits, qui a «la dureté du bois». Un exploit que vous ambitionnez pour votre propre écriture?

**G. Lustiger.** Cela correspond à un phénomène que j'ai souvent relevé chez les victimes. Ils parlent de leur vécu avec une grande pudeur, à travers les faits. Ce fameux «je est un autre» est une façon très démocratique de témoigner. Il permet au lecteur de réagir.

**N. O.** Votre famille s'est donnée pour règle de ne pas étaler ses sentiments. Un écrivain ne

devrait pas s'abaisser à livrer en pâture sa personne et son passé. Peut-on dire de cette terrible discipline qu'elle est germanique?

**G. Lustiger.** C'est aussi un comportement juif, très Europe centrale. Pour moi, tout est bon pour acquérir la distance dans l'écriture. Je me sers d'ironie, d'ellipses, de métaphores, de pirouettes, et du mensonge. Mais si la réalité est ma matière première, il me faut le filtre des mots pour la comprendre. Ainsi cette chronique familiale reste elle aussi de la littérature.

**N. O.** Pourquoi avez-vous quitté l'Allemagne?

**G. Lustiger.** J'ai quitté le quotidien de ce pays, mais pas la culture ni la langue dans laquelle j'écris. C'est elle ma patrie! Juive en Allemagne, allemande en Israël, étrangère en France, je suis consciente de mon ambivalence, mais j'aime cette gymnastique entre les cultures et les pays. Pourquoi choisir? En revanche, j'irrite beaucoup ma mère, qui est née et vit en Israël. Ma nationalité allemande représente pour elle une faute historique.

**Ruth Valentini**

### Le Nouvel Observateur

**Lustiger, Gila.** *Un bonheur insoupçonnable.* Paris : Stock, 2008.

Cote : R LUS B

Comment aider un enfant plongé dans le chagrin ? Ce roman philosophique, truffé d'anecdotes, de notes, de maximes, de dogmes et de leurs contraires a pour sujets le bonheur, les oreilles décollées, Dieu, un mystérieux livre, l'éducation des chiens, la gourmandise, la mort, les règles du poker, les étrangers, la force de l'amitié et ce qu'on appelle, à tort ou à raison, " la magie de l'amour ". Gila Lustiger nous invite au détour de chaque anecdote à une réflexion profonde sur le bonheur, la mort, l'amour ou encore l'amitié.

Vos lectures :

- *Il s'agit du questionnement des enfants, les pourquoi, les comment de ceux-ci. C'est amusant à lire. On a le mode d'emploi avec 1..., 2...*

- *Il s'agit d'un conte plus que d'un roman philosophique. Je regrette que les notes ne soient pas situées en bas de page, ce qui entraîne beaucoup de manipulations. Les illustrations m'ont beaucoup plu. Il serait peut-être possible de lire le livre avec des enfants de niveau CM2, sans pour autant les laisser seuls avec. (Il existe un autre livre semblable, « Le livre de Jade ») Le livre est rafraîchissant. J'ignorais que l'auteur était la nièce du cardinal. Je l'ai lu après un livre jeunesse, ce qui a peut-être entraîné une certaine forme de continuité.*

*Certains ont été agacés par le fond, qui repose sur une fausse philosophie, à mi-chemin entre publics jeunes et adultes, et par la forme.*



**Luxemburg, Rosa.**

Rosa Luxemburg est née le 5 mars 1871 à Zamosc, près de Lublin (Pologne) au sein d'une famille de commerçants juifs. Elle fait ses études à Varsovie mais, en raison de ses liens avec les mouvements socialistes révolutionnaires, elle est contrainte à l'exil en Suisse. C'est à Zurich qu'elle va dès lors poursuivre ses études et travailler à une thèse d'économie politique.

Vers 1896, elle s'installe en Allemagne où elle obtient la nationalité allemande grâce à un mariage blanc. Elle adhère alors au Parti Social-Démocrate (SPD) dont elle va rapidement animer l'aile gauche. Lors de la révolution russe de 1905, elle regagne clandestinement la Pologne où elle organise la propagande révolutionnaire. Arrêtée puis libérée, elle revient en Allemagne. Théoricienne marxiste, elle enseigne l'économie politique à l'école de la social-démocratie de Berlin de 1907 à 1914. C'est à cette époque qu'elle rédige son ouvrage majeur "*L'accumulation du capital*" dans lequel elle expose sa théorie de l'impérialisme.

Durant la Première Guerre Mondiale, son engagement pacifiste, ses prises de position anti-militaristes et anti-nationalistes, lui valent d'être incarcérée presque sans discontinuité. En rupture avec la politique du SPD qui vote notamment les crédits de guerre, elle fonde avec Karl Liebknecht, Franz Mehring et Clara Zetkin, la ligue Spartakus. Ses écrits de prison, sous le pseudonyme de Junius vont servir de base au programme spartakiste.

En 1917, elle accueille avec enthousiasme la révolution russe mais, lucide, elle ne soutient pas l'autoritarisme du régime mis en place par Lénine. En novembre 1918, elle participe à la fondation du Parti communiste allemand (KPD) dont elle rédige le programme. Opposée, dans un premier temps, à l'insurrection spartakiste de janvier 1919 à Berlin, en raison d'un rapport de force qu'elle juge défavorable aux révolutionnaires, elle y participe malgré tout. Elle est arrêtée au lendemain de la répression sanglante de l'insurrection menée sous les ordres du social-démocrate Gustav Noske et de Scheidemann.

Le 15 janvier 1919, Rosa Luxemburg est sauvagement assassinée, avec Karl Liebknecht, sur les quais de la Spree par des officiers des corps francs dont sont issus les premiers nazis.

"Rosa-la Rouge aussi a disparu. Le lieu où repose son corps est inconnu. Elle avait dit aux pauvres la vérité et pour cela les riches l'ont exécutée." Bertolt Brecht (1919).

**Luxemburg, Rosa.** *Dans l'asile de nuit suivi de Lettres de ma prison.* Paris : L'Herne, 2007.  
Cote : 836 LUX

Dans un texte bref de 1912, *Dans l'asile de la nuit*, Rosa Luxembourg s'indigne du sort des sans-abri de Berlin, victimes d'une intoxication alimentaire dans un asile de nuit berlinois. Elle y exprime sa compassion pour les sans-abri, sa colère vis-à-vis des privilèges et dénonce la logique d'un système dans lequel les uns s'enrichissent sur la misère des autres.

Rosa Luxembourg replace dans un contexte économique et social les sans-abri de 1912. Elle leur redonne une identité sociale : « Ces pensionnaires de l'asile, victimes des harengs infects ou du tord-boyaux frelaté, qui sont-ils ? Un employé de commerce, un ouvrier du bâtiment, un tourneur, un mécanicien : des ouvriers, des ouvriers, rien que des ouvriers ou des hommes qui l'étaient, hier encore. »

Les « *Lettres de ma prison* » sont adressées à Sonia Liebknecht, la compagne de Karl Liebknecht. En juillet 1917, Rosa Luxemburg fut transférée de la forteresse de Wronke à la prison de Breslau, où ses mouvements étaient plus limités tandis qu'elle avait moins de visites.

Cette correspondance démontre sa lucidité, sa sincérité, son courage et une extrême pudeur dans l'expression de ses sentiments. Quand elle souffre, elle se replie sur elle-même, serre les dents, muette, farouche, afin d'épargner à ses proches ses inquiétudes et ses soucis. Pour Rosa, la vraie vie est synonyme de bonheur, et le bonheur, c'est principalement ces amitiés qu'elle a suscitées et cultivées avec le plus grand soin.

Dans ces lettres la diversité des goûts et des talents de Rosa est frappante. Elle s'intéresse à tout avec passion et compétence : à l'histoire, à l'économie politique, à la littérature de tous les pays, à la peinture, à la sculpture, à la musique, à la géologie, à la zoologie et à la botanique. Sa passion de tout connaître et sa vision généreuse du monde imprègnent ses amitiés. Son amour de la beauté est contagieux.

Votre lecture :

*Le premier texte est le cri de révolte d'une militante, la libre dénonciation d'une injustice révoltante. De par sa brièveté et la violence de l'évènement qu'il relate, ce premier texte est reçu comme un coup de poing.*

*Dans les lettres que Rosa adresse à son amie Sonia, nous découvrons au-delà de la militante une femme vive, intelligente, curieuse et sensible. La sérénité de cette femme emprisonnée, son goût insatiable de la vie, son amour de la nature, sa lucidité sur l'évolution du monde m'ont touchée infiniment. Un petit livre qui communique une grande joie intérieure.*



**Mann, Klaus.**

Klaus Heinrich Thomas Mann est né le 18 novembre 1906 à Munich et décédé le 21 mai 1949 à Cannes Il est le fils de l'écrivain Thomas Mann, le neveu de Heinrich Mann et le frère, entre autres, d'Erika et Golo Mann.

Entré en littérature dans les premières années de la République de Weimar, il se montre d'abord sensible à un esthétisme inspiré par Stefan George et écrit le premier roman allemand homosexuel. Quittant l'Allemagne lors de l'arrivée au pouvoir des Nazis en 1933, son œuvre prend une nouvelle orientation, faisant le choix de l'engagement. Installé aux États-Unis en 1938, il prend la nationalité américaine en 1943. Victime de la drogue, dépressif, ne trouvant pas sa place dans l'Europe de l'après-guerre, il se suicide en avalant une forte dose de somnifères. Quant à son œuvre, négligée de son vivant, elle n'a été redécouverte que bien des années après sa mort. Klaus Mann est aujourd'hui considéré comme l'un des représentants les plus importants de la littérature de langue allemande, et en particulier de la littérature de l'émigration. ☐

Fils et neveu d'écrivains illustres, Klaus baigne dès l'enfance dans un milieu artistique et pourra publier très jeune ses premiers textes. En revanche, il souffrira toute sa vie de la comparaison et ne sera longtemps considéré que comme le fils de Thomas Mann. Les relations avec son père, surnommé « le Magicien » dans sa famille, sont ambivalentes, n'excluant ni la distance ni la froideur, mais c'est surtout avec Erika, sa sœur aînée,



surnommée « Eri », qu'il a entretenu, jusqu'à sa mort, les relations les plus étroites, comme le montre leur correspondance, au point qu'on a pu les qualifier de « jumeaux »

Opposant de la première heure au nazisme, il quitte l'Allemagne dès le 13 mars 1933 et passe les années suivantes entre Amsterdam, la France et la Suisse, où s'est installée sa famille. Au début de l'année 1935, il est déchu de la nationalité allemande. En 1936, il part pour quatre mois de conférences aux Etats-Unis. Il devient de plus en plus dépendant à la drogue, qu'il a découverte dans les années vingt, et sombre dans la dépression. Après son installation aux États-Unis, en septembre 1938, il vit entre Princeton, dans le New Jersey et New York, où il fonde une nouvelle revue littéraire. Dégoûté par la langue allemande, pervertie par les nazis, il se met à écrire en anglais, ce qui lui cause d'innombrables souffrances. Victime d'un syndrome dépressif que la fougue de son engagement intellectuel ne parvient pas à compenser, se sentant de plus en plus seul, il tente de se suicider.

Engagé dans l'armée américaine, il passe six mois à Fort Dix, dans l'Arkansas. Le 25 septembre 1943, il est officiellement naturalisé américain. Envoyé fin 1943 à Casablanca et en Italie pour participer à la « guerre psychologique », il rédige des tracts et des textes de propagande destinés aux stations de radio et aux haut-parleurs des tranchées, avant de participer à la campagne d'Allemagne. Puis, il quitte l'armée, séjourne à Rome et Amsterdam, avant de partir pour New York et la Californie.

Après la guerre, il se propose, en tant que journaliste, de participer à la rééducation des allemands, mais il s'aperçoit bientôt, avec tristesse et dégoût, que les écrivains de l'exil sont méconnus dans leur pays, et presque sans avenir. À cette époque, ses livres sont refusés par les éditeurs de la République fédérale d'Allemagne. Lucide sur la crise de la conscience européenne, il exprime de sérieux doutes sur la dénazification de l'Allemagne. En proie à de graves difficultés matérielles, désespéré par le suicide de son ami Stefan Zweig, après René Crevel et Ernst Toller, sentant sa sœur Erika, avec laquelle il a toujours eu des liens très forts, s'éloigner de lui, Klaus sombre à nouveau dans la drogue. Le 21 mai 1949, il meurt d'une forte dose de somnifères, à Cannes, dans sa chambre d'hôtel.

**Mann, Klaus.** *Speed : Nouvelles.* Paris : Denoël, 1998.

Cote: R MAN S

Les quinze nouvelles rassemblées dans *Speed*, écrites entre 1926 et 1943, sont peuplées de personnages troubles, pathétiques, cruels, excentriques et, en même temps, assoiffés de tendresse. Klaus Mann est subjugué par ces êtres de malheur qui lui sont si proches, représentants de la fin d'un monde et condamnés à l'alcool, au haschisch, à la marijuana ou au suicide.

Vos lectures :

- *Recueil de nouvelles dont l'une des deux plus longues « Speed » donne son titre au livre. Elles sont largement autobiographiques, dressant le portrait d'êtres émouvants, qui perdent leurs repères et donnent à voir leurs difficultés à affronter l'existence. On y reconnaît aussi l'engagement de Klaus Mann quand il dénonce « l'étrange morale de 1940 n'a pas d'objections à faire contre le bombardement de villes ouvertes ... »*

- *Les nouvelles de Klaus Mann présentent un double intérêt, sur le plan purement littéraire et sur le plan autobiographique.*

*Les personnages, souvent des marginaux, vivant dans la pauvreté, à la frange de la société, sont peints avec beaucoup de sensibilité. L'auteur nous fait partager leur destin avec talent. Klaus Mann est aussi présent dans cette inadéquation à la vie sociale.*



## Mann, Thomas.

Thomas Mann, né le 6 juin 1875 à Lübeck et décédé le 12 août 1955 à Zurich. Il est issu d'une famille patricienne de commerçants. Son père siège au Sénat de la ville de Lübeck, et sa mère vient d'une famille de commerçants d'origine germano-brésilienne. Thomas est le frère cadet de Heinrich Mann. En 1891, son père meurt et l'affaire familiale est abandonnée.

L'année suivante, il écrit quelques textes en prose et des articles pour le magazine *Der Frühlingssturm* (« la Tempête du printemps ») qu'il co-édite. En 1894, il quitte le lycée et retrouve mère, frères et sœurs à Munich. Là, il travaille pour une société d'assurances, mais il abandonne cette profession bourgeoise en 1895 pour parachever sa formation intellectuelle et devenir écrivain libre. Il se familiarise notamment avec les pensées de Schopenhauer et Nietzsche, découvre les théories freudiennes naissantes puis étudie les œuvres littéraires de Goethe, Schiller, Lessing, Dostoïevski, Tchekhov, Fontane ainsi que la musique de Richard Wagner. Tous seront pour lui des modèles et il leur consacra d'ailleurs plus tard de nombreux articles.

Il commence la rédaction de son premier roman, encore influencé par le réalisme, sur la grandeur et la décadence d'une famille dans l'Allemagne au tournant du XIXe siècle: *Buddenbrooks* qui paraît en 1901. En 1903 il publie *Tonio Krüger*, l'histoire d'amour entre un jeune homme tourmenté et son camarade de classe Hans Hansen, dont une large part est autobiographique avouera-t-il dans ses correspondances. En 1905, il épouse Katharina (Katia) Pringsheim. Les années suivantes, viennent au monde leurs enfants Erika, Klaus, Golo, Monika, Elisabeth et Michael.

En 1912, il publie *Der Tod in Venedig (La Mort à Venise)* que lui inspirent à la fois un voyage dans cette ville et la mort du compositeur Gustav Mahler, survenue l'année précédente. Cette œuvre marque son détachement du réalisme et cherche à saisir la splendeur métaphysique d'une ville d'art comme Venise dont l'essence conduit inéluctablement le personnage principal à la mort. Un séjour dans un sanatorium et la catastrophe de la Grande guerre dans laquelle il fut impliqué (prenant un temps parti pour l'Allemagne impériale) lui fournissent le sujet de son roman le plus célèbre, *Der Zauberberg (La Montagne magique)*, paru en 1924. Cette œuvre, conçue comme une relecture ironique du Bildungsroman ("roman de formation"), constitue une étape importante dans son évolution intellectuelle en ce qu'il marque symboliquement son ralliement aux idées libérales, après une proximité avec le courant de la Révolution Conservatrice symbolisée par ses *Considérations* d'un apolitique, ouvrage important publié en 1918. Outre quelques considérations politiques, la structure narrative de l'ouvrage incorpore des réflexions artistique, esthétique, philosophique, historique et spirituelle en tout genre ainsi que les théories littéraires de l'auteur. Cette vaste parabole sur la déchéance spirituelle, l'amour et la mort avec l'Europe d'avant la Première Guerre pour toile de fond, lui vaut la renommée internationale qui le conduit à Stockholm **en 1929 pour recevoir le prix Nobel de littérature.**

Face à la montée des extrémismes en Europe, Mann publie, l'année suivante, la nouvelle *Mario und der Zauberer* (*Mario et le magicien*) qui évoque le danger des régimes fascistes et de la lâcheté intellectuelle. Dès 1933, il émigre en Suisse et s'installe à Küsnacht, près de Zurich, afin de se tenir éloigné de la tourmente politique que connaît alors son pays. Les premiers mois du régime nazi le convainquent, après un moment d'hésitation, de ne pas retourner en Allemagne. En 1936, il est déchu de la nationalité allemande. Connaissant les œuvres de Sigmund Freud, il dira d'Hitler : « Comme cet homme doit haïr la psychanalyse ! »

A partir de 1938, il vit aux États-Unis. C'est là qu'il compose le complexe et fort sombre *Doktor Faustus* (*Le Docteur Faustus*), paru en 1947, qui évoque métaphoriquement l'âme de l'Allemagne à travers le portrait d'un compositeur, inspiré d'Arnold Schoenberg. En 1952, il retourne en Suisse et non en Allemagne bien qu'on cite alors son nom pour la présidence de la République fédérale. Trois ans plus tard, il décède.

**Mann, Thomas.** La mort à Venise, suivi de Tristan et Le chemin du cimetière. Paris : Fayard, 1995.

Cote : R MAN M.

*La Mort à Venise* et *Tristan* comptent parmi les meilleurs récits de Thomas Mann. Malgré leur brièveté, ces deux chefs-d'œuvre d'inspiration très romantique contiennent de la pensée du grand écrivain allemand. On y retrouve le pessimisme foncier hérité de Schopenhauer, la clairvoyance, la perspicacité et l'extraordinaire raffinement psychologique que Thomas Mann admirait chez Nietzsche, ainsi que les quatre notions fondamentales qui, à travers la littérature, ont pendant des siècles défini l'âme allemande : culture, musique, protestantisme et sens du devoir. La fascination mortelle que peut exercer la beauté physique, tel est le sujet à ces brusques déraillements qui conduisent à la mort. Univers glacé de la montagne, gaieté factice du sanatorium, Tristan est en quelque sorte un prélude à *la Montagne magique*. Dans ce monde qui déjà échappe aux vivants s'affrontent l'artiste, voué aux rêves morbides et à la métaphysique, et le bourgeois, l'homme d'action à la santé et aux affaires florissantes.

Nouvelle brève, infiniment poignante, *le Chemin du cimetière* clôt sur un point d'orgue la réédition de ces deux joyaux de la littérature allemande.

Votre lecture :

*Un écrivain se rend à Venise pour se ressourcer. Il est spécialiste en art. C'est un esthète. Il travaille sur la beauté. Il est subjugué par un adolescent polonais rencontré dans l'hôtel où il réside. Cela le bouleverse. Cet adolescent représente la beauté qu'il a recherchée toute sa vie. Une certaine intimité, ambiguë, se noue entre eux. L'écrivain veut fuir Venise menacée par le choléra et fuir également le jeune homme. Il est tiraillé entre son côté vertueux, rigide et l'attraction qu'il éprouve. Il s'épuise et meurt du choléra en quelques jours.*

*L'atmosphère de Venise est extrêmement bien rendue, brume dorée qui baigne la plage, avec de nombreuses références à la statuaire grecque. Thomas Mann nous donne à entendre ses propres réflexions sur la vieillesse, la mort, la beauté. On retrouve le romantisme allemand. Le film de Visconti traduit fort bien cette atmosphère de déliquescence, de mort qui rode sur le Lido.*

## Meier, Gerhard.

Venu tard à la littérature, mais consacré par de nombreux grands prix, l'écrivain de Niederbipp est mort à l'âge de 91 ans. C'est une figure à la fois attachante, humainement parlant, et très importante du point de vue littéraire, son œuvre ayant connu ces dernières années un retentissement public croissant dans les pays de langue allemande (un Peter Handke l'a placé au premier rang des prosateurs contemporains), qui vient de s'éteindre à l'hôpital de Langenthal.

L'an dernier, au festival de Locarno, la présentation d'un beau film de Friedrich Kappeler, *Das Wolkenschattenboot*, préludait à la célébration du nonantième anniversaire de l'écrivain, né en 1917, dont les dernières années de la vie furent assombries par la mort de son épouse, à laquelle il consacra un petit livre très émouvant, *Ob die Granatbäume blühen*.

Suivant le couple durant plusieurs années, le cinéaste l'avait notamment accompagné en Russie, sur les traces de Tolstoï qui, dans l'œuvre de Meier, joue un rôle marquant. C'est d'ailleurs sous le signe de *Guerre et paix* que nous avons découvert, en 1989, ce superbe livre de Gerhard Meier intitulé *Borodino* (chez Zoé, dans une traduction d'Anne Lavanchy), faisant suite à *L'Île des morts*, premier volet de la trilogie (1987) complétée ensuite par *La Ballade de la neige*, où apparaissaient deux vieux amis emblématiques, sexagénaires restés vifs d'esprit, dont le romancier a fait les messagers de sa dialectique : Baur le libertaire bien ancré dans la réalité, romantique d'action incarnant une Suisse à la fois réaliste et rebelle, et Bindschädler le rêveur, plus attiré par les songeries philosophiques.

Lui-même était venu à la littérature sur le tard, à 54 ans, après une première période d'écriture poétique, une interruption due à la tuberculose et une carrière d'architecte puis de cadre d'usine. Sans trace de pédantisme, avec la bonhomie que manifestent souvent les écrivains venus à la littérature par la « vie pratique », tels un Pizzuto ou un Camilleri, Gerhard Meier développa par la suite son dialogue de Baur et Binschädler au-delà de la mort de Bindschädler. Du petit village bernois à la Russie, et jusqu'en Israël où à l'île de Rügen chère au peintre romantique Caspar David Friedrich, le mémorable *Terre des vents* (Zoé, 1996), suivant la trilogie initiale, étendait la méditation de Baur en cercles concentriques de plus en plus larges.

« Aucun autre auteur suisse n'est aussi universel que Gerhard Meier », écrivait Peter Handke qui n'a visiblement pas lu Ramuz, tout de même plus ample dans son œuvre que le Bernois. Mais de préciser fort justement, au demeurant : « Il a une manière toute naturelle de parler de l'existence et de sa paix. La mort, la disparition des amis, la présence de l'épouse, le jour, la nuit, il est impossible de raconter cela sur un rythme rapide. Chez Gerhard Meier la lenteur n'est pas une idéologie mais un rythme respiratoire ».

Cette tranquillité, ce sérieux sans cuistrerie, cette façon d'aborder les « grandes questions » avec la fraîcheur d'esprit d'un jeune homme, cette grâce aussi de la phrase à longues et lentes vrilles rappelant celle d'un Claude Simon, en moins abstrait, auront sans

doute contribué à attirer un nombreux public à Gerhard Meier, dont l'œuvre lui survivra sans doute. Les ouvrages de Gerhard Meier sont traduits en français chez Zoé.

**Meier, Gerhard.** *Habitante des jardins*. Carouge: Zoé, 2008.

Cote: R STA A

Gerhard Meier, dans ce texte intime et foisonnant, s'adresse à celle qui fut sa compagne pendant soixante ans, déroulant encore une fois pour elle le tapis bigarré d'une conversation ininterrompue où s'entrecroisent le passé et le présent. Dans ce grand poème en prose sur la littérature, sur la vie et sur le deuil, il convoque les vivants et les morts, l'Engadine et son village d'Amrain, avec les personnages de vent qui peuplent ses chemins, et Marcel Proust et Peter Handke, et Tolstoï et Chopin, et Baur et Bindschädler, et le prince André et Natacha et les fleurs. Avec ce livre profondément émouvant, Gerhard Meier rejoint le cœur secret de son œuvre.

**Votre lecture :**

*Homme âgé qui page après page évoque sa femme qui vient de mourir et parle d'elle au présent avec une infinie tendresse. Livre délicat, lumineux, serein qui nous renvoie à nos propres deuils. On se demande comment on pourrait parler de l'absent.*

 **Mercier, Pascal.**

Pascal Mercier, né en 1944 à Berne, vit aujourd'hui à Berlin où il enseigne la philosophie. Il a publié "*Perlmanns Schweigen*" en 1997 et "*Der Klavierstimmer*" en 2000. "*Nachtzug nach Lissabon*" est son troisième ouvrage édité en Allemagne en 2004 et publié en France en 2006.

**Mercier, Pascal.** *Train de nuit pour Lisbonne*. München : Maren Sell, 2006.

Cote : R MER T

Dans *Train de nuit pour Berlin*, l'auteur retrace le périple d'un homme s'élevant par le hasard et l'intelligence à la conscience de ce qu'il est, et n'a pas osé être. Partir, risquer à l'aventure son âme pour se rapprocher de soi-même et avoir la sensation de " vivre enfin selon ses vœux, selon sa passion et au diable les autres ". C'est ce qu'entreprend un beau matin Raimund Gregorius.

**Votre lecture :**

*Raimund Gregorius, professeur de langues anciennes à Berne, homme ponctuel, méticuleux, aux journées parfaitement réglées, fait un jour une rencontre insolite qui le bouleverse. Il découvre le livre d'un poète portugais, Amadeu de Prado dont il assure la traduction. Au milieu d'un cours de latin, soudain il se lève et prend le premier train de nuit pour Lisbonne. Il se met à la recherche de Prado et rencontre des gens qui l'ont connu. Prado était entré dans la résistance contre le dictateur Salazar. Cette histoire est aussi un prétexte pour aborder les thèmes de l'amour, de la religion et de l'amitié.*

*Gregorius se découvre, il n'avait jamais osé faire de telles choses. Il change de vêtements, de lunettes, il en choisi des plus fines. Il a aussi un autre regard sur ce qui l'entoure.*

*Il y a peu d'action dans ce roman, mais on éprouve une grande fascination pour tous les personnages. Par contre, l'écriture en italique de certains passages ne facilite pas la lecture. Le modèle que l'auteur a choisi pour Prado est Tchekhov, il s'est aussi inspiré de la vie de Fernando Pessoa. C'est une écriture classique.*

## **Musil, Robert.**

Robert Musil , né le 6 novembre 1880 à Klagenfurt en Carinthie et mort le 15 avril 1942 à Genève, est un écrivain et dramaturge autrichien. Son grand roman inachevé, *L'Homme sans qualités*, est considéré comme un des romans fondateurs du roman du XXe siècle, avec *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust et *Ulysse* de James Joyce.

Robert Musil est le fils unique d'un père ingénieur dont la famille compte des officiers et des ingénieurs. Il suit de 1892 à 1897 une formation militaire dans les différentes villes où son père est muté, mais interrompt sa carrière d'officier pour faire des études d'ingénieur. A partir de 1903, Musil est de nouveau étudiant, à Berlin cette fois-ci, où il suit des cours de philosophie et de psychologie. En 1908, il obtient le titre de docteur ; sa thèse porte sur le savant et philosophe autrichien Ernst Mach.

Durant ses années berlinoises, il écrit *Les Désarrois de l'élève Törless*, son premier roman inspiré de ses années de lycée militaire : l'intrigue évoque les rapports ambigus et malsains qu'entretiennent entre eux les élèves d'une école militaire. Ce livre rencontre un grand succès critique et donne à Musil l'espoir de pouvoir vivre de sa plume. Il retourne en Autriche en 1910 et occupe un poste de bibliothécaire à Vienne. C'est aussi dans cette ville qu'il se marie, en 1911, avec Martha Marcovaldi.

Mobilisé lors de la Première Guerre mondiale, il est officier de réserve sur le front italo-serbe. A partir de 1920, il réside à Berlin et travaille à son grand œuvre, *L'Homme sans qualités*. Le premier tome paraît chez l'éditeur Rowohlt en 1930 et lui attire notamment l'admiration de Thomas Mann. Il reçoit le Prix Kleist en 1923 et le Prix Gerhart Hauptmann en 1928.

L'arrivée des Nazis au pouvoir en 1933 l'incite à quitter Berlin pour l'Autriche. Puis c'est l'Anschluss qui, en 1938, le fait émigrer pour la Suisse. Durant ces années, sa santé se dégrade et il vit dans un dénuement financier de plus en plus grand: les Nazis ont interdit ses œuvres et il n'a plus de public en Allemagne. Il meurt à Genève en 1942.

**Musil, Robert.** *De la bêtise*. Paris : Allia, 2000.

Cote : 190 MUS

Quelques grammes d'intelligence ! « Si la bêtise ne ressemblait pas à s'y méprendre au progrès, au talent, à l'espoir ou au perfectionnement, personne ne voudrait être bête. » (Robert Musil, 1931)

Chaque phrase de cette petite oeuvre fulgurante pourrait servir de citation. Un titre un peu grandiloquent, mais qui tient ses promesses en équilibre sur une cinquantaine de petites pages: un miracle ! L'écriture y est aussi dense que la pensée, et l'effet en est étourdissant.

Votre lecture :

*Il s'agit d'une conférence donnée par Musil où il montre que sous l'emprise de la peur, parfois on peut avoir un comportement idiot, même si l'on jouit d'une intelligence tout à fait normal.*

**Musil, Robert.** *Les désarrois de l'élève Törless.* Paris : Seuil, 1995.

Cote : R MUS D

Ce roman qui est d'abord, une admirable analyse de l'adolescence, relate l'éveil d'une conscience à travers les désarrois intellectuels, moraux et charnels de Torless, élève dans un collège très huppé de la vieille Autriche à la fin du siècle dernier. La cruauté et la brutalité qui les suscitent et dont les " amitiés particulières " ne sont que l'exutoire, prophétisent les aberrations de l'ère nazie. Musil n'avait que 25 ans lorsqu'il écrivit ce premier roman et préfigure, par la lucidité et la description des " aspects nocturnes " de l'homme toute l'œuvre à venir.

Votre lecture :

*Analyse psychologique du comportement de quatre élèves d'un pensionnat prussien de la fin du XIX e siècle. On suit plus particulièrement l'évolution de l'élève Törless qui prend ses distances par rapport à ses parents avec la découverte de la sensualité et des rapports plus ou moins pervers qu'il entretient avec ses camarades. Certains passages du roman mettent mal à l'aise, notamment ceux qui dévoilent les relations sado masochistes envers l'un des élèves. Les rencontres ont lieu dans un grenier, sorte de vase clos dans le vase clos.*

## **Nizon, Paul.**

Paul Nizon est un écrivain suisse, né en 1929 à Berne. Son père était un chimiste et chercheur d'origine russe. Après son bac, il décide de partir pour la Calabre et travaille sur un chantier. Cette expérience constituera un véritable voyage initiatique. Deux ans plus tard, il étudie l'histoire de l'art et celle de la littérature allemande à Berne et Munich pour réaliser ce qu'il appelle " un apprentissage du regard ". Toujours étudiant, il se marie à Munich en 1954. De 1956 à 1957 il s'isole dans le Spessart afin de se consacrer entièrement à sa thèse sur Vincent Van Gogh.

Il commence à publier vers la fin des années 1950, il travaille alors en tant qu'assistant au musée d'Histoire à Berne. Il vivra à Berne et Zurich comme assistant de musée et critique d'art au quotidien Neue Zürcher Zeitung jusqu'en 1959, date à laquelle paraît son premier

livre *Les Lieux mouvants*. Plutôt bien accueillie, la parution des *Lieux mouvants* lui permet d'obtenir une bourse littéraire et de profiter en 1960 d'une année à Rome. En 1961, toujours étudiant, il part cette fois-ci pour Barcelone où il rencontre une prostituée qui change sa vie. À son retour en Suisse, il décide en effet de s'autolibérer et quitte sa femme et son travail de journaliste.

C'est au début des années soixante que Nizon se voit proposer son premier contrat d'édition par les éditions Surhkamp. Celles-ci, après avoir écouté un extrait audio de *Canto*, livre inspiré du séjour à Rome et que Nizon fait alors enregistrer par un ami sur magnétophone, lui offrent un salaire mensuel. A sa parution en 1964, la critique est loin d'être emballée par ce roman avant-gardiste. Paul Nizon acceptera difficilement ces jugements : « On prétend être un écrivain qui compte, un artiste pour tout dire... Et cependant aux yeux du percepteur, du rédacteur, de l'employé, du fonctionnaire, on n'est qu'un pauvre petit poisson », écrira-t-il. À partir de 1969, Nizon ne se consacre plus qu'à l'écriture, il est alors occupé à son prochain ouvrage *Dans la maison les histoires se défont*, qui paraîtra en 1971. Après son second mariage, il entreprend un voyage en 1975 avec son ami photographe Willy Spiller. Cette expérience partagée donne lieu à une véritable collaboration dans *Adieu à l'Europe*, livre illustré des photos de Willy Spiller, paru en 2003.

En 1977, alors qu'il s'est remis de l'accueil décourageant de *Canto*, il s'installe définitivement à Paris. Le français devient sa langue principale même si son écriture reste fidèle à l'allemand. Paul Nizon entame alors un nouveau cycle dans sa vie d'écrivain. Pour la troisième fois en moins de trente ans, il se remarie à Paris. En 1988, *Stolz* reçoit le prix France-Culture et lui vaut une reconnaissance internationale. Toutes les œuvres qui suivront se superposeront de plus en plus à sa vie. Il se lance d'ailleurs dans la parution de son premier « Journal d'atelier » en rassemblant des notes qui constituent son occupation quotidienne depuis 1960 et donnent naissance à *L'envers du manteau*. En 1999 ses Œuvres choisies paraissent en sept volumes en Allemagne où le succès de Nizon est déjà bien établi.

Avant qu'on fasse de l'autofiction un genre, Paul Nizon s'est déclaré « autofictionnaire » en ce sens « qu'il utilise sa vie vécue pour faire des livres de fiction. "Je suis généralement mon personnage principal » a-t-il déclaré. En effet les œuvres de Paul Nizon abordent toujours, d'un point de vue des plus subjectifs, des thèmes qui lui tiennent à cœur et qui recourent sa propre vie. Parmi eux on retrouve l'extrême solitude pour laquelle il n'y a d'issue que dans l'amour physique de la femme, le regard avide de découvertes et de mieux être que l'étranger jette sur une ville inconnue, la recherche infinie du sens de la vie et celui de l'écriture...

L'écrivain occupe une place non négligeable dans ses Journaux mais également dans ses romans. Ainsi dans *Stolz*, roman écrit à la troisième personne du singulier, qui se distance donc du genre autofictionnaire, le héros se retrouve, tout comme Nizon le fut lui-même, étudiant, avec la charge de nourrir sa famille et s'isole à son tour pour écrire une thèse sur Vincent Van Gogh.

**Nizon, Paul.** *Stolz*. Arles : Actes Sud, 1992.

Cote : R NIZ S

*Stolz*, comme chacun des écrits de Paul Nizon, est une oeuvre emblématique, dont l'écriture lancinante et itérative impose de marcher sur les traces de son héros. Ce héros, *Stolz*, en quelque sorte un "dépossédé", cherche à s'identifier aux objets qui peuplent le monde, interroge la peinture de Van Gogh - dont il est, comme Nizon, un spécialiste -, demande à la



femme de lui montrer l'issue du labyrinthe et, dans sa singulière solitude, tente de se rejoindre lui-même.

Si Paul Nizon est aujourd'hui un écrivain de réputation internationale, c'est d'abord à Stolz qu'il le doit. Ce roman en effet - lors de sa parution en Allemagne en 1975 - porta Nizon au premier rang des auteurs de sa génération. Il lui valut aussi le prix France culture de littérature étrangère en 1988.

Vos lectures :

- *Sombre et dur, mais intéressant.*

- *Le personnage du roman mène une existence terne, il est comme dépossédé de lui-même. Il essaie de mener à terme une thèse sur Van Gogh. On a l'impression qu'il se détache de la vie. Un certain désenchantement baigne ce récit. Est-ce une marque de la littérature allemande ?*

## Perutz, Leo.

Leo Perutz est un écrivain de langue allemande, né le 2 novembre 1882 à Prague et mort le 27 août 1957 à Bad Ischl. Il vécut à Vienne jusqu'à l'Anschluss en 1938. D'origine juive, il émigra en Palestine mandataire. Fils d'industriel, il hésite pour ses études entre les mathématiques et la littérature, pour se lancer finalement dans la première voie. Il quitte donc Prague à 17 ans pour étudier à Vienne. Il trouve une formule qui porte son nom, et publie un traité de jeu de bridge fondé sur le calcul des probabilités. En octobre 1907, il est employé comme actuaire par la compagnie d'assurances italienne Assicurazioni Generali, où Franz Kafka travaille aussi à la même période pendant quelques mois.

En 1914, il est blessé sur le front Est de la Première Guerre mondiale. De retour à Vienne, il publie son premier ouvrage, *La Troisième Balle*. Il lit Émile Zola, Robert Louis Stevenson, Anatole France, Georges Lenôtre, et continue ses romans et ses voyages. Au printemps 1925, il séjourne à Tunis, Sfax et Kairouan, puis en URSS en 1926-1927.

Ses livres commencent à rencontrer quelque succès : *Le Maître du Jugement dernier*, publié à Munich en 1923, est traduit en français dès 1925, et *Le Marquis de Bolibar* paraît chez Albin Michel dès 1930. *Où roules-tu, petite pomme ?*, qui paraît en 1928 comme roman-feuilleton dans le *Berliner Illustrierte Zeitung*, est lu par 3 millions de lecteurs. Mais à la fin des années 1920, il est presque ruiné, devient veuf à la naissance de son troisième enfant, et se remarie.

Il écrit en 1930 une pièce de théâtre *Le Voyage à Presbourg* en collaboration avec Hans Adler qui ne rencontre pas le succès espéré. Il collabore avec l'écrivain autrichien Paul Frank sur plusieurs romans, dont *Le Cosaque et le Rossignol*, qui sert de base à un film tourné en 1935. Mais en 1933, *La Neige de Saint Pierre* est interdit par les nazis et Perutz fuit Vienne en 1938. Il s'installe en Israël, à Tel-Aviv, où il reprend son métier d'actuaire, sans rien écrire jusqu'à 1953.

Mordecai Meisel lui a inspiré son dernier roman "*La nuit sous le pont de pierre*" (*Nachts unter der steinernen Brücke* - 1953).

"*Le Pont Des Ombres*" est un opéra composé par Olivier Dejours, inspiré de "La nuit sous le pont de Pierre" de Léo Perutz. Cet opéra a été joué pour la première fois à l'Opéra du Rhin, à Strasbourg, en tant que Création Mondiale début Mars 2008. À partir de 1954, ce bon skieur revient en Autriche chaque année. C'est lors d'un de ces séjours à Bad Ischl, près de Salzbourg, qu'il meurt le 25 août 1957.

Comme Friedrich Dürrenmatt, Leo Perutz est passionné d'histoire, d'investigation, de justice, mais aussi de fantastique. Dans ses romans, Perutz parvient à entretenir le suspense jusqu'à une chute imprévue qui sème le doute dans l'esprit du lecteur quant à la réalité des événements dont il a pris connaissance dans le corps du récit. Jorge Luis Borges a souligné son génie, Paulhan et Caillois l'ont révélé au public français, en lui attribuant notamment en 1962 le prix Nocturne. Paulhan écrivait en juillet 1962 dans *La Nouvelle Revue française* : « *Le Marquis de Bolibar*, trop peu connu, fait plus d'une fois songer aux premiers romans de Balzac. »

**Perutz, Leo.** *Le cavalier suédois*. Paris : Phébus, 1987.  
Cote R PER C

Le cavalier suédois est avant tout un roman d'aventures, aventureux plutôt, une œuvre qui peut se lire à plusieurs niveaux tant il est dominé par les sentiments de la culpabilité et de l'étrange.

Un jeune brigand, compagnon de fortune d'un soldat égoïste, va le livrer au pire des destins pour lui prendre sa place. Il en retire tellement d'amour, de bonheur et de joie que l'on est prêt à lui pardonner l'infamie commise. Mais évidemment rien n'est simple et le remord qui, à force de le tarauder, finit par se matérialiser, viendra réclamer sa part.

Perutz qui considérait son « cavalier suédois » comme le plus parfait de ses romans, réalise – comme le fait remarquer Jean-Pierre Sicre dans l'introduction - un livre qui évoque irrésistiblement Bruegel dans les descriptions d'un monde paysan soumis et en proie à toutes les terreurs obscurantistes. Il y évoque surtout un univers de fin de règne aux mains d'une noblesse sans compassion.

Votre lecture :

*Je n'ai pas mordu, car le livre suit la mode littéraire d'une intrigue avec un fondement historique, que je n'apprécie pas.*

## **Ransmayr, Christoph.**

Né en 1954 à Wels, ville d'Autriche située près de Linz, Christoph Ransmayr a grandi à Roitham, près du lac de Traunsee. De 1972 à 1978 il étudie la philosophie et l'ethnologie à Vienne. Il travaille ensuite comme rédacteur culturel pour le journal *Extrablatt* de 1978 à 1982, publiant également des articles et essais dans les revues *GEO*, *TransAtlantik* et *Merian*.

À partir de 1982 il se consacre entièrement à la littérature. Après la publication de son roman *Die letzte Welt* (*Le Dernier des mondes*) en 1988, il voyage beaucoup en Irlande, en Asie et en Amérique du Nord et du Sud. En 1994 il s'installe en Irlande, puis retourne vivre à Vienne en 2006. Il a obtenu le prix Bertolt Brecht en 2004.

**Ransmayr, Christoph.** *La montagne volante*. Paris : Albin Michel, 2008.

Cote : R RAN M

Porté par une langue d'une très grande beauté, à la fois poétique et précise, investi d'un impressionnant pouvoir d'évocation, le nouveau roman du grand écrivain autrichien Christoph Ransmayr relève du chef-d'oeuvre littéraire.

Nostalgiques «d'un lieu immuable sous un ciel immuable», deux frères, très dissemblables et pourtant profondément liés, quittent l'Irlande pour le Tibet oriental. Ils ont pour but d'escalader le mont Phur-Ri, un des derniers espaces inexplorés du monde, minuscule tache blanche sur les cartes géographiques. Mais cette «montagne volante», comme l'appellent les nomades khampas, est, selon la légende, éphémère... Obsédés par leur quête, Pad et Liam se lancent dans une expédition périlleuse qui va les acheminer à la rencontre d'eux-mêmes, de leurs illusions, de l'amour et de la mort.

«Pour décrire un monde extrême, Ransmayr trouve une langue qu'on n'a jamais encore entendue, un chant qui lui est propre : un phénomène exceptionnel dans la littérature de langue allemande d'aujourd'hui.» Die Zeit «Un livre très précieux. Il faut le ranger sur le rayon de la bibliothèque où se trouvent les grands livres de sagesse, les écrits sacrés, ces oeuvres qui ne sont pas seulement de la littérature mais qui nous révèlent le sens de la vie, ses arcanes.» Süddeutsche Zeitung.

Votre lecture :

*Ce livre est écrit en vers tout le long, mais j'ai été prise dans l'histoire au bout de deux pages, on en vient à oublier la forme, qui donne toutefois du rythme, grâce aux ruptures. Il s'agit d'un récit à la première personne.*

*On connaît la fin de l'histoire dès le premier chapitre, qui est la fin de l'ancienne vie du narrateur, et la fin de la vie de son frère. Il s'agit de deux frères irlandais qui s'étaient séparés, l'un étant marin, l'autre faisant on ne sait quoi, et qui se retrouvent, sur l'insistance de l'un d'entre eux. Après avoir vu la photo d'un sommet, supposément localisé dans l'Himalaya, ils décident de partir au Tibet le chercher.*

*Il s'agit d'une structure complexe. Les titres de chapitres sont tirés d'un texte tibétain. On note l'importance du thème de la langue, de ce qu'il est possible de faire avec elle. Le titre du livre vient d'une croyance tibétaine qui dit que les montagnes, après avoir toutes été découvertes, s'envoleraient, s'il n'y avait les drapeaux de prière pour les retenir.*



### **Remarque, Erich Maria.**

Erich Maria Remarque est né le 22 juin 1898 à Osnabrück et mort le 25 septembre 1970 à Locarno. Son livre *À l'Ouest, rien de nouveau (Im Westen nichts Neues)*, roman pacifiste sur la Première Guerre mondiale, connu, dès sa parution en 1928, un succès mondial retentissant et reste l'un des ouvrages les plus remarquables sur le premier conflit mondial. Ce livre fut brûlé lors des autodafés nazis dès 1933. Remarque s'exila aux États-Unis et y obtint sa naturalisation en 1947. Un mythe, en partie propagé par les nazis, prétend qu'il s'appelait « Erich Maria Kramer » et que « Remarque » ne serait que la forme francisée de ce nom inversé.

Il est incorporé dans l'armée en 1916 et envoyé sur le front de l'ouest 1917, où il est blessé. En 1919, il est démobilisé et renonce officiellement à toute médaille ou décoration. Il commence une carrière d'instituteur puis s'essaie à divers emplois, comptable, vendeur de pierres tombales, professeur de piano, organiste, libraire, journaliste. . Le 29 janvier 1929, À l'Ouest rien de nouveau sort en librairie.

Le roman raconte l'histoire de Paul Bäumer, lycéen allemand de 19 ans, qui s'est porté volontaire avec le reste de sa classe comme soldat lors de la Première Guerre mondiale. Une fois arrivés au front, Paul et ses camarades sont vite confrontés aux atrocités de la guerre et ils deviennent dégoûtés de tout discours belliqueux.

En 1933, après quelques démêlés judiciaires orchestrés par les nazis Remarque quitte l'Allemagne. À Berlin, les livres de Remarque sont brûlés sur la place publique. Il passe ensuite quelques mois à Paris et part pour Vienne en décembre. En 1938, il est déchu de sa nationalité allemande, il entreprend l'écriture *d'Arc de Triomphe*. En 1939, il part pour les États-Unis. Il se lie d'amitié avec Elisabeth Bergner, Paul Czinner, Orson Welles, Igor Stravinsky, Arthur Rubinstein, Bertolt Brecht et bien d'autres grands de l'industrie cinématographique ainsi que des émigrants allemands.

Dès 1940, Remarque travaille intensément pour le cinéma. Après guerre, les films basés sur ses œuvres se succèdent.

Dès le début des années 1960, il rentre en Europe et ne retourne aux États-Unis qu'épisodiquement. Il voyage beaucoup, écrit et est interviewé par nombre de journalistes. Il meurt le 25 septembre 1970 à Locarno.

**Remarque, Erich Maria.** *Arc de triomphe*. Paris : Plon, 1963.

Cote : R REM A

Nous sommes à Paris, au cours de l'hiver 1938-39. Ravić est un grand chirurgien allemand qui a dû s'exiler pour des raisons politiques. Il exerce clandestinement son métier sous la menace d'être expulsé ou arrêté. Jeanne, petite chanteuse d'origine roumaine, est également marquée par la vie. Ils trouvent dans l'amour un refuge contre un monde hostile. L'imminence de l'orage donne aux choses et aux gens, aux actes et aux paroles une tonalité qu'on n'oublie pas. Le sentiment tragique qui caractérise l'univers de Remarque trouve ici l'une de ses expressions les plus saisissantes.

Votre lecture :

*Médecin qui exerce clandestinement dans une clinique privée. Il tombe amoureux de Jeanne et a avec celle-ci une liaison tourmentée. On apprend sa fuite d'un camp nazi et les tortures qu'il y a subies. Un jour, il croit reconnaître son tortionnaire dans la foule et le suit ...Atmosphère de pluie, récit assez sombre.*

**Remarque, Erich Maria.** *A l'Ouest, rien de nouveau*. Paris: Stock, 2005.

Cote: R REM A

Votre lecture :

*Livre émouvant sur la guerre de 14-18. En le lisant, je croyais voir un film de guerre !*

## **Saxenburg, Siska von.**

Elevée en Allemagne, Siska von Saxenburg a été bercée par ces contes. Elle les a traduits et adaptés en hommage à ses grand-mères et à sa mère, pour ces longues heures passées à tenter de l'endormir.

**Saxenburg, Siska von.** *Le cheval d'écume. Légendes germaniques.* Paris : Grancher, 2003.

Cote : 398.2 SAX

Racontés comme une berceuse, murmurés par les mères, adorés par les enfants, les légendes et contes allemands tirent leur inspiration des sombres épaisseurs de la Forêt-Noire. C'est toute l'âme allemande, teintée de mélancolie passionnée et de sauvagerie, qui se dessine entre les lignes de ces récits, hérités de vieilles traditions païennes. Entre la nature omniprésente et les éléments déchaînés, les héros ont bien du mal à rester en vie. Les méchants ne sont pas toujours punis et les vengeances deviennent parfois sanglantes.

Votre lecture :

*A la lecture de ces légendes germaniques, on se rend compte que Charles Perrault y a puisé beaucoup d'éléments. La grande différence, c'est que le diable, personnage malfaisant dans les contes français, y est représenté sous un angle plus facétieux.*

## **Schenkel, Andrea Maria.**

Andrea Maria Schenkel, née le 21 mars 1962 à Ratisbonne en Allemagne, est une femme de lettres de langue allemande. Schenkel est surtout connue pour son premier livre *Tannöd* (2006). Une adaptation théâtrale est mise en scène au Tiroler Landestheater à Innsbruck (Autriche) en mars 2008 puis au Staatsschauspielhaus à Dresde (Allemagne) en avril 2008.

Son deuxième livre, *Kalteis*, l'histoire d'un tueur en série dans le Munich des années 1930, a été publié en 2007 en Allemagne. Schenkel a été lauréate du "Deutscher Krimi Preis" à deux reprises (en 2007 pour *Tannöd* et en 2008 pour *Kalteis*) et du "Friedrich Glauser-Preis" en 2007.

**Schenkel, Andrea Maria.** *La Ferme du crime.* Le Méjean : Actes Sud, 2008.

Cote : RP SCH F

Le roman décrit l'histoire vraie de l'assassinat d'une famille entière de fermiers dans le hameau bavarois de Hinterkaifeck. Les faits se déroulent en 1920 et n'ont jamais été résolus. Schenkel replace l'histoire dans les années 1950 et relate avec beaucoup de détails le monde rural traditionnellement conservateur et catholique sur fond d'Allemagne d'après-guerre.

Par la façon du retraitement d'un incident historique, Schenkel se place dans la tradition du roman reportage à laquelle appartient le meilleur exemple du genre, *De sang-froid* de Truman Capote.

Vos lectures :

- *Ce roman s'inspire d'un fait divers réel, une famille entière a été assassinée en 1920 en Bavière. L'auteur retrouve les témoins et les interroge. Elle fait parler les petites filles dans le langage « petite fille », je n'ai pas aimé.*

*Elle présente chaque personnage en donnant des précisions sur son identité et ses liens avec la famille tuée. L'auteur donne sa version des faits. Elle fait une étude de caractères remarquable de gens qui vivent en autarcie dans une région reculée de Bavière.*

*C'est assez déroutant au début, mais il faut poursuivre. Elle a une écriture étonnante, ciselée.*

- *J'ai beaucoup aimé, je n'ai pas été gênée par le style « petite fille », ni les prières. L'auteur a effectué un réel travail d'historienne. Une fausse piste est donnée au départ, c'est bien mené. Les relations entre les personnages sont bien évoquées, climat incestueux et jalousie. Je l'ai lu davantage comme un roman psychologique, plus qu'une histoire policière.*

- *Cela m'a beaucoup plu. C'est une histoire vraie. Certains passages m'ont marquée, notamment ceux avec les prières. J'en recommande la lecture.*



## **Schlink, Bernhard.**

Bernhard Schlink, écrivain de langue allemande est né le 6 juillet 1944 à Bielefeld (Allemagne). Il étudie le droit à Heidelberg et à Berlin, et exerce comme professeur à Bonn et à Francfort. Depuis 1992, il est professeur de droit public et de philosophie du droit à l'université de Humboldt à Berlin. En 1987, il est également devenu juge au tribunal constitutionnel du Land de Rhénanie-du-Nord-Westphalie.

Il a débuté sa carrière comme écrivain par plusieurs romans policiers, dont le premier, *Brouillard sur Mannheim*, en collaboration avec Walter Popp, où se retrouve le personnage principal Selbs (vient de "selbst" : "soi-même"). L'un de ces romans (*Die gordische Schleife*) a obtenu le prix Glauser en 1989.

En 1995 il publie *Der Vorleser* (Le liseur, publié en France en 1996), un roman partiellement autobiographique. Ce livre devient rapidement un best seller et est traduit dans 37 langues. Il a été le premier livre allemand à arriver en première position sur la liste de best-sellers publiée par le New-York Times. En 1997 il a obtenu le prix Hans Fallada, une récompense littéraire italienne et le prix Laure Bataillon, prix décerné à des œuvres traduites en Français. En 1999 il a reçu le prix de littérature du journal 'Die Welt'. Une adaptation cinématographique a été réalisée en juillet 2009 par Stephen Daldry.

**Schlink, Bernhard.** *Le liseur.* Paris : Gallimard, 1996.

Cote : R SCH L

A quinze ans, Michaël fait par hasard la connaissance, en rentrant du lycée, d'une femme de trente-cinq ans dont il devient l'amant. Pendant six mois, il la rejoint chez elle tous les jours, et l'un de leurs rites consiste à ce qu'il fasse la lecture à haute voix. Cette Hanna reste mystérieuse et imprévisible, elle disparaît du jour au lendemain. Sept ans plus tard, Michaël assiste, dans le cadre de ses études de droit, au procès de cinq criminelles et reconnaît Hanna parmi elles. Accablée par ses coaccusées, elle se défend mal et est condamnée à la détention à perpétuité. Mais, sans lui parler, Michaël comprend soudain l'insoupçonnable secret qui, sans innocenter cette femme, éclaire sa destinée, et aussi cet étrange premier amour dont il ne se remettra jamais. Il la revoit une fois, bien des années plus tard. Il se met alors, pour comprendre, à écrire leur histoire, et son histoire à lui.

Vos lectures :

*- A la fin de la seconde guerre mondiale, Mikaël, un adolescent de quinze ans, devient l'amant d'une femme plus âgée. Ils ont des rapports très ritualisés, il lui lit des livres à haute voix. Plus tard, pendant ses études de droit, il assiste au procès de Hanna, qui ne se défend pas. Elle a été gardienne dans un camp de concentration. Au fil du procès, il découvre son secret. Leur histoire s'éclaire. Il se tait, ne révèle pas ce secret. A sa libération, il décide de l'aider à se réinsérer.*

*Ce roman est aussi une condamnation du passé nazi de l'Allemagne. Il montre la non communication entre parents et enfants après la guerre. Le récit est émaillé de nombreuses réflexions philosophiques, même si l'on comprend certaines choses, on les condamne malgré tout.*

*- Livre intéressant qui décrit la relation étrange entre une femme et un adolescent. La femme est son initiatrice et le jeune homme d'une certaine manière aussi, il lui lit des livres. Le poids de l'Allemagne nazie est prégnant.*

**Schlink, Bernhard.** *Le retour.* Paris: Gallimard, 2007.

Cote: R SCH R

Les grands-parents du jeune Peter Debauer travaillent comme relecteurs pour une collection de littérature populaire. Souvent, Peter dessine ou fait ses devoirs au dos de jeux d'épreuves corrigées. Un jour, il se met à lire un de ces feuilletons malgré l'interdiction grand parentale. Intrigué, il découvre dans le récit pourtant incomplet d'un prisonnier de guerre détenu en Sibérie des détails qui se rattachent étrangement à sa propre vie. Une longue quête commence alors pour lui, et sa volonté de découvrir la fin de l'histoire l'entraînera dans une odyssée à travers l'Histoire allemande et le passé de sa propre famille.

Vos lectures :

*- Il s'agit du parcours initiatique d'un jeune homme, avec lequel on voyage beaucoup. L'écriture est simple.*

*- Livre assez compliqué. Un jeune garçon Peter, né après la seconde guerre mondiale, vit avec sa mère. Il va passer ses vacances en Suisse chez ses grands-parents qui sont correcteurs de feuilletons pour une maison d'édition. On lui donne la permission d'utiliser le dos des feuilles pour dessiner. Il découvre alors une histoire qui ressemble à celle d'Ulysse : un prisonnier de guerre revient chez lui et trouve sa femme avec un autre homme. Mais il n'y*

*a pas la fin. Il fait alors des recherches et rencontre la femme de sa vie. Plus tard, il se rend aux Etats-Unis dans une sorte de séminaire consacré aux réactions des hommes dans des situations extrêmes.*

*J'ai trouvé ce roman plus intéressant que « Weekend »*

**Schlink, Bernhard.** *Le Week-end.* Paris: Gallimard, 2008.

Cote: R SCH W

Un homme sort de prison – vingt ans c'est long... Et si peu quand au nom de la cause— celle des fractions armées rouges, on a tué à quatre reprises. Pour fêter sa libération, Christiane la sœur aînée de Jörg a organisé un week-end avec les vieux amis – ceux de l'époque révolutionnaire, aujourd'hui adoucis...

Entre souvenirs et incidents, les heures s'égrènent dans le vieux manoir ceinturé d'un ombrageux jardin et avec elles, cette lancinante question : que faire de son passé ? Le renier ou lui rester fidèle ? Certains auront du mal avec ces considérations toutes germaniques, les autres se laisseront porter par la prose doucement nostalgique de Bernhard Schlink – juge dans la vie civile, qui accorde parfaitement son décor à ses interrogations.

Votre lecture :

*On a beaucoup parlé du « Liseur ». Je ne me suis pas passionné pour ce livre. Une femme s'occupe de son frère à sa sortie de prison, elle invite ses anciens amis pour un week-end.*

*Je n'ai pas réussi à entrer en empathie avec les personnages. Est-ce dû au thème du terrorisme développé dans ce livre ? Il s'agit d'une réflexion sur « au nom d'une cause, peut-on sacrifier autant d'idéaux ? » Ce livre ne m'a pas emballé.*

**Schlink, Bernhard.** *Amours en fuite : nouvelles.* Paris : Gallimard, 2001.

Cote: R SCH A

Votre lecture :

*La nouvelle que j'ai le plus aimée, c'est « L'autre ». Un homme perd sa femme, morte d'un cancer. Il reçoit alors une lettre d'un homme inconnu, amour de jeunesse de sa femme. Ils vont se rencontrer. Histoire belle et émouvante.*

*Ces nouvelles ont pour thème la rupture, l'amour en fuite.*

## **Schulze, Ingo.**

Ingo Schulze est né en 1962 à Dresde, où il était fier, enfant, de marcher « parmi tant de maisons modernes ». Le 16 février 1990, avec quelques amis, il lance à Altenburg un hebdomadaire de douze pages, Altenburger Wochen Blatt.. Il a 28 ans, n'écrit pas. Après quelques nouvelles d'adolescence, se souvient-il, « j'ai pensé que je n'étais pas fait pour ça et je n'ai plus rien écrit, sinon des articles, pendant huit ans. C'était une souffrance ». Pour le journal, qui se vend à 7 000 exemplaires, il rencontre des banquiers, des publicitaires, connaît



une vie de petit homme d'affaires «tellement excitante que les livres eux-mêmes n'avaient plus d'intérêt. J'étais perdu, j'avais grossi, je passais mon temps à me battre pour l'argent. Je me souviens seulement d'avoir lu à cette époque *les Somnambules*, d'Hermann Broch. Il m'a donné la sensation physique du mouvement de l'Histoire».

Ingo Schulze a mis des années à comprendre quels livres il voulait faire. Il lui a fallu, entre autres, aller aux Etats-Unis. En 1996, il s'installe pour quelques mois à New York, dans un petit appartement de l'Upper East Side, et essaie pour la première fois d'écrire de petites histoires sur l'Allemagne de 1990 : ce sera *Histoires sans gravité*, une série de nouvelles en échos où les personnages reviennent de l'une à l'autre, selon des perspectives différentes. «Jusque-là, se souvient Ingo Schulze, quand j'imaginai des personnages est-allemands, ils disparaissaient.» La découverte des nouvelles de Raymond Carver et d'Ernest Hemingway les fixent : «Je regardais New York et, soudain, j'ai vu Altenburg. Le style choisissait les personnages et les faisait vivre. »

Depuis quinze ans, il vit à Berlin, dans le quartier de Prenzlauer Berg, où, entre parcs et friches, se sont installés à bicyclette tant d'artistes de sa génération. En janvier, il est rentré d'Italie, où il a passé un an avec sa femme et leurs deux filles. Au-dessus de la porte de son bureau, une grande lithographie étale, en latin et en allemand, les derniers mots du *Voyage en Italie*, de Goethe : «Quand cette nuit funèbre occupe ma pensée/Cette dernière nuit qu'à Rome j'ai passée/Qui m'a vu délaïsser tant d'amis précieux/Je sens les pleurs encor s'échapper de mes yeux.» Goethe a traduit ces vers d'Ovide, qui s'exilait. Schulze a fait du latin à Leipzig. Un Allemand né à l'Est est une sorte d'exilé : ce n'est pas lui qui est parti, mais le pays qui a disparu.

Ingo Schulze raconte la vie de ceux qui, en ex-URSS ou en ex-RDA, ont connu l'avant et l'après chute du Mur. Ses récits sont formés de petites histoires tragi-comiques tirées de rien du tout, d'un quotidien simple mais ô combien révélateur des grands bouleversements du monde. Il restitue un moment historique par le détail de vies quotidiennes, gestes, dialogues, manifestations, mouvements d'une robe ou éclat d'un emballage de chocolat venu de l'Ouest. Ainsi rend-il la vie, si lourde, presque légère : si la promesse nous manque, les moments ont eu lieu. Les personnages regardent les vitrines brusquement remplies, tâtent leurs nouveaux marks et disent : «Il faut d'abord apprendre la civilisation. Ce n'est pas tant par faiblesse de caractère que nous avons échoué, mais parce que tout notre système sensoriel n'était pas adapté.»

**Schulze, Ingo.** *33 moments de bonheur : extraordinaires aventures des Allemands à Piter.* Paris : Fayard, 2001.

Cote : R SCH

Au coeur de Leningrad redevenue Saint-Pétersbourg, trente-trois récits formant entre eux un véritable kaléidoscope rendent compte de la vie quotidienne après le délitement du régime soviétique. Pour saisir l'extraordinaire chaos, Ingo Schulze recourt à une grande variété de genres littéraires, du tableau intimiste au conte fantastique, du roman noir au tableau de genre.

Et c'est une galerie de personnages les plus divers (trafiquants, nostalgiques de l'ancien régime, gangsters, artistes, gens du peuple) qu'il met en scène sur fond de société privée de repères, mais où la " sainte Russie " peu à peu resurgit dans l'inconscient des acteurs. Les différents épisodes de ce livre racontent une ville qui a fasciné des générations

d'écrivains, d'artistes, de musiciens, une ville où l'histoire jaillit de chaque bouche d'égout et recouvre chaque mur d'une subtile patine. Mais en dépit de cette splendeur passée, grâce à elle peut-être, cette ville, Piter, offre une surface de projection idéale à l'imagination littéraire d'Ingo Schulze, cette voix si singulière de la littérature allemande contemporaine.

Votre lecture :

*Écrit par Ingo Schulze, considéré comme un auteur prometteur. De Saint-Pétersbourg, après la chute du Mur et l'abandon du nom de Leningrad, il rapporte 33 histoires, dont il prétend dans la préface, qui pourrait bien être elle-même une histoire, qu'il ne les a pas écrites. Ce serait en effet une femme se rendant dans cette ville qui aurait trouvé le manuscrit dans le train, avant de le donner à l'auteur, qui verra l'intérêt de le faire publier.*

*Il s'agit d'un recueil de nouvelles avec des/ chapitres de tailles inégales, qui ne semblent pas avoir de fil directeur, et qui sont en fait symboles du chaos de la ville. On note également la récurrence de la notion de bonheur ; il y a toujours un moment pendant lequel les personnages atteignent la plénitude, et un pendant lequel c'est le tour du lecteur. Certains personnages ont la nostalgie de l'ordre soviétique. On est face à une grande variété de genres littéraires.*

Le livre est déroutant. Une nouvelle en particulier m'a rendue perplexe : Un couple de retraités se promène en évoquant le moment d'avant, avant le changement. Mais il s'agit d'un couple toujours ardent, qui n'a pas honte de sa jeunesse, qui les a toujours vu faire face aux situations (via la contraception, par exemple), avec prévoyance. Ils ne sont donc pas si 'plan-plan'. Ils appellent leurs promenades des « patrouilles », et leur passion est de traverser les ponts, ce qu'ils font avec recueillement. Tout est nommé : on les accompagne. Arrivant à un endroit, un peu glauque, peut-être par hasard, où il se s'effectue des trafics d'argent et d'armes, elle veut s'acheter un pistolet, disant à son compagnon d'avoir l'air intéressé. Ils partent avec la vendeuse dans un endroit plus propice à la transaction, elle donne l'argent, le porte-monnaie tombe, la vendeuse se baisse, il l'attrape puis la tue, elle verse de la vodka sur le cadavre et la traite de « monstre », puis ils repartent. Rien n'est expliqué. Peut-être s'agit-il de justiciers nostalgiques de l'ordre communiste.

## **Seghers, Anna.**

Anna Seghers (de son vrai nom Netty Radvanyi, née Reiling) est née le 19 novembre 1900 à Mayence et décédée le 1er juin 1983 à Berlin. Femme de lettre allemande d'origine juive.

Anna Seghers est l'unique enfant du marchand d'art Isidor Reiling et de sa femme Hedwig (née Fuld); la famille se revendique juive orthodoxe Elle fréquente d'abord une école privée puis le lycée de jeunes filles. Durant la première guerre mondiale, elle sert au service des armées. En 1920 elle réussit le baccalauréat. Ensuite elle étudie à Cologne et Heidelberg l'histoire, l'histoire de l'art et la sinologie. En 1924 elle obtient son doctorat à l'université de Heidelberg avec une thèse sur Juifs et judéité dans l'œuvre de Rembrandt.

En 1925 elle épouse le sociologue hongrois László Radványi. Ils ont deux enfants. Le couple déménage à Berlin, où naît en 1926 leur fils Peter. Une de ses premières publications,

le récit *Grubetsch* paraît en 1927 sous le pseudonyme de Seghers (sans prénom) et les critiques pensent que l'auteur est un homme. Elle a choisi son pseudonyme par admiration pour les œuvres du peintre et graveur flamand Hercules Seghers.

En 1928 naît sa fille Ruth. Cette même année paraît aussi son premier livre sous le pseudonyme d'Anna Seghers *L'Insurrection des pêcheurs de St-Barbara*, couronné par le prix Kleist). Également en 1928, elle rejoint le Parti communiste allemand (KPD) et l'année suivante elle est membre fondatrice de l'Union des écrivains prolétaires révolutionnaires. En 1930 elle voyage pour la première fois en Union soviétique. Après la prise de pouvoir par les Nationaux-socialistes (Nazis) Anna Seghers est arrêtée par la Gestapo puis relâchée ; ses livres sont interdits en Allemagne et brûlés. Peu après elle fuit en Suisse et de là rejoint Paris.

En exil elle collabore aux journaux d'émigrés allemands. En 1935, elle est une des fondatrices de l'Union de défense des écrivains allemands à Paris. Après le commencement de la Seconde Guerre mondiale et l'entrée des troupes allemandes dans Paris, le mari de Seghers est interné dans le sud de la France au camp du Vernet. Anna Seghers réussit à fuir avec ses deux enfants du Paris occupé vers la zone sud administrée par Pétain. À Marseille, elle se préoccupe de la libération de son mari et des possibilités de fuir à l'étranger. Cette époque forme la trame du roman *Transit* (paru en 1944).

En mars 1941, Anna Seghers et sa famille réussissent à rallier Mexico. Elle fonde le club antifasciste Heinrich-Heine dont elle est présidente. Avec Ludwig Renn elle lance le mouvement Allemagne libre (Freies Deutschland) ainsi que le journal du même nom. En 1942 paraît son roman qui restera probablement le plus célèbre *La septième croix* (*Das siebte Kreuz*). Le roman décrit l'horreur des camps hitlériens d'avant-guerre. En juin 1943 Anna Seghers est sérieusement blessée lors d'un accident de la circulation et est obligée de faire un long séjour à l'hôpital. En 1944 Fred Zinnemann met *Das siebte Kreuz* en images. Les succès du livre et du film rendent Anna Seghers célèbre dans le monde entier.

En 1947 Seghers quitte Mexico et retourne à Berlin. Cette année là elle remporte le Prix Büchner. En 1950 elle déménage à Berlin-est. Elle devient membre du Conseil mondial de la paix. En 1951 elle reçoit le prix national de la République démocratique allemande (RDA) et entreprend un voyage en République populaire de Chine. En 1952 elle est élue présidente de l'Union des écrivains de la RDA et le restera jusqu'en 1978. Elle renonce à la présidence de l'union des écrivains dont elle devient présidente d'honneur. La même année meurt son mari. En 1981 Anna Seghers reçoit la citoyenneté d'honneur de sa ville natale Mayence. Anna Seghers meurt le 1er juin 1983.

**Seghers, Anna.** *Transit. Paris* : Autrement, 1995.

Cote : R SEG T

" Si ce roman est devenu le plus beau de ce que Anna Seghers a écrit, c'est certainement à cause de la situation historique et politique, atrocement unique, qu'elle a choisie comme modèle référent. Je doute que notre littérature, après 1933, puisse montrer beaucoup de romans qui soient écrits comme celui-ci, sans défaut, avec l'assurance du somnambule. " (Heinrich Böll.)

Marseille, 1940. Anciens combattants de la guerre d'Espagne, déserteurs, juifs, écrivains, artistes et opposants allemands au nazisme - certains réfugiés en France dès 1933 comme Anna Seghers -, tout ce que la Wehrmacht pourchasse se trouve, pour ainsi dire, acculé le dos à la Méditerranée, en attente d'un hypothétique embarquement vers la liberté. Si Marseille est encore située en zone libre, personne parmi les fugitifs ne doute de l'imminence d'une occupation totale de la France. Dans le dédale de Transit, on assiste à une chorégraphie de la comédie humaine qui n'en finirait pas de s'être dérégulée.

Votre lecture :

*Sont bloqués à Marseille toutes sortes de gens, candidats à l'exil qui subissent des tracasseries administratives kafkaïennes. Le narrateur, lui, n'a pas envie de partir. Pour résider à Marseille, il faut se déclarer candidat au transit. Il tombe amoureux d'une femme. Alors qu'il a tout pour partir, il renonce au départ, suite à la non réciprocité de l'amour qu'il éprouve pour cette femme.*

*C'est un pavé. Livre très intéressant qui révèle les compromissions de l'époque.*

## **Stamm, Peter.**

Peter Stamm est né en 1963 en Suisse. Après des études de commerce, il a étudié l'anglais, la psychologie, la psychopathologie et l'informatique comptable. Il a longuement séjourné à Paris, New York et en Scandinavie. Depuis 1990 il est journaliste, et écrivain. Il a rédigé une pièce pour la radio, une pièce pour le théâtre et a collaboré à de nombreux ouvrages. Il est, depuis 1997, rédacteur en chef du magazine *Entwürfe für Literatur*. Il a obtenu en 1998 le Rauriser Literaturpreis pour son premier roman, *Agnès*. Il vit actuellement à Winterthur. S'il aime la neige et les forêts, Peter Stamm n'est pas pour autant un ermite. Globe-trotter dans l'âme, il aime faire voyager ses personnages, leur faire rencontrer des individus d'autres cultures, à l'image d'Agnès, l'héroïne éponyme de son premier roman.

Pointilliste, la démarche littéraire de Stamm se concentre sur les petits riens du quotidien, dans une langue épurée, et refuse la psychologie trop explicative. La justesse est toujours au rendez-vous. En quelques situations, l'auteur sait accoucher d'un personnage à la fois banal et extraordinaire, comme Katherine dans le splendide *Paysages*.

**Stamm, Peter.** *Agnès*. Paris : Christian Bourgois, 2008.

Cote : R STA A

Dans la salle de lecture surchauffée de la bibliothèque municipale, ils ont échangé leurs premiers regards. Puis, autour d'un café, leurs premiers mots. Il est suisse et fait des recherches sur les wagons de luxe américains. Elle est américaine, étudiante en physique et rédige sa thèse de doctorat. Ils dînent ensemble, partent en excursion dans les forêts environnantes, visitent les musées.

Un jour, Agnès lui demande d'écrire un portrait d'elle. Soir après soir, il se prête à ce qui n'est au début qu'un jeu. Mais, peu à peu, leur vie se conforme aux aléas du récit, au risque que celui-ci prenne le pas sur la réalité. " Qu'est-ce qui relie les êtres entre eux ? Peter Stamm

a écrit un premier roman cérébral et singulier. Une réflexion sur les mystères de l'amour. Un voile soulevé dans un bruit de déchirure. Agnès raconte la mort de l'innocence ".

Très beau parallèle entre réalité et fiction, mais n'y a-t-il pas danger quand la vie se calque sur les rêves ?

Vos lectures :

- *Situation très actuelle qui se déroule sur neuf mois. Dès les premières pages on connaît la fin, ce qui n'est pas gênant. C'est l'histoire d'un homme d'une quarantaine d'années qui se découvre un certain talent d'écrivain. Alors qu'il est aux Etats-Unis pour ses recherches, il rencontre une jeune femme avec laquelle il a une liaison amoureuse.*

*La jeune femme lui demande curieusement d'écrire l'histoire de leur vie. Ce sera neuf mois de la vie d'un couple au quotidien. On se rencontre, on se met à vivre ensemble. Qui es-tu, toi ? Qu'est-ce qui te fait dire cela ? Leur vie se trouve projetée dans l'écriture. On se laisse envoûter par le style, l'histoire.*

- *Dans une bibliothèque, un homme et une femme se rencontrent. Elle lui demande d'écrire le récit de leur relation. Lui, écrit pour essayer de comprendre comment ils en sont arrivés là. Elle, s'est davantage engagée dans le processus relationnel.*

*Deux thèmes peuvent être dégagés : l'étude de leur relation et la relation du récit à eux. A la fin, elle termine le récit et s'en va. Lui ne se livre pas, il reste sur ses gardes. Il essaie de comprendre, mais n'y parvient pas. Moins il s'engage, mieux il se sent.*

*Sur le plan littéraire, c'est très intéressant au point de vue du processus de création, mais cela donne une littérature factuelle représentative de la génération actuelle des jeunes auteurs. Leur cœur est gelé !*

- *Pas passionnant, avec une imbrication entre le roman et la réalité.*



**Stanicis, Sasa.**

Serbe par son père et bosniaque par sa mère, Sasa Stanisic a fui son pays à 14 ans. Dans son premier roman, cet admirateur de Bruce Lee et du poète Paul Celan conjure dans un allemand fantasque les drames de son enfance.

Sasa Stanisic est une joyeuse figure. Bien avant les flonflons trépidants de son premier roman, *Le Soldat et le gramophone*, aujourd'hui traduit en français, la musique fut d'ailleurs sa première passion, à la fin des années 90, quand il grattait fiévreusement sa guitare dans un groupe créé avec des copains de lycée. Sous ses airs de zozo farceur, Sasa Stanisic prévient tout de suite : « Je n'aime que les chansons à texte, accompagnées d'une musique triste et suave, comme le groupe Iron and Wine. » Ne lui parlez pas de son compatriote Emir Kusturica, « piège à touristes, représentatif d'un tout petit courant créatif de la Serbie », lâchez plutôt les noms de Bruce Lee et de Paul Celan, ses deux sources d'inspiration littéraire, vous verrez son œil s'illuminer.

Du roi du kung-fu, il dit admirer la ressemblance avec Romy Schneider, et les films « en noir et blanc et gris, peuplés d'êtres auxquels on hésite à faire confiance ». Quant au poète juif allemand, il voue un culte sans bornes à « son art de fermer la porte au seuil de l'horreur ». L'horreur, Sasa Stanisic l'a connue, à sa façon, pendant son enfance à Belgrade : fils d'un Serbe et d'une Bosniaque, il était « la preuve que quelque chose est possible ». Le nationalisme a tué son identité, que l'exil lui a rendue.

A 14 ans, en 1992, Sasa Stanisic fuit avec ses parents en Allemagne, où il intègre le collège sans parler un seul mot d'allemand. En quelques mois, son cerveau se germanise, et les mots bosniaques partent en fumée. Cette mystérieuse expérience a laissé des traces dans sa plume. Même s'il a écrit son livre en allemand, il l'a pensé en spéléologue polyglotte, passant d'une strate linguistique à une autre, jouant gaiement avec les constructions de phrases et les expressions idiomatiques. Le style de Sasa Stanisic est rapide et léger comme le galop d'un cheval qui s'emballé, brisant toutes les barrières sur son passage.

La guerre n'est pas son propos. « Il faut voir plus loin que le grillage, plus loin que le rideau », dit le jeune écrivain. Au fin fond des souvenirs, au plus près de l'enfance. Aleksandar (Sasa), le héros de son livre, est un gamin à qui rien n'échappe, dans la Yougoslavie des années 80, surtout pas l'irréversible dualité de l'être humain. Sasa Stanisic a pourtant hésité avant de regarder le passé à travers les yeux d'un enfant, « subterfuge dangereux, mignon, tire-larmes ». Il a passé de longs mois à dégraisser, « à ne pas victimiser, à fuir la psychologie, à [s]'en tenir aux faits ». Souvent drôle, *Le Soldat et le gramophone* est un livre de réparation, une tentative désespérée de donner un sens à une fuite inexplicable.

« Je veux créer des objets inachevés, dit Aleksandar lorsqu'il pense à quand il sera grand. Piloter des avions ou épouiller des pélicans dans les zoos, à d'autres – je deviendrai un artiste qui joue au foot et pêche à la ligne ! Aucun de mes tableaux ne sera jamais fini, il leur manquera toujours un détail important. »

Devenu grand, Sasa Stanisic a écrit ce livre pour en finir avec un pan de sa vie, pour « supporter la violence de ne pas avoir choisi de partir ». Et pourtant, un sentiment d'inachevé le taraude encore : « Je m'accepte mieux, mais j'ai toujours l'impression de marcher au bord d'un gouffre. En écrivant, j'ai découvert que les livres sont une forme assourdissante de silence. ».

Marine Landrot

**Stanisic, Sasa.** *Le soldat et le gramophone.* Paris: Stock, 2008.

Cote: R STA S

Aleksandar grandit près de Visegrad, dans ce qui est encore la Yougoslavie, quand se produit un drame : la mort de son grand-père Slavko. Celui dont les récits légendaires du communisme l'ont enchanté, et auquel il a fait le serment de transformer la réalité en histoires, l'enfant espère jusqu'au bout le réveiller. Son grand-père adoré n'a-t-il pas fait de lui un magicien ? Mais il faudra que les pouvoirs d'Aleksandar soient grands car la guerre est proche.

Viendra le temps de l'exil et d'une intégration difficile dans l'Allemagne des années 90, obsédée par le productivisme et le coût de la réunification. L'évocation inoubliable d'une guerre qui s'est jouée tout près de nos frontières, dans l'indifférence et l'incompréhension générales. Le destin d'une famille aux personnages picaresques. Le regard d'un enfant, plus

préoccupé des malheurs de ses proches, de l'issue d'un match de football, de ses premières amours, que de l'avenir de son pays mais dont le récit spontané souligne la violence avec laquelle la guerre fait irruption dans le quotidien. Puis Aleksandar grandit et dès que l'occasion lui est donnée d'écrire, il ne cessera d'évoquer son enfance et le souvenir de son pays perdu. C'est à la naissance d'un prodigieux écrivain que le lecteur assiste alors, pour son plus grand plaisir.

Vos lectures :

*- Le livre débute avec la mort du grand-père d'Aleksandar et se termine dix ans plus tard par un pèlerinage sur la tombe de celui-ci. Entre temps, la guerre est passée par l'ex Yougoslavie, les parents du narrateur, l'un croate et l'autre serbe, se sont réfugiés en Allemagne puis aux Etats-Unis. Le garçon a grandi, a fait ses études en Allemagne mais ne peut oublier le village de son enfance, Visegrad.*

*Nous plongeons avec lui dans le monde coloré et merveilleux de sa jeunesse. Enfance qui restera inachevée alors qu'éclate la guerre en 1991. Il essaie de maintenir symboliquement le lien avec sa terre natale en adressant, depuis l'Allemagne des lettres à Asija, petite fille bosniaque dont il a perdu la trace. A-t-elle seulement existé ?*

*Puis ce sera le retour à Sarajevo après ses années d'exil. L'écriture, comme exorcisme, il lui faut combattre l'oubli en faisant « des paris avec le souvenir » Des personnages hauts en couleur traversent ce roman, on ne peut les oublier, comme Milenko Pavlovic, dit le Morse. Des scènes révélant l'absurdité de la guerre, balançant entre la réalité et l'imaginaire, comme celle du match de foot sur une colline dominant Sarajevo entre soldats serbes et bosniaques.*

*Ce livre m'a profondément touchée, alternant les parts d'ombre et de lumière dans une langue puissante, utilisant avec un égal bonheur la prose et la poésie pour nous donner à entendre la voix de l'enfance au milieu du tumulte de la guerre.*

*- Ce livre est 'moyennement germanique'. C'est intéressant, mais le style est déconcertant. Sont soulignées l'absurdité de la guerre et la bestialité. On a affaire à des personnages hauts en couleurs.*

## **Sulzer, Alain Claude.**

C'est un écrivain suisse, né le 17 février 1953 à Bâle. Après une formation de bibliothécaire, il travaille comme journaliste. Il commence à écrire dans les années 1980. En 1990, il participe au concours du prix Ingeborg Bachmann à Klagenfurt, dont il sera membre du jury. Il reçoit en 2005 le prix Schiller et **en 2008 le prix Médicis étranger** pour le même livre, *Un garçon parfait*, sur le thème de l'homosexualité.

Il se partage entre Bâle et Vieux-Ferrette en Alsace. Il est l'auteur de romans, de nouvelles, d'essais et de pièces radiophoniques. Il est aussi traducteur depuis le français.

**Sulzer, Alain Claude.** *Un garçon parfait.* Arles : Actes Sud, 2008.

Cote : R SUL G

Ernest est un garçon parfait. Garçon au double sens du terme. Depuis la fin de son adolescence il travaille comme serveur. C'est un professionnel accompli, un modèle du genre. En revanche côté jardin, on le découvre vivant seul dans une petite chambre et menant une vie rythmée par son travail et ses habitudes qui confinent à l'obsession.

Une lettre arrive lui rappelant un lointain passé. Sa rencontre, trente ans plus tôt avec Jacob, un alter ego qu'il forma dans un grand hôtel palace au bord d'un lac suisse quelques temps avant la déflagration de la seconde guerre mondiale. Dans ce paradis pour grands bourgeois, une belle histoire d'amour va naître entre les deux garçons et se terminer par le départ brutal de Jacob... et son silence.

Ernest, le narrateur en demeurera inconsolable. Jacob a choisi de suivre un grand écrivain, Klinger, qui fait penser à Thomas Mann. Le célèbre romancier et sa famille venaient séjourner dans ce palace. Jacob a eu une aventure avec Klinger que finit par découvrir Ernest. Il ne restait plus à Jacob qu'à partir... et Klinger lui offrit un poste de secrétaire particulier.

Une trentaine d'années plus tard, une lettre en provenance d'Amérique replonge Ernest dans son passé. Jacob appelle au secours et lui demande d'intercéder en sa faveur auprès de Klinger revenu s'installer en Suisse...

Vos lectures :

*- Le héros est un maître d'hôtel qui mène une vie sans fantaisie, très réglée dans un palace en Suisse. On entend parlé de la guerre dans le lointain. Il reçoit le courrier d'un homme qu'il avait connu autrefois. Ils ne se sont pas vus depuis des années. Ce récit est l'histoire de leur passion : un grand amour les a liés, mais le jeune homme l'a quitté pour suivre un écrivain dans son exil aux Etats-Unis, alors qu'il aurait souhaité faire de ce garçon un homme parfait. Le jeune homme l'a déçu en faisant le choix de la facilité, de l'argent.*

*L'auteur nous dresse le portrait psychologique des personnages d'une écriture distanciée, classique.*

*- En 1966, Ernest reçoit une lettre en provenance de New York. C'est le début du douloureux réveil d'une histoire d'amour homosexuelle vieille de trente ans.*

*En 1934, Ernest a une vie sans histoire, linéaire, convenable. C'est un serviteur modèle dans un palace suisse. Sa direction le charge de former Jacob, jeune homme récemment embauché. C'est le coup de foudre. Ils deviennent amants. Mais Jacob, ambitieux, vénal, se laisse séduire par de riches clients juifs ou opposants allemands qui fuient le nazisme, jusqu'au jour où il suit un certain Klinger, célèbre écrivain allemand, et sa famille pour émigrer en Amérique comme secrétaire de l'homme de lettres (on sauve les apparences).*

*Ernest est anéanti, mais rien ne transparait dans son quotidien. Il continue son travail, s'efforce d'oublier jusqu'à ce jour de 1966. Amour fou entre deux jeunes hommes qui sera trahi par l'un et impossibilité de l'oubli par l'autre. Dénouement surprenant... De l'importance de « dire » car les « non-dits » ont des conséquences parfois irréversibles.*

*Très belle écriture classique. On se laisse prendre par l'atmosphère de ce texte où les dialogues sont pour ainsi dire inexistantes. Aucun ennui dans les descriptions pourtant parfois très longues. On peut cependant être gêné par les fréquents « aller-retour » 1966-1934.*



*Beau livre, prix Médicis étranger mérité !*

« Ernest aidait son nouvel ami, lui montrait ce qu'un serveur devait savoir ... rien ne s'opposait à ce que Jacob devienne un garçon parfait. »

- *Excellent, une histoire d'amour de deux hommes traitée avec discrétion et tendresse. Un climat d'avant-guerre très bien rendu.*

## **Süskind, Patrick.**

Patrick Süskind est un écrivain et scénariste allemand. Il est né le 26 mars 1949 à Ambach en Bavière. Il étudie l'histoire (histoire médiévale et contemporaine) et la littérature à Munich et à Aix-en-Provence. Il travaille ensuite comme scénariste pour la télévision. Il écrit une pièce théâtrale à un personnage : "*La Contrebasse*", qui sera jouée pour la première fois à Munich en 1981. Elle sera publiée en 1984. Cette pièce est jouée régulièrement depuis sa création en Allemagne et a été jouée à Paris avec Jacques Villeret, dans le rôle titre.

*Le Parfum* est son premier roman édité pour la première fois en 1985 à Zurich, sous le titre *Das Parfum, Die Geschichte eines Mörders*, puis traduit en français par Bernard Lortholary en 1986 avant d'être réédité par Fayard. Il vaut à son auteur un succès mondial. Il a d'ailleurs fait l'objet d'une adaptation au cinéma en 2006 : *Le Parfum*, histoire d'un meurtrier. Süskind nous fait part dans *Le Parfum* de son talent diabolique de la description, notamment celle des odeurs. Une écriture fine et fluide, un récit efficace sont les armes de cette œuvre, qui sans nul doute fait partie des chefs d'œuvre du 20<sup>e</sup> siècle en matière de littérature. Un roman incontournable qui change notre perception du monde des odeurs!

**Süskind, Patrick.** *Le parfum : histoire d'un meurtrier.* Paris : Fayard, 1986.  
Cote : R SUS P

Au XVIII<sup>e</sup> siècle vécut en France un homme qui compta parmi les personnages les plus géniaux et les plus horribles de son époque. Il s'appelait Jean-Baptiste Grenouille. Sa naissance, son enfance furent épouvantables et tout autre qui lui n'aurait pas survécu. Mais Grenouille n'avait besoin que d'un minimum de nourriture et de vêtements et son âme n'avait besoin de rien. Or, ce monstre de Grenouille, car il s'agissait bien d'un genre de monstre, avait un don, ou plutôt un nez unique au monde, et il entendait bien devenir, même par les moyens les plus atroces, le Dieu tout puissant de l'univers, car " qui maîtrisait les odeurs, maîtrisait le cœur des hommes ".

C'est son histoire, abominable et drolatique qui nous est racontée dans *Le Parfum*, un roman qui, dès sa parution, eut un succès extraordinaire et est devenu très vite un best-seller mondial. A vue de nez, un chef-d'œuvre. Ici, chaque page sent, on n'a jamais lu ça. Odeur de fleurs, de tourbe et de sanie, tout est mêlé, avec une extraordinaire virtuosité.

Votre lecture :

*J'ai bien aimé, alors qu'il m'était passé au-dessus de la tête quand j'étais plus jeune.  
Très beau travail sur la langue.*

**Süskind, Patrick.** Le pigeon : récit. Paris : Fayard, 1987.

Cote : R SUS P

Dans ce roman à haute teneur psychologique, Patrick Süskind livre une minutieuse description de la brusque altération du rapport au réel que subit Jonathan Noël, un vieux garçon misanthrope. Issu d'une famille décimée par les persécutions nazies, marqué par une expérience militaire en Indochine au début des années cinquante, le quinquagénaire occulte ce passé douloureux en prenant un soin extrême à ce que rien ne vienne perturber un quotidien organisé avec la précision du métronome. Sa vie est marquée par une force d'inertie peu commune et sa pire crainte, c'est un changement, même infime, dans ses habitudes.

Pourtant, un beau matin, un événement a priori banal bouleverse le train-train de Jonathan Noël, en plein cœur de son petit chez soi protecteur. Alors qu'il sort faire ses besoins dans les toilettes communes de son immeuble, le pauvre hère croise un pigeon. Cette rencontre inopinée avec le volatile sonne le glas d'une vie calme et rangée. Le lecteur est alors entraîné dans les pensées paranoïaques de Jonathan Noël, qui, l'espace une journée, voit le cours des événements lui échapper.

Le pigeon vaut principalement pour l'intensité dramatique avec laquelle Patrick Süskind décrit l'extrême fragilité de l'équilibre mental de l'être humain. L'auteur allemand démontre également que les souvenirs douloureux d'une existence – en l'occurrence ceux liés à la guerre – ne peuvent être totalement dissimulés à l'esprit. A travers l'œil du pigeon peut également être entrevue l'irrépressible et universelle peur de la grande faucheuse.

Votre lecture :

*Courte nouvelle sur la folie d'un homme. Cet homme, vigile dans une banque prend son repas dans un parc et rencontre un pigeon. Cette rencontre va déclencher chez lui la folie. Dans la même journée, il recouvre la raison suite à un orage.*

## **Suter, Martin.**

Martin Suter est un écrivain suisse alémanique né le 29 février 1948 à Zurich, d'expression allemande. Après avoir travaillé dans le domaine de la publicité, période pendant laquelle il était déjà l'auteur de reportages pour des magazines (notamment GEO) et la télévision, il a décidé de se consacrer à l'écriture dès 1991.

De 1992 au début 2004, il a signé la chronique Business Class dans l'hebdomadaire Die Weltwoche. Pour ces textes, dont certains ont été publiés sous forme de recueil en

allemand, il a reçu en 1995 le Prix autrichien de l'industrie. Pour son roman *Small world*, il a reçu, en 1997, le Prix du canton de Zurich et, en 1998, le Prix du premier roman étranger. Son succès international – de très nombreuses traductions – lui a permis d'aller vivre de manière permanente à Ibiza et au Guatemala avec son épouse Margrith Nay Suter, qui est architecte.

En 2007, il écrit trois textes pour Stephan Eicher sur son album Eldorado : Weiss Nid Was Es Isch, Charly et Zrugg Zu Mir.

**Suter, Martin** .*Un ami parfait*. Paris : Christian Bourgois, 2002.

Cote : R SUT A

Votre lecture :

*Un peu polar. J'ai retenu que le scénario repose sur un suicidaire se jetant sous un train, ce qui pose question, à l'auteur également, par le fait que cela englobe le conducteur.*

**Suter, Martin**. *Le dernier des Weynfeldt*. Paris : Christian Bourgois, 2008.

Cote R SUT D

Adrian Weynfeldt, expert en art et dernier descendant d'une riche famille suisse, mène une existence d'une régularité irréprochable au sein de la grande société zurichoise. Un soir, il se laisse charmer par une jeune femme qui s'invite à passer la nuit chez lui. Le destin de Weynfeldt sera désormais irréversiblement lié à celui de la mystérieuse Lorena. Un de ses amis proches le contacte afin de mettre aux enchères la fameuse Femme nue devant une salamandre de Félix Vallotton. Une vente qui promet de faire date dans le milieu de l'art.

Il s'ensuit une série de péripéties, manipulations et retournements orchestrés avec subtilité par un Martin Sitter au sommet de son talent d'écrivain. Brouillant sans cesse les pistes, il joue avec le lecteur qu'il initie aux arcanes du marché de l'art, et maintient jusqu'à la dernière page un suspense maîtrisé à la perfection.

Votre lecture :

*Milieu du marché de l'art et de sa faune. Un expert en art, célibataire, honnête contrairement au monde qui l'entoure, sauve une jeune femme qui fait une tentative de suicide. L'intrigue tourne autour d'un tableau : vrai ou faux ?*

*C'est un livre plaisant qui décrit un milieu un peu creux. On s'attache au héros et à son évolution psychologique liée à sa rencontre avec cette femme.*

**Suter, Martin**. *La face cachée de la lune*. Paris : Seuil, 2000.

Cote : R SUT F

Urs Blank, avocat d'affaires spécialisé dans les fusions d'entreprises, homme mûr et respectable, se cherche de nouveaux horizons. Il croit trouver auprès de Lucille, une jeune hippie, de quoi satisfaire la crise d'identité qu'il traverse. Au cours d'une cérémonie en pleine forêt, la jeune femme l'initie aux champignons hallucinogènes, et soudain tout bascule. Blank

ingère un champignon peu connu aux effets redoutables qui va métamorphoser sa vie et celle de son entourage.

Comme dans *Small World*, son précédent roman, Martin Suter mêle ici à une trame policière palpitante, digne des grands romans noirs américains, une étude profonde et subtile de la déviance mentale et signe un hymne d'une beauté inouïe à la forêt et à la violence de la nature.

Vos lectures :

*- Le héros est un avocat d'affaires spécialisé dans les fusions d'entreprises. Il tombe amoureux d'une jeune fille qui lui fait découvrir les champignons hallucinogènes. C'est à la fois un thriller financier, comment vendre à bas prix des entreprises, et la découverte d'un autre monde, celui de la forêt. On passe de la normalité à la folie. La barbarie n'est pas forcément où on l'attend, elle est cachée, face cachée de la lune. Les loups sont chez les hommes, le monde financier. Quittons le pour retourner vivre dans la nature.*

*- Il faut arriver à la moitié du livre pour accrocher. Un avocat d'un milieu aisé rencontre une jeune baba-cool, qui lui fait manger un champignon qui va lui faire renier ce qu'il était et vivre dans la forêt comme un ermite, tout en devenant un meurtrier*



## Tschinag, Galsan.

L'écrivain, né en 1944 dans une famille d'éleveurs nomades des steppes du Haut-Altai, en Mongolie, laisse en effet entendre une voix d'une rare singularité, en même temps porteuse de tradition et résolument moderne. Sa langue d'origine, le touva, ne possède aucune tradition écrite. Galsan Tschinag était étudiant à Oulan-Bator, quand il bénéficia des accords de coopération internationale de l'Union soviétique et partit suivre un cursus de linguistique à Leipzig, en RDA. Dans la cité saxonne, il trouva sa langue d'écriture. Il revint dans son pays, commença de publier en 1981. Une douzaine de titres, romans, récits et études le situent aujourd'hui parmi les tout premiers écrivains étrangers de langue allemande.

Il écrit soit en mongol, soit en allemand. Son premier ouvrage, *Ciel bleu*, publié en Allemagne en 1994, obtient le prix Adalbert von Chamisso, récompensant un auteur étranger écrivant en langue allemande

**Tschinag, Galsan.** *Ciel bleu : une enfance dans le Haut Altai.* Paris : Métailié, 1996.

Cote : 848 TSC

Galsan Tschinag nous conte ici une histoire d'enfance, son enfance, dans un campement Touvas en Mongolie. Le récit étonnant de poésie d'une vie nomade, dure, entièrement axée sur l'élevage et le groupe familial, où chacun du plus petit au plus vieux trouve sa place et joue son rôle. Seules les exigences du gouvernement communiste viennent troubler cette harmonie.

C'est l'enfant Galsan qui nous raconte ce quotidien. Galsan Tschinag nous dit le destin d'un peuple pris entre ciel et terre, entre nature et dieux : deux univers mystérieux, muets,

injustes, puissants. *Ciel bleu* est comme un chant d'amour, un guide spirituel, un secret à partager avec ceux qu'émerveille l'aube des peuples.

Vos lectures:

- *Il s'agit de la vie d'un enfant dans le Haut Altaï. La lecture est facilitée par un lexique qui reprend les termes de la vie quotidienne, à la fin du livre.*

*Cette enfance se situe après 1944, le garçon est très attaché à sa grand-mère. Quand ses frères reviennent, après avoir étudié dans la ville voisine, il retrouve leur odeur. On apprend beaucoup sur la vie de la communauté, ses parents, sa grand-mère.*

- *Cela m'a bien plu. On est totalement dépaycé, plongé dans un monde où l'on sent la symbiose entre les familles nomades, vivant selon les traditions, et la nature divinisée. Le titre « Ciel bleu » dans lequel « Ciel » s'écrit avec une majuscule.*

*Le communisme apparaît très peu, seulement avec quelques allusions aux quotas de peaux, de laine, de façon discrète. L'itinéraire de Galsan Tschinag a été possible grâce au communisme. Pour les envoyer à l'école, on est obligé de les couper de leur milieu d'origine.*

*Il nous parle de sa petite enfance, de sa naissance à l'âge de sept ans, avant qu'il ne parte à l'école. Le livre est bien construit. Il commence avec l'amitié entre l'enfant et le chien. Il rêve que son chien est empoisonné. En fait cela se passe comme dans son rêve. Le père, chasseur, fait des boulettes empoisonnées pour le gibier. Cela se termine par des imprécations.*

*Dans ce récit largement autobiographique, il s'agit d'une littérature du « je », puis devenant étudiant, s'éloignant de son monde, malgré quelques éléments autobiographiques, nous sommes plongés dans de vrais romans, pour la suite de cette série.*

**Tschinag, Galsan.** *Belek, une chasse dans le Haut-Altaï.* Paris : L'Esprit des Péninsules, 2000. Cote : R TSC B.

Un journaliste apprend la mort de Belek, un homme simple qui, parvenu au crépuscule de sa vie, tue un loup sans autre arme qu'un gourdin. De retour dans son village natal, il découvre que, sous des dehors anecdotiques, se cache l'un de ces drames qui tissent la vie des petites gens. A l'orée du village, vit solitairement le vieux Dshaniwek, en butte à l'hostilité générale. C'est pourtant lui que choisit le narrateur pour aller traquer le loup. Surpris par un orage, tous deux s'abritent dans un ancien campement d'hiver. Interrogé sur le passé des lieux, le vieillard taciturne devient soudain loquace et raconte la déchirante histoire du fils qu'il n'osa jamais reconnaître. Deux récits à l'atmosphère tragique où l'on retrouve la poésie et l'univers de Ciel bleu.

**Tschinag, Galsan.** *La Fin du Chant.* Paris : L'Esprit des Péninsules, 2005.  
Cote : R TSC F

Des chevaux et des hommes. Sous le ciel de l'Altaï, au milieu des immenses steppes de Mongolie, Galsan Tschinag plante le somptueux et désormais familier décor d'une double tragédie : la disparition d'une mère, qui laisse trois enfants et un époux qui avait appris à l'aimer ; le refus d'une jument, en deuil de son petit, de nourrir un poulain orphelin. Chez les humains comme chez les animaux, il s'agit que la vie l'emporte sur la mort, il s'agit de retrouver le chemin de la source d'amour.

En contrepoint de ces drames, l'auteur révèle un autre aspect de son exceptionnel talent de conteur en s'attachant aux luttes des nomades contre les envahisseurs venus de tous les horizons. Galsan Tschinag au sommet de son art.

Votre lecture :

*Le thème de la nature est merveilleusement traité. Galsan Tschinag prête vie à cette nature ; l'homme est à la fois son protégé et son protecteur. Monde violent aux valeurs fortes. Les hommes occupent le devant de la scène, mais les personnages féminins sont très beaux, fins.*

*La présence du communisme est plus forte. C'est la fin d'un monde qui nous est racontée, la dureté de la vie, les oppositions, les violences, la richesse de l'amour grand maternel.*

*Le travail de l'auteur pour nous faire entrer dans son monde est un très beau travail, il a un grand talent de conteur. Il s'agit d'une réflexion sur la fin d'un monde où l'homme aura affronté les joies et les peines, comme partout. On sent la force et le dynamisme de cette évolution.*

**Tschinag, Galsan.** *Dojnaa*. Paris : L'Esprit des péninsules, 2001.

Cote : R TSC D

A travers le personnage de Dojnaa, fille d'un lutteur légendaire, G. Tschinag raconte la grande steppe de Mongolie et ses nomades, la condition féminine, les traditions ancestrales qui peu à peu disparaissent au profit de la modernité, les rites chamaniques, la yourte et le cheval, ami inséparable dans ces étendues sans fin. Un court roman dédié "à la femme nomade qui porte sur ses épaules le destin d'un monde en train de disparaître."

Votre lecture :

*Avec ce portrait d'une femme nomade, on est sur une autre planète. Cette jeune femme accepte avec beaucoup de passivité son mariage, un mari alcoolique, des enfants qui naissent et meurent. Un jour le mari quitte la yourte, elle se retrouve seule avec six enfants. Comment va-t-elle survivre ?*

*C'est raconté avec une poésie extraordinaire. Elle se découvre passionnée de chasse. La vie va, vient. C'est comme ça. Remarquable ! Belle pause !*



**Waberer, Keto von.**

Née à Augsburg, d'un père allemand et d'une mère bolivienne, Keto von Waberer a passé son enfance dans le Tyrol. Elle a suivi des études d'architecture à Munich et Mexico. Depuis 1998, elle enseigne l'écriture du scénario. Auteure de nombreux recueils de nouvelles et de plusieurs romans, elle a obtenu de nombreux prix dont le Münchner Hofreichter-Preis. Elle vit et écrit à Munich.

**Waberer, Keto von.** *Sœurs. Villegly* : Encre bleue, 2004.

Cote: R WAB S

La narratrice pleure sa soeur morte depuis deux ans. Tout au long du récit il y aura l'avant et l'après. Avant, ce sont les images d'une enfance choyée dans une famille idéalement conforme. Après, c'est la prise de conscience adulte de ce que chacun vivait sans le savoir.

La soeur aînée souffrait d'asthme. C'est dur de s'assurer une place dans une famille obnubilée par la maladie d'un enfant. Il faut séduire un père despotique que la soeur rejette en se réfugiant dans la maladie. Le sillon mortel de la jalousie est tout tracé dans l'inconscient des deux soeurs rivales. Rivales et complices. La mère? Toute à son sacerdoce de garde-malade, la situation n'est pas faite pour lui déplaire. Elle perdurera au-delà de l'âge adulte, et c'est là que le récit prend toute sa force, avec la violence de la mainmise maternelle sur une fille qui refuse de grandir.

Votre lecture :

*C'est l'histoire de deux sœurs, à la fois rivales et complices, racontée par la plus jeune. On passe constamment du passé au présent. Ce livre nous touche, par ce qu'on y retrouve ce que l'on vit dans sa propre famille.*



**Wackwitz, Stephan.**

Né à Stuttgart en 1952, il étudie l'allemand, l'histoire et la philosophie avant de devenir lecteur au King's College à Londres. De 1999 à 2005, il dirige le Goethe-Institut de Cracovie. Il publie alors son roman, *Ein unsichtbares Land - Familienroman* (2003), premier livre traduit en français. De 2005 à 2007 il est à la tête de l'Institut Goethe de Bratislava.

Depuis 2007, il est Directeur du Département des programmes au Goethe Institut de New York.

**Wackwitz, Stephan.** *Un pays invisible.* Paris : Editions Laurence Teper, 2007.

Cote : R WAG P

Magnifique portraitiste de son grand-père qui n'a jamais cessé de le hanter, le romancier allemand Stephan Wackwitz brouille les lignes de partage du temps, et explore à sa manière, mystérieusement délicate, la complexité des liens entre les générations.

C'est un hasard miraculeux qui pousse l'écrivain à revisiter les souvenirs de sa famille : la restitution, soixante ans plus tard, d'un appareil photo, ayant appartenu à son père, perdu en 1939 sur le navire qui ramenait sa famille d'Afrique en Allemagne et qui fut bombardé par les Anglais. Si aucune " révélation " n'a surgi de la pellicule désagrégée, emportant du même coup dans le néant les " quelques fractions de seconde de la première année de la guerre ", a émergé l'envie de " voir plus clair " dans cette chambre noire d'un passé obscur. Aussi Stephan Wackwitz a-t-il misé sur l'imagination et la mémoire pour s'affronter au manque et

créer de la lumière là où, à l'instar de nombreuses familles allemandes des années 60, un " petit silence significatif " s'était insinué dans les conversations du soir à table.

Outre le silence du père, c'est surtout le regard du grand-père dont le narrateur se souvient à avoir dû affronter - une " mélancolie dangereuse et singulièrement voilée " qu'il ne pourra manquer de comparer avec " le rayonnement fossile émis par la Première Guerre mondiale " sur la société allemande et l'évolution de sa propre vie. " Mon grand-père ne voulait rien avoir à faire avec moi " résume-t-il d'une formule définitive, comme si son identité profonde - celle d'un enfant effrayé devant cette figure inquiétante d'étrangeté toujours côtoyée mais jamais éclaircie - s'en était trouvée en permanence et sa vie durant, douloureusement remise en question. " Ainsi, conclut-il, ai-je pu l'observer, et je l'ai fait en détail et sans pitié. " Quel héritage pour un petit-fils d'une société coupable du " crime du siècle ", et que faire de la " solidarité " dont on hérite (les gènes, les souvenirs), sans qu'il ne soit pas illégitime de chercher à s'en créer d'autres, intellectuelles ou émotionnelles, qui " fassent contrepoids " ? Comment accepter à quoi, à qui l'on doit son origine, sans essayer de jeter un pont vers ce que l'on réprouve et ce dont on a honte - en l'occurrence, ce grand-père énigmatique, aigri et insensible, un ancien vétéran de la Grande Guerre qui a participé au putsch de Kapp contre la République de Weimar et n'a jamais caché, ni renié, ses idées " national-autistiques " ?

À partir des Mémoires écrits par Andreas Wackwitz, le grand-père du narrateur, on découvrira Anhalt, une ancienne colonie allemande de l'empire prussien située avec le Traité de Versailles dans la zone de partage de la Haute-Silésie occupée par la Pologne. Dans ce village ordinaire son grand-père fut pasteur, avant de partir en Afrique du Sud en 1933 ; c'est surtout là que son père est né et a grandi, dans ce lieu qui quelques années plus tard se retrouvera dans les environs immédiats du " coeur des ténèbres " (Auschwitz) " - " distants " seulement " d'une longue promenade et d'une petite décennie à peine ". Il est vrai que son père n'a jamais fait mention de cette proximité sinistre, mais comme l'avance en une formule frappante Stephan Wackwitz, ne faut-il pas en appeler au droit de " tout homme " " à une enfance anhistorique " ?

Si la métaphore topographique du " pays invisible " structure le livre - une contrée, entre Kattowitz et Auschwitz, qui " a sombré pour toujours avec l'entrée de la Wehrmacht en Pologne et le naufrage du vapeur "Adolph Woermann" au large de Sainte-Hélène, dans l'Atlantique Sud " et dont Andreas a pourtant continué, de façon fantasmagorique et pour le restant de ses jours, à se considérer comme le citoyen - prévaut tout aussi bien celle de l'errance dans les époques. Comme si le temps, que la mémoire transforme, au même titre que l'espace, en une étendue, était le vrai " pays invisible ", qui unit les trois hommes, le grand-père, le père et le petit-fils. Celui-là même dont l'écrivain entreprend d'exhumer, d'explorer et de recomposer les strates à partir d'éléments épars, un matériau hétérogène fait de photos, de récits, d'atmosphères et de réflexions élégamment " montés " les uns avec les autres.

Wackwitz tire et suit les fils mémoriels d'une histoire inextricablement intime et collective, régulièrement marquée par la résurgence de " petits prophètes ". Stephan Wackwitz ne force pourtant en rien les traces du passé à délivrer une quelconque vérité. Comme ces fantômes dont on ne sait plus s'ils ont un jour existé ou si on les a seulement rêvés, il avance, ouvre les portes, s'interroge, pas à pas. Et tout le charme vaguement angoissant du livre se loge là, dans l'intervalle mystérieux du souvenir et du surgissement des mots.



Admirable de clairvoyance et de courage, d'humour aussi, le livre de Stephan Wackwitz se présente moins comme un règlement de comptes, un réquisitoire, que comme une explication de fond nécessaire et différée, ainsi qu'une tentative d'atteindre, voire d'honorer comme on le fait d'une dette, une proximité, surprenante et paradoxale, avec lui. " A cet égard, confie le petit-fils, je n'ai sans doute jamais été aussi proche de mon grand-père qu'en 1975..., et plus généralement dans les années où j'ai voulu m'éloigner le plus possible de lui et de ses convictions ; c'est-à-dire à l'époque de mon flirt avec cet autre totalitarisme, que je m'étais infligé à des fins provocatrices (et à mes dépens). " Entre le mirage nazi et celui du terrorisme de la Fraction Armée rouge (RAF), *Un pays invisible* est aussi celui qui, d'une " hallucination prophétique " à l'autre, réapparaît le long d'une faille commune.

Votre lecture :

*En 1939, le père de l'auteur alors âgé de 17 ans, rentre d'Afrique du Sud avec sa famille. Ils sont faits prisonniers par un croiseur britannique et détenus 6 ans au Canada, ce qui lui épargna la campagne de Russie. Son appareil photo fut confisqué par un officier britannique et ce n'est qu'en 1993 qu'un service berlinois chargé des restitutions le contacte pour lui remettre l'appareil. La pellicule n'a, bien sûr, pas résisté au temps.*

*Stephan Wackwitz s'attache alors à reconstituer l'histoire de son grand-père Andreas, né en 1893, jeune soldat durant la première guerre mondiale, pasteur à Anhalt, situé à quelques kilomètres d'Auschwitz, puis envoyé en Afrique du Sud avant de rentrer en Allemagne. Pour ce faire, il s'appuie sur le journal d'Andreas dont chaque petit-enfant recevait un exemplaire. Grand-père avec qui Stephan entretenait des relations difficiles et douloureuses, peu ou pas de dialogue, autoritaire, vacances dans la maison familiale plutôt subies, incompréhension...*

*Il est difficile de ne pas « se perdre » dans le dédale des souvenirs, du roman, du journal, heureusement en italique dans le texte. Evocation d'une Allemagne perdue d'avant 1938, de la vie à Anhalt entre les deux guerres, Auschwitz est encore un village comme les autres.*

*Il n'est pas évident de s'y retrouver géographiquement, allers-retours fréquents, absence de dialogues, 320 pages très denses, fouillées. Une lecture pas facile. J'ai eu beaucoup de mal à lire ce roman « invisible » ...*



**Werner, Markus.**

Markus Werner est né en 1944 à Eschlikon, en Thurgovie. Il fait des études à l'université de Zurich. Il termine en 1974 son doctorat avec une thèse sur Max Frisch. Professeur au lycée jusqu'en 1990, il vit aujourd'hui de sa plume. Markus Werner a reçu les très renommés Hermann-Hesse-Literaturpreis, Joseph-Breitbach-Preis et Johann-Peter-Hebel-preis. Ses livres ont été traduits en français, espagnol, italien et coréen.

**Werner, Markus.** *Renaissances*. Le Méjean : Actes Sud, 1999.

Cote : R WER R

Pour se défaire de la mélancolie qui le submerge — ou pour s’y abandonner —, Kaspar Steinbach s’est mis en congé de son travail et s’est retranché dans son appartement. A plusieurs reprises il y convoque la personne qui lui tient le plus à cœur : Julia, sa fille de vingt-six ans, qu’il n’a pas revue depuis l’enfance.

Julia est tout le portrait de sa mère Lena, femme belle au caractère changeant et aux désirs intenses, que Kaspar aura aimée presque en vain. Lena est morte depuis longtemps, mais elle reste omniprésente dans l’esprit de Kaspar qui peu à peu la "raconte" à sa fille...Par leurs conversations comme dans leurs silences, à travers les méandres de l’émotion et du souvenir, père et fille s’ouvrent l’un à l’autre jusqu’à atteindre une lucidité souriante.

Dans ce roman élégiaque et pudique, Markus Werner fait vivre à ses personnages d’indicibles instants de grâce, de complicité, essentiels à leur renaissance respective, et à leur reconquête de la force de vivre.

Votre lecture :

*C’est l’histoire d’un père et de sa fille illégitime. Le père traverse une phase dépressive, sa femme est morte. Le père recontacte sa fille. Elle traverse, elle aussi une période difficile. Ils se redécouvrent tous deux, s’aident mutuellement. On entre dans les détails intimes. Cela ne m’a pas passionné.*



**Zeh, Juli.**

Juli Zeh est née en 1974 à Bonn. Sa formation juridique (elle est avocate de droit international) l’a amenée à séjourner aux Etats-Unis mais aussi dans de nombreux pays d’Europe centrale et balkanique tels que la Pologne, la Croatie et la Bosnie. En 2001, elle signe avec *L’Aigle et l’Ange* (Belfond, 2004) son premier roman, traduit depuis en plus de vingt langues. A ce jour, Juli Zeh compte sept ouvrages à son actif. Plusieurs distinctions ont couronné son œuvre d’essayiste et de romancière. En mars 2006, l’adaptation scénique de *La Fille sans qualités* donnée à Hambourg a été unanimement saluée. Juli Zeh vit actuellement entre Leipzig et la Pologne, où elle enseigne la littérature.

À travers ses textes, Juli Zeh affronte la thématique de l’antagonisme entre l’ordre et le chaos. Elle se demande comment il est possible de redonner du sens et de la morale lorsque les valeurs traditionnelles ont désormais perdu toute leur signification. Les motifs récurrents dans son œuvre sont le problème de la perte de validité de la loi et celle de l’existence dans une société personnelle et globalisée où il n’est plus possible de déterminer une responsabilité collective pour l’avenir de la société.

**Zeh, Juli.** La fille sans qualités. Arles : Actes sud, 2007.

Cote : R ZEH F

Ada est une jeune fille surdouée, solitaire et pétrie de nihilisme, « arrière-petite-fille de Nietzsche ». Sa froideur et son mutisme effraient les autres élèves, dont elle méprise la bêtise. Dotée d'une intelligence supérieure, elle a façonné son existence de parois vides, translucides ; la disparition des grands idéaux a déjà marqué sa croissance et les sentiments lui sont inconnus. Elle vit et observe avec cynisme les autres se débattre dans leurs certitudes erronées.

Enfermée dans une boîte, elle se définit comme sans qualités, sans identité. Enigmatique, elle enchaîne les tours de piste, en courant si rapidement que Smutek, le prof d'allemand fêru d'athlétisme, se range à ses côtés lors de ses courses effrénées. Il confie son passé à une Ada, impassible qui avance sans se retourner. On pense évidemment à Nabokov, à Musil, dont le titre en français fait référence à « L'homme sans qualités » mais ce roman aux tourments qui abreuvent les idéaux brisés des jeunes générations rompt avec le passé.

Juli Zeh ne porte aucun jugement, elle élabore des personnages archétypaux modelés par leur époque. La mondialisation, le sentiment de terreur sur les sociétés occidentales, liées au terrorisme... l'ombre du 11 septembre et les attentats en Espagne planent sur l'histoire. L'inéluctable a fait chanceler leur enfance. La profusion a anéanti le désir de cette jeunesse déglinguée dont Ada ne ressent aucune prémisse. « Le néant ne peut faire l'objet d'une opinion. C'est l'absence de choses, un espace vide que le vouloir humain tente inlassablement de remplir. C'est l'origine et le terme, c'est l'arrière-plan de notre existence, vital et mortel. Les hommes le baptisent « quelque chose », s'y promènent et y édifient leurs constructions mentales comme ci c'était un terrain solide. Une illusion à laquelle je n'ai jamais pu succomber. L'errance délibérée au sein de notre époque n'a pas que des inconvénients. Du moment que nous avons perdu la foi, c'est le dernier rempart qui nous protège de la connaissance ultime. »

Témoin cynique, elle intervient ponctuellement pour renvoyer à ses camarades le miroir de leur bêtise. Mais un nouvel élément perturbe son pis-aller, Alev, fait irruption dans sa vie. Elle trouve enfin une intelligence à sa hauteur, avec laquelle elle va former un duo diabolique, mené par le désœuvrement. Manipulateur, l'élève plus âgé, doté d'un instinct du jeu (Spieltrieb, selon le titre allemand) utilise les gens selon des lois mathématiques, s'amusant à forcer leur destin, les acculant au seul choix qu'il leur octroie. Pièce d'un jeu d'échec, Smutek, profondément humaniste, devient le pion avec lequel, tous deux, ils repoussent les limites de la morale. Smutek, d'origine polonaise est le représentant de la génération précédente, emprisonné par erreur dans ses jeunes années, il est marié à une femme diaphane, une blanche-neige vaporeuse, que la jeune fille Ada sauvera du néant.

Le suicide du professeur d'histoire, Höfi, marque la fin d'une époque ; les limites deviennent floues et le désœuvrement conduit Smutek dans les bras d'Ada, devant l'appareil photographique d'Alev. Le chantage réunit les protagonistes. Smutek doit payer de sa personne et chaque semaine, le trio se retrouve dans la froideur de la salle de sports pour rejouer la même scène. « Smutek a trouvé en nous son véritable moi intérieur. Notre relation est plus pure que l'amour, plus profonde que l'amitié et plus intime que le lien qui unit l'alpiniste à ses cordes. »

Ce roman exigeant fait l'effet d'une bombe dans les parutions médiocres de ces derniers mois. C'est un livre générationnel, qui dépeint habilement le nihilisme d'une jeunesse dont l'enfance a été abîmée. Le sexe est un pis-aller, un jeu dans lequel bourreaux et

victime deviennent les complices cherchant à atteindre la liberté. Le dénouement n'en sera que plus vital. « La Fille sans qualités » est un roman fataliste absolument magistral.

Alexandra Morardet

Votre lecture :

*Je l'ai plus apprécié que le livre du même auteur que j'avais lu auparavant. Il présente la vie d'une jeunesse dorée archi-contemporaine, coupée de la société dans un lycée privé, avec leur ego comme seule préoccupation. Il s'agit d'une description d'un monde noir, sans espoir ni altruisme. On suit l'histoire d'amour d'une fille (la « fille sans qualité » du titre) et d'un garçon, qui font d'un professeur leur esclave, le manipulant par jeu. Il y a un côté sensuel, et une fin sanglante et abominable.*

*L'écriture est très inégale, allant du magnifique à la littérature de gare et au jargon philosophique dans la tradition allemande la plus lourde. Je ne recommande pas vraiment ce livre, car j'estime qu'il y a manipulation du lecteur, via les digressions philosophiques. Les références à L'homme sans qualité me sont restées obscures.*

**Zeh, Juli.** *L'ultime question.* Arles : Actes Sud, 2008.

Cote : R ZEH U

Un jeune homme accusé de meurtres s'est prétendu originaire du futur où ses victimes vivaient bel et bien. Il aurait commis ses crimes pour prouver l'existence de mondes multiples. La presse demande alors à Sebastian, jeune physicien de renom, d'expliquer cette théorie à ses lecteurs. Il s'affranchit de cette tâche sans prendre position.

Pour son ami Oskar, chercheur en physique fondamentale, cette "compromission" est inacceptable. Il défie Sebastian, et lui propose un débat télévisé sur des questions cruciales : Qu'est-ce que la réalité ? Est-elle unique ? Existe-t-elle en dehors de notre perception ? Quelques jours plus tard, un homme meurt et un enfant est enlevé. Les notions qui préoccupaient les deux hommes changent alors de signification. Le commissaire Schilf se fraye un chemin à travers la jungle des indices présents ici-bas, dans le seul monde réel qu'il nous soit permis de connaître.

Mêlant métaphysique et physique quantique à la question de notre rapport au réel et au virtuel, le nouveau roman de Juli Zeh offre, de la première à la dernière ligne, suspense, intelligence et plaisir littéraire.

Vos lectures :

*- C'est très curieux, au début de la lecture de ce roman, j'étais enthousiaste, à la fin, un peu moins. On peut le lire de plusieurs façons, à la manière d'une histoire policière ou bien comme une réflexion sur l'univers, la physique quantique. Il y a plusieurs niveaux. J'ai apprécié le style de l'auteur et la traduction est excellente.*

*La mise en place de l'histoire se fait dès le premier chapitre. Sébastien, jeune physicien attend un ami également physicien pour un dîner. Ils se sont connus lors de leurs études et étaient très proches. Se greffe sur cette amitié une histoire policière.*

*- Je ne l'ai pas beaucoup aimé. Ce livre peut être lu de multiples façons, il y a plusieurs niveaux. Le style est bon ainsi que la traduction. On sent que l'auteur essaie de retenir l'attention du lecteur par tous les procédés imaginables.*

*L'idée conductrice est une discussion entre deux savants physiciens sur le sens du temps et celui de l'univers : nous vivons dans un monde qui n'est pas le seul, notre univers est un exemplaire parmi des milliers d'autres. D'où si l'on n'est pas satisfait de notre monde, il suffit de changer de train !*

*Etirer cette idée tout au long de 400 pages, c'est un peu pesant, c'est de l'esbroufe. La pataphysique compliquée ! Confusion entre une multitude d'histoires qui s'embrouillent, on parle de multi univers, univers est bien trop simpliste ! La relation entre les deux physiciens, c'est de la psychologie à quatre sous !*

## **Zorn, Fritz.**

Né sur la "Rive dorée" du lac de Zurich, "d'une des meilleures familles de la rive droite", Fritz Zorn, de son vrai nom Fritz "Angst" (qui signifie "peur"), a cherché toute sa vie, avec rage et désespoir, à fuir son pays et sa famille. Et avec eux la peur de la relation à l'autre, du conflit et de la vie dont il avait hérité. Il a donc choisi de signer ce livre de résistance du pseudonyme "Zorn", qui signifie "colère".

"J'ai grandi dans un monde si parfaitement harmonieux que le plus fieffé des harmonistes en frémirait d'horreur."

Il aura fallu à Zorn un cancer pour qu'il prenne conscience de l'ampleur du désastre. Jusque là, il vécut par procuration, incapable de comprendre l'origine de ses brusques moments de tristesse. Dès lors, sa souffrance explose. Le cancer est pour lui l'expression physique de son combat contre l'héritage familial, considéré comme l'ennemi à abattre.

"Bienveillante était notre attitude à l'égard de la vie, très bienveillante même; nous la considérions avec bienveillance, cette bienveillance qu'on témoigne à un rhinocéros ou à une girafe dans un zoo. De fait, il suffit de dire que nous considérions la vie; simplement, être dans la vie, cela, nous ne le voulions pas."

Il est mort, à 32 ans, emporté par un cancer de la gorge qu'il attribuait à toutes les larmes ravalées au cours de sa vie.

**Zorn, Fritz.** *Mars.* Paris : Gallimard, 2007.

Cote : 848 ZOR

Mars est un essai autobiographique. Ce récit est la description d'une névrose vue de l'intérieur. L'auteur l'analyse, la décrit avec une lucidité étonnante, presque froidement. Aucun problème matériel ici, pas de manque d'argent, ni de confort mais une véritable souffrance intérieure que l'auteur nous livre comme un témoignage, un constat. Dans le livre, écrit après que l'auteur a appris qu'il avait développé un cancer, il explique et critique son éducation dans une des régions les plus riches de la Suisse, la Rive dorée de Zurich.

Il y affirme que son cancer est d'origine psychosomatique, son éducation étant cancérogène, et affirme avoir été « éduqué à mort ». Zorn revendique la vie qu'il n'a pas vécue : bien que sa jeunesse ait été harmonieuse aux yeux de la bourgeoisie, il s'est complètement tenu hors de la vie. Devenu enseignant après avoir été à l'université, il était dépressif et n'a eu ni amis ni relations amoureuses. Fritz Zorn est mort le jour où un éditeur lui donnait son accord pour publier son manuscrit.

Publié en 1976, le livre a été traduit dans de nombreuses langues. Alex et Daniel Varenne en ont fait une bande dessinée en 1988, et Darius Peyamiras un pièce de théâtre en 2001. Monique Verrey, qui a connu l'auteur, a critiqué Zorn dans son livre *Lettre à Fritz Zorn*.

Votre lecture :

*Livre sinistre d'un jeune homme anormal qui se sait névrosé. Je n'ai pas aimé du tout.*

## **Zweig, Stefan.**

Stefan Zweig est né le 28 novembre 1881 à Vienne, en Autriche. Fils d'un riche industriel israélite, il put mener ses études en toute liberté, n'écoulant que son goût qui l'inclinait à la fois vers la littérature, la philosophie et l'histoire, à 23 ans, il fut reçu docteur en philosophie.

Il fit ses débuts avec de jolis poèmes où dominait l'influence de Hofmannsthal et de Rilke. Passionné de théâtre, il se mit bientôt à écrire des drames : *"Thersite"*(1907), *"La Maison au bord de la mer"*(1911).

En 1904, il alla à Paris, où il séjourna à plusieurs reprises et se lia d'amitié avec les écrivains de l'Abbaye, Jules Romains en particulier. Infatigable voyageur, toujours en quête de nouvelles cultures, il rendit ensuite visite, en Belgique, à Emile Verhaeren (1855-1916), dont il deviendra l'ami intime. Il vécut à Rome, à Florence, voyagea en Provence, en Espagne, en Afrique. Zweig visita l'Angleterre, parcourut les Etats-Unis, le Canada, Cuba, le Mexique. Il passa un an aux Indes. Ce qui ne l'empêchait pas de poursuivre ses travaux littéraires.

Les multiples voyages de Zweig devaient forcément développer en lui l'amour que dès son adolescence il ressentait pour les lettres étrangères, et surtout pour les lettres françaises. Cet amour, qui se transforma par la suite en un véritable culte, il le manifesta par des traductions remarquables de Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, de son ami Verhaeren, dont il fit connaître en Europe centrale les vers puissants et les pièces de théâtre, de Suarès, de Romain Rolland, sur qui il fut l'un des premiers, sinon le premier, à attirer l'attention des pays de langue allemande et qui eut sur lui une influence morale considérable.

Lorsque éclata la 1<sup>ère</sup> Guerre Mondiale, Zweig, comme son ami Romain Rolland en France, ne put se résigner à sacrifier aux nationalismes déchaînés la réalité supérieure de la culture par-dessus les frontières. Ardent pacifiste, il fut profondément marqué, ulcéré par cette guerre, elle lui inspira de violentes protestations.

Il quitta Vienne en 1919 et vint s'installer à Salzbourg, d'où il écrivit beaucoup de ses nouvelles les plus célèbres, telles "*Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*", "*Amok*", "*La Confusion des Sentiments*", "*La Peur*"... autant d'essais écrits en une langue puissante sur Dostoïevski, Tolstoï, Nietzsche, Freud - dont il était l'intime - Stendhal, ... qui témoignent de la plus vaste des cultures. Puis suivit la série de ses écrits biographiques, où il acquit d'emblée une certaine autorité avec son "*Fouché*".

Mais hélas ! Hitler et ses nazis s'étaient emparés du pouvoir en Allemagne. Dès 1933, à Munich et dans d'autres villes, les livres du "juif" Zweig étaient brûlés en autodafé. Zweig voyait avec désespoir revenir les mêmes forces brutales et destructrices que lors de la 1<sup>ère</sup> Guerre Mondiale, sous la forme, pire encore, du nazisme.

En 1934, il partit en Angleterre, à Bath. En 1938, Il parcourt de nouveau l'Amérique du Nord, se rend au Brésil, fait de courts séjours en France, en Autriche, où les nazis tourmentent sa mère qui se meurt...

Et la guerre éclate. Zweig voit répandues sur l'Europe les ténèbres épaisses qu'il appréhendait tant. Il quitte définitivement l'Angleterre et gagne les Etats-Unis, où il pense se fixer. Las ! L'inquiétude morale qui le ronge a sapé en lui toute stabilité.

Le 15 août 1941, il s'embarque pour le Brésil et s'établit à Pétropolis où il espère encore trouver la paix de l'esprit. En vain. Le 22 février 1942, Stefan Zweig rédige le message d'adieu suivant :

*"Avant de quitter la vie de ma propre volonté et avec ma lucidité, j'éprouve le besoin de remplir un dernier devoir : adresser de profonds remerciements au Brésil, ce merveilleux pays qui m'a procuré, ainsi qu'à mon travail, un repos si amical et si hospitalier. De jour en jour, j'ai appris à l'aimer davantage et nulle part ailleurs je n'aurais préféré édifier une nouvelle existence, maintenant que le monde de mon langage a disparu pour moi et que ma patrie spirituelle, l'Europe, s'est détruite elle-même.*

*Mais à soixante ans passés il faudrait avoir des forces particulières pour recommencer sa vie de fond en comble. Et les miennes sont épuisées par les longues années d'errance. Aussi, je pense qu'il vaut mieux mettre fin à temps, et la tête haute, à une existence où le travail intellectuel a toujours été la joie la plus pure et la liberté individuelle le bien suprême de ce monde.*

*Je salue tous mes amis. Puissent-ils voir encore l'aurore après la longue nuit ! Moi je suis trop impatient, je pars avant eux."* Stefan Zweig, Pétropolis, 22-2-42.

Le lendemain, Stefan Zweig n'était plus. Sa femme l'avait suivi dans la mort.

**Zweig, Stefan.** *Fouché*. Paris : Grasset, 2003.

Cote : B FOU

Fantastique biographie romancée, comme Zweig sait les faire, de Joseph Fouché (1759-1820), cet homme fascinant, pourtant sans charisme, mais qui a su résister aux changements politiques de son temps, qui a su s'adapter, toujours et à temps, en visionnaire, pour toujours être au-dessus de tout et tous. Pilleur d'églises, commandant l'assassinat de centaines de royalistes à Lyon et votera la mort de Louis XVI. Plus tard pourtant, il se retrouvera ministre sous Louis XVIII, ministre de la Police sous Napoléon et même duc.

Enigmatique, antipathique, opportuniste, il ne résiste pourtant pas sous l'analyse de Zweig, qui met à jour la nature calculatrice de l'homme de façon très palpable, et une vie qui a traversé des temps très tourmentés dans l'histoire de France. Cette survie aux pièges qui l'entourent, Zweig semble l'admirer, la mettre en valeur ; il n'excuse pas la froideur, le détachement de Fouché, mais en fait la principale raison de sa longévité.

Il sonde ce que Balzac appelait son « singulier génie » Il éclaire aussi des enjeux plus contemporains : la politique est très rarement le domaine du bien, mais plutôt celui du crime, perpétré par des diplomates " aux mains prestes, aux mots vides et aux nerfs glacés ". L'écriture de Zweig est riche et belle et très sensible.

**Zweig, Stefan.** *Le joueur d'échecs*. Paris : Le Livre de poche, 1991.

Cote : R ZWE J

Dans l'atmosphère feutrée d'une croisière entre gens de la bonne société Czentowicz est le phénomène à voir. Champion d'échecs il défie les autres passagers. Soudain un inconnu semble capable de l'affronter. Celui-ci a appris les échecs pendant un long séjour dans les geôles nazies. Sans papier ni support d'aucune sorte il s'est créé un univers dans sa tête peuplé de cavaliers à la recherche d'une reine. Il va relever le défi et jouer pour la première fois de sa vie avec un véritable échiquier.

Zweig décrit ces deux moments : la prison et la croisière avec son talent habituel de peintre de l'âme. Il se dégage pourtant de ce "combat" une violence inhabituelle. On sent l'esprit du héros défaillir, il devient fou et perd toute raison en jouant aux échecs. Finalement il lui faudra tirer un trait sur cette activité pour s'en sortir... Publié en 1943, après son suicide au Brésil, le joueur d'échecs montre la désespérance de Zweig.

Votre lecture:

*Il s'agit d'une nouvelle où l'on est aspiré par le récit. On découvre peu à peu des personnages pleins de mystère, à travers trois récits : Un narrateur qui raconte un événement survenu en 1941 sur un bateau, une partie échecs entre le champion du monde d'échecs et un homme mystérieux. Le second récit est la vie du joueur d'échecs. Le troisième est la vie du personnage qui bat le champion.*

*C'est une écriture linéaire, très classique, sans aspérité. Il n'y a pas de suspens, mais le mystère des personnages est très présent. Le champion d'échecs est un fils de paysan yougoslave, très doué, mais il n'est que cela. Celui qui le bat est un Juif persécuté par les nazis. Prisonnier, il a volé un manuel d'échecs à ses gardiens et a travaillé jour et nuit pour survivre. Il est devenu un grand joueur sans avoir jamais joué sur un échiquier.*

*Ce récit révèle des tensions et soulève des interrogations sur le jeu d'échecs. On peut se perdre dans le jeu d'échecs, c'est un combat, une partie est en soi insupportable. Le livre reflète la vie de Stefan Zweig qui a subi la persécution nazie, s'est exilé et suicidé après. Le joueur, lui devient fou. La mécanique nazie a broyé les gens comme le joueur d'échecs broie son adversaire. Face à la folie du nazisme, Stefan Zweig n'a pu que se suicider.*



**Zweig, Stefan.** *Magellan*. Paris : Grasset, 2004.

Cote : B MAG

Un quart de siècle après Christophe Colomb, alors que la terre est toujours officiellement plate, un navigateur portugais nommé Ferdinand Magellan entreprend la plus gigantesque odyssée de tous les temps : faire le tour du monde. Si notre vision du monde en a été bouleversée à jamais, le nom de Magellan n'est pourtant resté attaché qu'à un magnifique détroit difficile d'accès et peu d'écrits relatent la formidable aventure de l'homme qui découvrit un océan inconnu qu'il baptisa Pacifique, le traversa et atteignit l'Asie, établissant ainsi de manière irréfutable que la Terre est ronde.

Frappé par l'incroyable destin de cet homme, Stefan Zweig est surpris de constater le peu d'informations existant sur Magellan. Il entreprend alors des recherches et c'est de ce travail qu'est née cette biographie. Porté par l'héroïsme dont fit preuve le navigateur, Zweig y ajoute sa verve et sa touche passionnée qui rendent enfin justice au premier circumnavigateur. La réalité dépasse toujours la fiction, et cette œuvre en est une preuve supplémentaire. Si les mots "terra incognita" sonnent à vos oreilles comme un appel du large, si les cartes vous font rêver, il faut vous plonger d'urgence dans ce récit du voyage extraordinaire et riche en péripéties de l'homme qui contempla pour la première fois un océan dont nul ne soupçonnait l'existence en Europe.

Zweig accomplit ici un travail de titan en reconstituant chaque étape de ce périple où rien ne sera épargné à Magellan : les tempêtes comme le manque de vent, la faim et la soif, les sauvages agressifs... Si une épopée méritait d'être relatée, c'est bien celle-ci et l'écrivain autrichien ne s'y trompe pas : "une idée animée par le génie et portée par la passion est plus forte que tous les éléments réunis et que toujours un homme, avec sa petite vie périssable, peut faire ce qui a paru un rêve à des centaines de générations une réalité et une vérité impérissable".

Emporté par le souffle de Zweig, le lecteur se retrouve parmi les 265 hommes qui accomplirent ce voyage. Et même si nous connaissons la triste fin du plus grand navigateur de tous les temps, on ne peut s'empêcher de se demander ce qui se passera en tournant la page. Faisant fi des habituelles contingences inhérentes à ce type de biographie, Zweig n'ensevelit pas son lecteur sous des données géographiques ou topographiques, il se contente de raconter la ferveur et les doutes qui animent Magellan et peu à peu, on le sent lui aussi gagné par la soif de la découverte. Qu'il nous communique en décrivant les paysages sauvages et arides où abordent ces cinq pauvres bateaux qui accomplirent le plus long périple maritime : "la plus magnifique odyssée, peut-être, de l'histoire de l'humanité que ce voyage de deux cent soixante cinq hommes décidés dont dix-huit seulement revinrent sur un des bâtiments en ruines, mais avec la flamme de la victoire flottant au sommet du grand mât."

Parmi les autres biographies que Zweig écrivit, celle-ci est sans doute la plus troublante, car inspirée lors du dernier voyage qui le conduisit vers l'Amérique du Sud où, après avoir rédigé son autobiographie "Le Monde d'hier", il mit un terme à ses jours. Désespéré par ce qui se passait en Europe et dans le monde, Zweig semble avoir mis dans cette biographie d'un homme exemplaire tous ses rêves d'humanité, tout ce qui lui semblait être le véritable courage, s'enfoncer vers l'inconnu pour le bénéfice du genre humain tout entier. On ne peut s'empêcher de voir des similitudes sur la fin de ces deux hommes qui furent chacun, en leur temps et à leur manière, assassinés par la barbarie.

Votre lecture :

*Zweig allie, pour notre plaisir, finesse d'analyse et belle écriture. Il s'appuie sur des recherches historiques fouillées. Ces deux biographies sont de grande qualité. A mon avis, celle de « Fouché » est la meilleure.*

## **Zweig, Stéfanie.**

En 1938, la famille juive de Stefanie Zweig fuit l'Allemagne nazie pour se réfugier en Afrique, où Stefanie passe la plus grande partie de son enfance. Après la Seconde Guerre mondiale, en 1947, ils retournent en Allemagne. Stefanie Zweig sera directrice de la rubrique littéraire d'un journal de Frankfort pendant 30 ans.

*Ein Mund voll Erde* est son premier roman d'Afrique, en 1980. Ce roman raconte son premier amour avec un garçon du Kikuyu. *Nirgendwo in Afrika* est un roman autobiographique qui relate sa vie en Afrique. *Irgendwo in Deutschland*, le suivant raconte le retour et la vie en Allemagne.

Aujourd'hui, Stefanie Zweig vit à Frankfort sur le Main, en Allemagne.

**Zweig, Stéfanie.** *Une enfance africaine.* Monaco : Editions du Rocher, 2002.

Cote : R ZWE E

Avocat juif originaire d'une petite ville de haute Silésie, Walter Redlich débarque en 1938 au Kenya, fuyant l'Allemagne nazie où il ne pouvait plus exercer son métier depuis plusieurs années. Il parvient à trouver du travail dans une ferme isolée et réussit à faire venir sa famille : sa femme Jettel et sa fille Regina, âgée de six ans. Ensemble, pense-t-il, ils pourront commencer une nouvelle vie, loin de la tourmente de l'histoire.

Mais la vie à la ferme est dure et Jettel, issue de la bourgeoisie provinciale, ne parvient pas à se faire à ce pays. Le couple Redlich traverse des crises, encore aggravées par la suspicion dans laquelle sont tenus les juifs par les autres Européens. Seule Régina semble trouver le bonheur dans cette Afrique de rêve, se faisant un grand ami en la personne de Owuor, le boy jaluo de la famille, qui va lui faire découvrir les beautés et la langue de son pays...

A travers les yeux émerveillés d'une enfant, c'est toute une Afrique riche, odorante, foisonnante qui se dévoile au lecteur.

**Votre lecture :**

*L'histoire se passe au Kenya où se réfugie une famille juive allemande. Le père, avocat d'origine polonaise a été rayé du barreau suite aux lois raciales prises par le régime nazi. Ils sont partis cinq ans avant le début de la guerre, sentant que cela tournait mal. Lui souffrait atrocement d'avoir perdu son statut, sa famille et son pays. Il se retrouve fermier.*

*Le Kenya était alors une colonie anglaise. Ils étaient considérés comme des réfugiés ennemis, d'autant qu'ils étaient germanophones. C'était une grande souffrance pour eux, la mère vivait très mal également la déchéance sociale. La petite fille devinait les souffrances de ses parents, mais grâce à l'amitié qu'elle a noué avec un boy, elle a mieux supporté cet exil. Elle a gardé une grande nostalgie de l'Afrique, de sa nature exubérante.*

**Une femme à Berlin. Anonyme.** Journal 20 avril-22 juin 1945. Présenté par **Hans Magnus Enzensberger**. Paris : Gallimard, 2006.

Cote : 848 ENZ

Une femme à Berlin (Eine Frau in Berlin) est un témoignage autobiographique anonyme d'une jeune Allemande qui relate la chute de Berlin lorsque la ville tombe aux mains des Soviétiques en 1945. Publié pour la première fois en 1954 aux États-Unis, ce texte prend la forme d'un journal et relate le quotidien de l'héroïne entre le 20 avril et le 22 juin 1945.

Le texte rapporte la vie quotidienne des Berlinoises et surtout des Berlinoises, livrés à eux-mêmes dans le chaos de la débâcle allemande, et l'attente angoissée de l'arrivée imminente du vainqueur russe. Une vie faite de la recherche du minimum vital, les habitants étant tenaillés par la faim tout autant que par la peur. L'occupation soviétique se révèle rapidement être un cauchemar pour les femmes, reléguées au statut de gibier sexuel pour la soldatesque russe. On estime que cent mille femmes ont été violées à Berlin durant cette période.

Cependant, malgré l'horreur, l'auteur parvient à faire un récit très humain et jamais manichéen : avec un regard acéré, elle montre l'ampleur du ressentiment de ses compatriotes à l'égard d'Hitler, les petites et grandes mesquineries du quotidien lorsque l'ordre social est bouleversé et révèle la véritable nature des uns et des autres. Elle ne montre aucune haine à l'égard de l'occupant brutal et parvient, malgré les multiples souffrances et les humiliations, à toujours faire la part des choses — non sans humour — avec un sens de la mise en perspective très étonnant de la part d'une jeune femme prise dans une telle tourmente.

Ce journal fut la première fois publié en 1954, en langue anglaise, et diffusé aux États-Unis, en Italie, au Danemark, en Suède, en Norvège, aux Pays-Bas, en Espagne et au Japon. L'accueil en Allemagne, lors de la première parution du journal en 1959, a été très mauvais. Les souvenirs étaient encore trop vifs, et il était difficile de s'attaquer à semblable tabou. Ce n'est qu'en 2003, deux ans après la mort de l'auteur, qu'une nouvelle édition a permis aux Allemands, dans un pays apaisé, de redécouvrir une page tragique de leur histoire tout en suscitant un gros débat. Anonyme, l'auteur ne l'est plus vraiment. C'est un rédacteur du quotidien *Süddeutsche Zeitung*, Jens Bisky, qui a levé le voile sur l'identité de la jeune Berlinoise : elle s'appelait Marta Hillers et était journaliste.

Votre lecture :

*Il s'agit du journal tenu par une femme allemande pendant une brève période du 20 avril au 22 juin 1945 à Berlin. Le petit peuple berlinois est le héros de ce journal. Les Russes (les Ivan) arrivent à Berlin et se comportent de façon horrible avec les femmes.*

*Le mal est comme banalisé, le style rend cette atmosphère. L'adaptation de ces femmes est admirable, elles se trouvent un protecteur pour tenter de survivre. Ce livre m'a fait penser à Primo Lévi qui lui aussi a su parler de « la zone grise » de ces gens qui se débrouillent pour survivre.*

# *Bibliographie*

*Littérature de langue allemande*

## Littérature de langue allemande

### Littérature

**Trois maîtres** : Balzac, Dickens, Dostoïevski / **Stefan Zweig** ; trad. de l'allemand par Henri Bloch et Alzir Hella . - Librairie Générale Française, 2008.

Cote: **809 ZWE.**

**Histoire de la littérature allemande / Hans Hartje.**- Ellipses, 2001

**Lettres à un jeune poète suivi de Le poète et Le jeune poète / Rainer Maria Rilke** ; traduit par Marc B. de Launay. - . Gallimard, 1993.

Cote: **831 RIL.**

**Poésie des Allemagnes (1975-2000) / 26 auteurs présentés et traduits par Gilles Bernard Vachon.** - Maison de la Poésie Rhône-Alpes, 2000.

Cote: **831 BAC.**

**Dans l'asile de nuit suivi de Lettres de ma prison / Rosa Luxemburg.** - L'Herne, 2007.

Cote: **836 LUX.**

### Autobiographies

**Une Femme à Berlin: anonyme** : Journal 20 avril-22 juin 1945 / **présenté par Hans Magnus Enzensberger** ; traduit par Françoise Wuilmart. - Gallimard, 2006.

Cote: **848 ENZ.**

**Histoire d'un Allemand ; Souvenirs 1914-1933 / Sébastien Haffner ; traduit par Brigitte Hébert.** - Actes sud, 2002.

Cote: **848 HAF H.**

**Cette enfant vivra** : Cahiers 1941-1944 / **Helene Holzman** ; traduit par Elena Balzamo ; préfacé par Reinhard Kaiser ; avec la collaboration de Margarete Holzman. - Actes sud ; Solin, 2002.

Cote: **848 HOL.**

**Habitante des jardins / Gerhard Meier** ; traduit de l'allemand par Marion Graf. - Carouge (Suisse) : Zoe, 2008.

Cote: **848 MEI.**

**Murmures d'un vieillard** : Un compte rendu / **Gregor von Rezzori** ; traduit de l'allemand par Jacques Lajarrige . -Editions du Rocher, 2008.

Cote: **848 REZ.**

**Ciel bleu:une enfance dans le Haut Altaï** / **Galsan Tschinag** ; traduit par **Dominique Petit**. - Métailié, 1996.

Cote: **848 TSC.**

**Mars** : "Je suis jeune et riche et cultivé, et je suis malheureux, névrosé et seul.." / **Fritz Zorn** ; préface d'Adolf Muschg ; traduit de l'allemand par Gilberte Lambrichs . - Gallimard, 2007.

Cote: **848 ZOR.**

**Le monde d'hier: souvenirs d'un européen** / **Stefan Zweig**. - Belfond, 1993.

Cote: **848 ZWE**

## BIOGRAPHIES

**Pelures d'oignon** / **Günter Grass** ; Claude Porcell. - Seuil, 2007.

Cote: **B GRA.**

**La Massaï blanche** / **Corinne Hofmann** ; traduit par **Anne Weber**. - Plon, 2000.

Cote: **B HOF.**

**La Pérouse: le gentilhomme des mers** / **Hans-Otto Meissner** ; traduit par **Raymond Albeck**. - Librairie Académique Perrin, 2004.

Cote: **B LAP.**

**Anna Freud** / **Uwe Henrik Peters** ; traduit par **Jeanne Etoré**. - Balland, 1987.

Cote: **B FRE.**

**Fouché** / **Stefan Zweig** ; trad. de l'allemand par Alzir Hella et Olivier Bournac . - Grasset, 2003.

Cote: **B FOU.**

## ROMANS

**La Femme aux cheveux roux** / **Alfred Andersch** ; traduit par **De Solange Et George Lalène**. - Seuil ; Actes sud, 1991.

Cote: **R AND F.**

**Devoirs d'école** / **Jakob Arjouni** ; traduit de l'allemand par Marie-Claude Auger . - Paris : Christian Bourgois, 2007.

Cote: **R ARJ D.**

**L'Eté le plus chaud** / **Zsuzsa Bank** ; traduit par Olivier Mannoni. - Paris : Christian Bourgois, 2007.

Cote: **R BAN E.**

**Les Enfants du Graal** / **Peter Berling** ; traduit par Jacques Say. – JC Lattès, 1996.

Cote: **R BER E.**

**L'Honneur perdu de Katharina Blum ou Comment peut naître la violence et où elle peut conduire** / **Heinrich Böll** ; traduit par Solange et George Lalène. - Seuil, 1975.

Cote: **R BOL H.**

**Le Train était à l'heure, suivi de Quatorze nouvelles** / **Heinrich Böll** ; traduit par **Colette Audry et Mathilde Camhi**. - Denoël, 1983.

Cote: **R BOL T.**

**Un Ciel de glace** : Roman / **Mirko Bonné** ; traduit de l'allemand par Juliette Aubert . - Paris : Rivages, 2008.

Cote: **R BON C.**

**Seul dans Berlin** / **Hans Fallada** ; trad. de l'allemand par A. Virelle et A. Vandevoorde ; trad. rev. et corr. par André Vandevoorde . - Gallimard, 2004.

Cote: **R FAL S.**

**Le Destin tragique du docteur Berg** / **Marie Louise Fischer** ; traduit par **C. Duquénel**. - Presses de la Cité, 1977.

Cote: **R FIS D.**

**Médecin des enfants** / **Marie Louise Fischer** ; traduit par **Jeanne-Marie Gaillard-Paquet**. - Paris : Presses de la Cité, 1973.

Cote: **R FIS M.**

**Stiller** / **Max Frisch** ; traduit par **Eliane Kaufholz-Messmer**. - Grasset, 1991.

Cote: **R FRI.**

**Tout va bien** : Roman / **Arno Geiger** ; traduit par Olivier Le Lay. - Gallimard, 2008.

Cote: **R GEI T.**

**Rosa** / **Heike Geissler** ; traduit par Nicole Taubes. - Albin Michel, 2002.

Cote: **R GEI.**

**Mon siècle** / **Günter Grass** ; traduit par **Claude Porcell et Bernard Lortholary**. - Seuil, 1999.

Cote: **R GRA M.**

**Le Tambour** / **Günter Grass** ; traduit par **Jean Amsler**. - Seuil, 1961.

Cote: **R GRA.**

**Les Années de chien** / **Günter Grass** ; traduit par **Jean Amsler**. - Seuil, 1965.

Cote: **R GRA.**

**L'Appel du crapaud** / **Günter Grass** ; traduit par **Jean Amsler**. - Seuil, 1992.

Cote: **R GRA.**

**Toute une histoire / Günter Grass ; traduit par Claude Porcell et Bernard Lortholary.** - Seuil, 1997.

*Cote:* **R GRA T.**

**Les Aventures de Simplicissimus : Roman / Hans Jacob Christoffel Von Grimmelshausen ;** traduit par Jean Amsler ; préfacé par Pascal Quignard. - Fayard, 1990.

*Cote:* **R GRI A.**

**Démunis / Katharina Hacker ;** traduit par Marie-Claude Auger. - Christian Bourgois, 2008.

*Cote:* **R HAC D.**

**Histoire d'enfant / Peter Handke ; Georges- Arthur Goldschmidt.** - Gallimard, 1983.

*Cote:* **R HAN H.**

**La femme gauchère / Peter Handke ; traduit par Georges- Arthur Goldschmidt.** - Gallimard, 1976.

*Cote:* **R HAN F.**

**La perte de l'image / Peter Handke ; traduit par Olivier Le Lay.** - Gallimard, 2004.

*Cote:* **R HAN P.**

**Le Colporteur / Peter Handke ;** traduit par Wittkop-Ménardeau. - Gallimard, 1982.

*Cote:* **R HAN C.**

**Une Femme / Peter Härtling ; traduit par Nicole Casanova.** - Flammarion, 1977.

*Cote:* **R HAR.**

**La Cinquième année : nouvelles / Marlen Haushofer ; traduit par Miguel Couffon.** - Actes sud, 1992.

*Cote:* **R HAU C.**

**Le Mur invisible / Marlen Haushofer ; traduit par Liselotte Bodo et Jacqueline Chambon ; Patrick Charbonneau.** - Actes sud ; Labor, 1992.

*Cote:* **R HAU.**

**Maison d'été, plus tard : Nouvelles / Judith Hermann ; trad. de l'allemand par Dominique Autrand.** - Albin Michel, 2001.

*Cote:* **R HER M.**

**Mon enfance / Hermann Hesse ; traduit par Edmond Beaujon ; postfacé par Lionel Richard ; illustré par Lys Flowerday.** - Mille et une nuits, 1995.

*Cote:* **R HES.**

**Le Loup des steppes / Hermann Hesse ; traduit par Juliette Pary.** - Calmann-Lévy, 1985.

*Cote:* **R HES L.**

**Le Voyage en Orient / Hermann Hesse ; préfacé par André Gide ; traduit par Jean Lambert.** - Calmann-Lévy, 1986.

*Cote:* **R HES V.**



**Jeunesse sans Dieu / Odön von Horváth** ; traduit de l'allemand par Rémy Lambrechts ; préface de Heinz Schwarzingger . - Christian Bourgois, 2006.

Cote: **R HOR J.**

**Avidité / Elfriede Jelinek** ; traduit par Claire de Oliveira. - Seuil, 2004.

Cote: **R JEL A.**

**La Pianiste / Elfriede Jelinek** ; traduit par Y. Hoffmann et M. Litaize. - Jacqueline Chambon, 1983.

Cote: **R JEL P.**

**Les Exclus / Elfriede Jelinek** ; traduit par Y. Hoffmann et M. Litaize. - Jacqueline Chambon, 1994.

Cote: **R JEL E.**

**La Chambre des pollens / Zoë Jenny** ; traduit par Nicole Roche. - Gallimard, 1998.

Cote: **R JEN C.**

**Sur les falaises de marbre / Ernst Jünger** ; traduit de l'allemand par Henri Thomas. - Gallimard, 1993.

Cote: **R JUN S.**

**La Métamorphose / Franz Kafka** ; illustré par Jean-Claude Luton. - Nathan, 1991.

Cote: **R KAF M.**

**Le Procès / Franz Kafka** ; traduit par Alexandre Vialatte ; présenté par Claude David. - Gallimard, 1990.

Cote: **R KAF.**

**Les Enfants des beaux jours / Eduard Von Keyserling** ; traduit par Peter Krauss et Marie-Hélène Desort. - Actes sud, 1993.

Cote: **R KEY.**

**Dumala / Eduard Von Keyserling** ; traduit par Jacqueline Chambon. - Jacqueline Chambon, 1989.

Cote: **R KEY.**

**Himmelfarb / Michael Krüger** ; traduit par Claude Porcell. - Seuil, 1996.

Cote: **R KRU.**

**Pourquoi moi ? et autres récits / Michael Krüger** ; traduit par Claude Porcell. - Seuil, 1990.

Cote: **R KRU.**

**La Maison des soeurs / Charlotte Link** ; traduit par Corinne Tresca. - Presses de la Cité, 2003.

Cote: **R LIN M.**

### Le Temps des orages :

1. **Le Temps des orages / Charlotte Link** ; traduit par Theresa Revay. - Jean-Claude Lattès, 2002.

Cote: **R LIN T1.**

**2. Les Lupins sauvages / Charlotte Link ; traduit par Gerald Messadié. - Jean-Claude Lattès, 2002.**

*Cote: R LIN T2.*

**3. L'Heure de l'héritage / Charlotte Link ; traduit par Theresa Revay. - Jean-Claude Lattès, 2003.**

*Cote: R LIN T3.*

**Le Sceau du secret / Charlotte Link ; traduit par Corinne Tresca. - Presses de la Cité, 2005.**

*Cote: R LIN S.*

**L'Invité de la dernière heure / Charlotte Link ; traduit par Corinne Tresca. - Presses de la Cité, 2007.**

*Cote: R LIN I.*

**Un Bonheur insoupçonnable / Gila Lustiger ; traduit de l'allemand par Isabelle Liber ; illustrations réalisées par Emma Tissier . - Stock, 2008.**

*Cote: R LUS B.*

**Alexandre : roman de l'utopie / Klaus Mann ; traduit par Pierre-François Kaempf. - Solin, 1989.**

*Cote: R MAN.*

**Speed : Nouvelles / Klaus Mann ; traduit par Dominique Miermont. - Denoël, 1998.**

*Cote: R MAN S.*

**La Montagne magique / Thomas Mann ; traduit par Maurice Betz. - Fayard, 2003.**

*Cote: R MAN.*

**Les Désarrois de l'élève Törless : Roman / Robert Musil ; trad. de l'allemand par Philippe Jaccottet. - Seuil, 1995.**

*Cote: R MUS D.*

**Chien:confession à midi / Paul Nizon. - Actes sud, 1998.**

*Cote: R NIZ C.*

**Le Cavalier suédois / Leo Perutz. - Phébus, 1987.**

*Cote: R PER C.*

**La Montagne volante : Roman / Christoph Ransmayr ; traduit de l'allemand par Bernard Kreiss. - Albin Michel, 2008.**

*Cote: R RAN M.*

**A l'ouest, rien de nouveau / Erich Maria Remarque ; traduit par Alzir Hella et Olivier Bournac. - Stock, 2005.**

*Cote: R REM A.*

**Le Ciel n'a pas de préférés / Erich-Maria Remarque ; traduit par Dominique Auclères. - Presses de la Cité, 1962.**

*Cote: R REM C.*

**Arc de triomphe / Erich-Maria Remarque ; traduit par Michel Hérubel. - Plon, 1963.**

*Cote: R REM.*

**La Marche de Radetzky** : Roman / **Joseph Roth** ; traduit par Blanche Gidon et Alain Huriot ; présenté par Stéphane Pesnel. - Seuil, 2008.

Cote: **R ROT M.**

**Amours en fuite:nouvelles** / **Bernhard Schlink** ; traduit par **Bernard Lortholary et Robert Simon**. - Gallimard, 2001.

Cote: **R SCH A.**

**Le Liseur** / **Bernhard Schlink**; traduit par **Bernard Lortholary**. - Gallimard, 1996.

Cote: **R SCH L.**

**Le Week-end** / **Bernhard Schlink** ; traduit par Bernard Lortholary. - Gallimard, 2008.

Cote: **R SCH W.**

**Le Retour** / **Bernhard Schlink** ; traduit de l'allemand par Bernard Lortholary . - Gallimard, 2007.

Cote: **R SCH R.**

**Alexandre ou Qu'est-ce que la vérité ?** / **Arno Schmidt** ; traduction de l'allemand par Claude Riehl ; notes et potsface par Jörg Drews,... ; Qu'est-ce que la vérité ? . - Tristram, 2008.

Cote: **R SCH A.**

**Chute libre à Berlin** / **Peter Schneider** ; traduit par **Nicole Casanova**. - Grasset, 2000.

Cote: **R SCH C.**

**Frère sommeil** / **Robert Schneider** ; traduit par **Claude Porcell**. - Calmann-Lévy, 1994.

Cote: **R SCH.**

**33 moments de bonheur:extraordinaires aventures des Allemands à Piter** / **Ingo Schulze** ; traduit par **Alain Lance et Renate Lance-Otterbein**. - Fayard, 2001.

Cote: **R SCH 3.**

**Vies nouvelles : La jeunesse d'Enrico Türmer dans ses lettres et sa prose** / **Ingo Schultze**; édité, commenté et préfacé par Ingo Schultze ; traduit de l'allemand par Alain Lance et Renate Lance-Otterbein . - Fayard, 2008.

Cote: **R SCH V.**

### Les Morts restent jeunes :

N° 2 : **La Mise au pas** / **Anna Seghers** ; traduit par et annoté par **Raymond Henry** ; préfacé par et postfacé par **Brigitte Krulic**. - Autrement, 1995.

Cote: **R SEG M.**

**Transit** / **Anna Seghers** ; préfacé par **Nicole Barry** ; postfacé par **Christa Wolf** ; traduit par **Jeanne Stern**. - Autrement, 1995.

Cote: **R SEG T.**

**Agnès** / **Peter Stamm** ; traduit de l'allemand par Nicole Roethel . - Christian Bourgois, 2008.

Cote: **R STA A.**

**Le Soldat et le gramophone** : Roman / **Sasa Stanisic** ; traduit de l'allemand par Françoise Toraille . - Stock, 2008.

Cote: **R STA S.**

**Un Garçon parfait / Alain Claude Sulzer** ; traduit par Johannes Honigmann. - Jacqueline Chambon ; Actes sud, 2008.

Cote: **R SUL G.**

**La Contrebasse / Patrick Süskind** ; traduit par Bernard Lortholary. - Le livre de poche : Fayard, 1993.

Cote: **R SUS C.**

**Le Parfum : histoire d'un meurtrier / Patrick Süskind** ; traduit par Bernard Lortholary. - Fayard, 1986.

Cote: **R SUS P.**

**Le Pigeon : récit / Patrick Süskind** ; traduit par Bernard Lortholary. - Fayard, 1987.

Cote: **R SUS P.**

**Un Ami parfait / Martin Suter** ; traduit par Olivier Mannoni. - Christian Bourgois, 2002.

Cote: **R SUT A.**

**Lila, Lila / Martin Suter** ; traduit par Olivier Mannoni. - Christian Bourgois, 2004.

Cote: **R SUT L.**

**Le Dernier des Weynfeldt / Martin Suter** ; traduit par Olivier Mannoni. - Christian Bourgois, 2008.

Cote: **R SUT D.**

**Belek, une chasse dans le Haut-Altai / Galsan Tschinag** ; traduit par Dominique Vuathier. - L'Esprit des Péninsules, 2000.

Cote: **R TSC B.**

**Dojnaa / Galsan Tschinag** ; traduit par Dominique Petit et Françoise Toraille. - L'Esprit des Péninsules, 2001.

Cote: **R TSC D.**

**La Fin du chant / Galsan Tschinag.** - L'Esprit des Péninsules, 2005.

Cote: **R TSC.**

**Soeurs / Keto Von Waberer** ; traduit par Nicole Taubes. - Encre Bleue Editeur, 2004.

Cote: **R WAB S.**

**Un Pays invisible. Roman familial / Stephan Wackwitz** ; traduit par Barbara Fontaine. - Editions Laurence Teper, 2007.

Cote: **R WAC P.**

**La Promenade / Robert Walser** ; traduit de l'allemand par Bernard Lortholary. - Gallimard, impr. 2007.

Cote: **R WAL P.**

**L'Aristocrate / Ernst Weiss** ; traduit par Dominique Tassel. - Fayard, 1992.

Cote: **R WEI.**

**Renaissances / Markus Werner** ; traduit par Pierre Deshusses. - Actes sud, 1999.

Cote: **R WER R.**

**Langue maternelle** : Roman / **Josef Winkler** ; traduit de l'allemand (Autriche) par Bernard Banoun . - Verdier, 2008.

Cote: **R WIN L.**

**La Fille sans qualités** / **Juli Zeh** ; traduit par Brigitte Hébert et Jean-Claude Colbus. - Actes sud, 2007.

Cote: **R ZEH F.**

**L'Ultime question** / **Juli Zeh** ; traduit par Brigitte Hébert et Jean-Claude Colbus. - Actes sud, 2008.

Cote: **R ZEH U.**

**Vingt-quatre heures de la vie d'une femme** / **Stefan Zweig** ; traduit par Olivier Bournac. - Le livre de poche, 1980.

Cote: **R ZWE V.**

**L'amour d'Erika Ewald** / **Stefan Zweig** ; **Hélène Denis**. - Belfond, 1990.

Cote: **R ZWE A.**

**Brûlant secret** / **Stefan Zweig**. - Grasset, 1989.

Cote: **R ZWE B.**

**Les très riches heures d'humanité** / **Stefan Zweig**. - Belfond, 1989.

Cote: **R ZWE T.**

**Le Joueur d'échecs** / **Stefan Zweig** ; traduit par Brigitte Vergne-Gain et Gérard Rudent. - Le livre de poche, 1991.

Cote: **R ZWE J.**

**Voyage dans le passé** / **Stefan Zweig** ; traduction de Baptiste Touverey, suivie du texte original allemand . Grasset, 2008.

Cote: **R ZWE V.**

**Une Enfance africaine** / **Stephanie Zweig** ; traduit par Jean-Marie Argelès. - Editions du Rocher, 2002.

Cote: **R ZWE E.**

## ROMANS POLICIERS- SCIENCE-FICTION

**La Couleur bleue** / **Jörg Kastner**. - Jean-Claude Lattès, 2006.

Cote: **RP KAS C.**

**La Ferme du crime** / **Andrea Maria Schenkel** ; traduit par Stéphanie Lux. - Actes sud, 2008.

Cote: **RP SCH F.**

**Un hiver à Mannheim / Bernhard Schlink ; traduit par Patrick Kermann. - Gallimard, 2000.**

*Cote:* **RP SCH H.**

**La face cachée de la lune / Martin Suter ; traduit par Olivier Mannoni. - Seuil, 2000.**

*Cote:* **RP SUT F.**

**Des milliards de tapis de cheveux / Andreas Eschbach ; traduit par Claire Duval. - L'Atalante, 1999.**

*Cote:* **SF ESC D.**

**Jesus video / Andreas Eschbach ; traduit par Claire Duval. - L'Atalante, 2001.**

*Cote:* **SF ESC J.**

**Kwest / Andreas Eschbach ; traduit par Claire Duval. - L'Atalante, 2002.**

*Cote:* **SF ESC K.**

**Nanotikal / Marcus Hammerschmitt ; traduit par Frédéric Weinmann. - L'Atalante, 2006.**

*Cote:* **SF HAM N.**

**Lord Gamma / Michael Murrak ; traduit par Claire Duval. - L'Atalante, 2003.**

*Cote:* **SF MAR L.**